This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

72-6

Vet. Ger. II. B. 224

ZAHAROFF
FUND

Digitized by Google

54-6

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND, OU RECUEIL DES PIÈCES

Qui ont paru avec succès sur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

SECOND VOLUME.

Digitized by Google

AVIS.

A compter du 1 Janvier 1782, il paroîtra tous les trois mois un Volume de cet Ouvrage. Le nombre des Volumes ſera fixé à douze.

Chaque Volume contiendra 320 pages & ſe vendra ſéparément 3 livres 10 ſols. Il ne reviendra qu'à 3 livres aux Souſcripteurs, en payant d'année en année la ſomme de 12 livres pour quatre Volumes. Savoir, 6 livres en recevant le premier Volume de chaque année, & 6 livres en recevant le ſecond. Le troiſieme & le quatrieme ſeront délivrés aux époques fixées, & il dépendra enſuite des Souſcripteurs de renouveller aux mêmes conditions la Souſcription avec le cinquieme Volume, qui ſera le premier de la ſeconde année.

On ſouſcrit, & on peut ſe procurer les Originaux Allemands à Paris, chez l'AUTEUR, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu, au Cabinet de Littérature Allemande.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au Coq.

A Verſailles, chez BLAIZOT, Libraire, rue Sartori.

A Leipſic, chez DYK, Libraire.

A Berlin, chez WEVER, Libraire.

A Gotha, chez M. REICHARD, Bibliothécaire.

A Mannheim, chez M. SCHWAN, Conſeiller de la Chambre des Finances & Libraire de la Cour.

A Konigsberg en Pruſſe, chez M. FRIEDEL, Directeur des Fermes du Roi.

Digitized by Google

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR M. FRIEDEL,

Professeur en survivance des Pages de la grande Écurie du Roi.

SECOND VOLUME.

A PARIS.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 FEB 1976
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

JULES
DE TARENTE,
TRAGEDIE
EN CINQ ACTES,
DE M. LEISEWITZ.

(*Repréſentée pour la premiere fois en 1776. Cette Tragédie eſt le ſeul Ouvrage de M. Leiſewitz, Secrétaire des Etats de la Province, à Brunſwick.*)

Digitized by Google

PERSONNAGES.

CONSTANTIN, Prince de Tarente.

JULES. } Ses fils.
GUIDO. }

L'ARCHEVÊQUE DE TARENTE, ſon frere.

La Comteſſe CÉCILE NIGRETTI, ſa niece.

BLANCHE.

Le Comte ASPERMONTE, ami de Jules.

PORCIA, confidente de Cécile.

L'ABBESSE du Couvent des Auguſtines.

UNE RELIGIEUSE.

UN MÉDECIN.

DES DOMESTIQUES.

La Scene eſt à Tarente.
L'époque ; la fin du quinzieme ſiecle.

Digitized by Google

JULES DE TARENTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Galerie dans le Palais du Prince.

SCENE PREMIERE.

JULES, ASPERMONTE.

ASPERMONTE.

CELA eſt incompréhenſible!... Vous étiez guéri de votre paſſion ; il ne vous en reſtoit qu'une légere mélancolie ; & depuis un mois, votre ame paroît dans un calme parfait !

Digitized by Google

JULES.

Ah! mon ami, l'amour s'eſt bien vengé de ce calme apparent. Les tourmens qu'il devoit diſperſer ſur chaque jour, il les a tous accumulés ſur cette ſeule nuit. Ainſi les nues crevent & inondent tout-à-coup la terre, quand il n'a point plû à propos.

ASPERMONTE.

Je ne vous entends pas encore. Hier même vous étiez ſi tranquille, quelle eſt donc la cauſe de ce changement ſubit?

JULES.

Un ſonge, & moins encore qu'un ſonge, car je veillois. Hier au ſoir, comme j'entrois dans ma chambre, la lune y dardoit quelques rayons, ils tomboient directement ſur le portrait de Blanche. J'y porte mes regards; il me ſemble y voir l'empreinte d'une triſteſſe profonde, & preſque auſſi-tôt je vois des larmes couler ſur ſes joues. C'étoit ſans doute une illuſion, mais une illuſion qui me feroit preſque révoquer en doute toute réalité.... Ces larmes furent comme un torrent contre lequel toute ma fermeté ne pût tenir. Je paſſai une nuit!,.... une nuit!.... Oh! mon ami, il faut bien que notre ame ſoit un être ſimple, ſi le poids énorme qui peſoit cette nuit ſur la mienne, eût preſſé un être compoſé, les liens

Digitized by Google

qui auroient unis ſes parties, ſe ſeroient briſés, & elle ſeroit rentrée dans la pouſſiere.

ASPERMONTE.

Ah! je connois trop bien cet état!

JULES.

Vous? vous le connoîtriez!... Nommez-moi telle ſenſation que vous imaginerez, eh bien! je l'ai éprouvée. Agité d'un ſentiment, j'étois auſſi-tôt pouſſé avec violence vers un autre qui lui étoit oppoſé; & tour-à-tour emporté par tous ceux qui ſéparent les extrêmes, j'ai été traîné d'un bout de la nature humaine à l'autre. Toutes les poſſibilités ont paſſé ſucceſſivement devant moi; & il faut que l'une d'elles m'ait offert ma deſtinée... Une fois j'avois déja forcé le Cloître, je la conduiſois à mon appartement;... déja je m'approchois du lit nuptial, tout-à-coup je vois mon pere qui laiſſe tomber ſur nous un regard où ſe peignoit ſa triſteſſe,... auſſi-tôt je laiſſe tomber la main de Blanche.

ASPERMONTE.

N'avez-vous pas tiré avantage de cette ſituation pour rappeller votre raiſon?

JULES.

En effet ma raiſon parut reprendre ſon empire; & je m'écriai: *Jules, Jules, ſois homme!*.....

Digitized by Google

Oui, je prononçai *Jules!* avec le ton de la fermeté même ; mais ces mots, *ſois homme!* ſe perdirent dans un ſoupir que m'arracha l'amour.

ASPERMONTE.

Verſez, noble jeune homme, verſez vos peines dans le ſein d'un ami digne de les partager.

JULES.

Sa céleſte image ! je l'ai ſans ceſſe préſente à mes yeux. De mille manieres, ſous mille formes, empruntant tour-à-tour les attraits de chaque âge, la candeur innocente de l'enfance, les graces intéreſſantes de la jeuneſſe ; je vois ſa pudeur naître à mon premier baiſer, & s'allarmer au mot d'amour. Elle s'offre à moi ſous le voile,... quel air de ſainteté!... Car que peut-il lui donner de plus? La flamme de la Religion l'a déja entiérement épurée. Ici bas nous ne parvenons que juſqu'à un certain degré de perfection... Au-delà, les hommes deviennent des fanatiques & non des Anges... Aſpermonte, repréſentez-vous Blanche en prieres... Quoi! vous gardez ce phlegme!.... C'eſt ſans doute la premiere fois qu'une pareille idée s'offre à votre eſprit ; & elle ne vous fait pas treſſaillir ?

ASPERMONTE.

Je ſens votre ſupériorité, Prince!.... Jamais

Digitized by Google

passion ne fut plus violente. Vous avez raison, je ne connoissois rien.

JULES.

Vous ne savez pas tout;.. j'attachai une seconde fois les yeux sur son portrait, & je me retraçois ce qu'elle pouvoit faire cette nuit même. Elle pleure peut-être sur mon infidélité, me disois-je; & si un rayon de la lune, pénétrant par sa petite fenêtre, éclaire son Crucifix & son bréviaire, & vient tomber par hazard sur mon portrait, peut-être qu'au lieu de larmes que j'ai vues dans le sien, elle apperçoit dans le mien un rire moqueur. Il me sembloit que l'enfer y répondoit par des rires ameres, & que les voûtes du cloître les répétoient encore à son imagination frappée.

ASPERMONTE.

C'est l'enfer même qui a présenté ce tableau à la vôtre.

JULES.

Aussi mon ame, cet être immortel & simple, ne pût-elle le soutenir;... je perdis connoissance pendant quelque temps, lorsque je revins à moi, le premier orage de la passion étoit passé, & les projets se précipiterent en foule dans mon esprit plus tranquille. En me promenant dans mon antichambre, j'entendis ronfler la sentinelle qui est devant ma porte. Jamais je n'ai porté envie à un

Digitized by Google

homme comme à ce ſoldat. Qu'il eſt heureux! me diſois-je, il peut dormir, & même quand il aimeroit. J'ai un cœur & je ſuis Prince;.... voilà mon malheur!... Comment ſatisfaire le deſir brûlant d'aimer & d'être aimé!... on m'arrache mon amante!... & un Prince n'a point d'amis. Ah! que le mortel fortuné qui repoſe ſa tête ſur le ſein d'un ami, n'oublie jamais les malheureux, & qu'il donne quelquefois une larme aux bons Princes!

Ces réflexions me firent concevoir un projet. Qui t'arrête, me diſois-je, enleve-la & va te cacher avec elle dans un coin de l'univers. Jette là ta pourpre, & abandonne-la au premier fou qui oſera la ramaſſer.

Je n'étois incertain que ſur le temps de l'exécution. Quelquefois je penſois que pour ménager la ſenſibilité de mon pere, il falloit attendre un événement... Vous m'entendez,... mais le plus ſouvent il me paroiſſoit même trop long de différer juſqu'au lendemain.

L'aurore me ſurprit au milieu de ces rêveries; je deſcendis dans le jardin, où elles m'occupoient encore délicieuſement, quand vous m'avez rencontré.

ASPERMONTE.

Je ſuis fâché de vous avoir interrompu.

JULES.

Mon ami, quelque ivre d'amour que je ſois, je

Digitized by Google

ſens au moins mon état. Soyez mon guide, Aſpermonte ; que vos conſeils m'éclairent ſur mon projet !... Mais m'aimez-vous véritablement ?

ASPERMONTE.

Prince, cette queſtion me bleſſe autant que ce que vous diſiez il y a un moment. Avez-vous donc oublié que je ne me ſuis voué tout entier à vous, que parce que je connoiſſois votre cœur, & que je ſavois combien il eſt rare que les Princes aient des amis ; mon ſcrupule a été juſqu'à la crainte de n'aimer en vous que le Prince & non l'homme... Ne vous rappellez-vous plus quelles ont été en conſéquence nos conventions ? que je ſerois indépendant à la cour de votre pere, & que je n'accepterois rien qui pût être le prix d'un devoir ?

JULES *en l'embraſſant.*

Pardonnez-moi, cher Aſpermonte, & Blanche auſſi, dans l'ivreſſe de l'amour, me demanda : Jules, m'aimes-tu ?

ASPERMONTE.

Eh ! bien, je vous en donne une preuve déciſive. Si vous exécutez votre projet, ſi vous renoncez à votre rang, je vous ſuis.

JULES.

Vous êtes donc d'avis que je l'exécute ?

Digitized by Google

ASPERMONTE.

Mon Prince, veuillez-y réfléchir. Vous êtes l'espérance de tout un état... Vous vous devez au bien public !...

JULES.

Treve de philosophie !... Dans le tumulte des passions, c'est de l'harmonie pour des sourds.

ASPERMONTE.

Assurez-vous donc avant tout de la fermeté de votre résolution. Un songe a renversé vos premieres idées; un nouveau songe peut aussi renverser celles qui semblent vous décider dans ce moment; différez encore un mois.

JULES.

Soit, j'y consens. (*Il l'embrasse.*) Mais soutenez mon courage pendant ce mois.

SCENE II.

GUIDO, LES PRÉCÉDENS.

GUIDO.

Tu te fais bien attendre, cependant j'ai des choses importantes à te dire.

JULES.

Tu voudras bien m'excuser.

Digitized by Google

GUIDO.

Mon frere, le ton qui regne entre nous, ne me plait pas. Je puis haïr, haïr en homme!... mais il eſt une eſpece de haine ſourde, lorſqu'on ne veut pas s'avouer que l'on ne s'aime plus; celle-ci, je l'abhorre;.. on retient avec elle les manieres & les procédés d'une confiance éteinte, on ouvre ſes bras à un fantôme de l'amitié qui n'eſt plus. En vérité, c'eſt un tableau charmant à voir que de pareils amis! Semblables à ces automates dont les membres ſont mûs par des reſſorts artificiels. La haine eſt dans leurs yeux, tandis que la bouche & le viſage offrent l'expreſſion & le maſque de la bienveillance.

JULES.

Laiſſons ce diſcours.

GUIDO.

Tu ajoutes là un nouveau trait au tableau. Ces bons amis craignent toujours que l'entretien ne tombe ſur le point qui les diviſe; ils prennent mille détours, & parleront plutôt des animaux rares de l'Inde, que d'eux-même. Mais moi, j'aime mieux couper dans le vif, & arrêter tout court les progrès du mal.

JULES.

Mais s'il n'y avoit qu'une légere bleſſure.

Digitized by Google

GUIDO.

Ah ! tu m'entends enfin mon frere ? Eh bien ! laiſſe-moi d'abord te parler. Tu connois mes droits ſur Blanche;... les crois-tu affoiblis, parce que mon pere, pour terminer notre différent, m'envoya il y a cinq mois à la guerre de Candie, & qu'il renferma Blanche dans un monaſtere ? Non, ils ſont les mêmes, & je les réclame. Voilà ce qu'à mon retour ici j'avois à te déclarer.

JULES.

Toi, réclamer des droits ?.....

GUIDO.

Permets que j'acheve. Je lui ai offert mon cœur avant toi, je l'ai fait devant une nombreuſe aſſemblée, pendant toute la campagne, même à la table des Rois, je l'ai déclarée mon amante... Dans les tournois, j'ai ſouvent entendu les femmes murmurer autour de moi:... voilà Guido de Tarente, & elle s'appelle Blanche... A l'aſſaut de Candie, lorſque le premier j'eus eſcaladé la muraille, je prononçai le nom de Blanche, & toute l'armée le répéta après moi. Tu le vois, mon honneur eſt engagé, & je le défendrai.

JULES.

Mais Blanche elle-même.

GUIDO.

Ne la cite point, mon frere. La beauté eſt le

le prix de la valeur;... qu'importe l'opinion des femmes ſur ce point. Demande-t-on à la roſe ſi elle veut exhaler ſes parfums pour celui qui a de l'odorat?..... Mais comment l'as-tu méritée? crois moi, lorſqu'on te voit errer de côté & d'autre dans ces allées de myrtes comme une fille malade d'amour, on te prendroit plutôt pour le prix du combat que pour l'athlete qui le diſpute.

JULES.

Mon frere, vous m'offenſez.

GUIDO.

Eh! bien, avoue mes droits ſur Blanche,... & fais enſuite ce que tu voudras. Deviens la poupée d'une femme, ſois docile comme l'oiſeau qu'elle appelle ſur ſon doigt, rafraîchis l'air qu'elle reſpire en ſommeillant!... Sois tout ſentiment, tombe en extaſe lorſque le Soleil ſe leve, & lorſqu'il ſe couche; & cueille la violette. Que ton cher Aſpermonte regne en attendant ſur les Tarentins, que t'importe qu'ils ſoient heureux ou non, c'eſt aſſez pour toi que de ſavoir aimer ta maîtreſſe.

JULES.

Arrête, mon frere, écoute-moi...

GUIDO.

Et quand tu exhaleras ton dernier ſoupir ſur

Digitized by Google

ſon ſein, que l'on t'éleve un mauſolée à côté des trophées de notre brave ayeul Théodoric... Que le Sculpteur le décore de guirlandes de roſes & de pampre; que l'on y voie deux colombes ſe becquetant, plus bas un amour en pleurs, & la Muſe de l'hiſtoire endormie, avec ces mots : « Ci gît un Prince de Tarente; » l'inſcription ſera néceſſaire; autrement, quoique ce monument ſe trouvât placé au milieu des tombeaux de nos peres, on pourroit douter....

JULES.

Mon frere, tu veux que je me retire.... Je te quitte. (*Il ſort.*)

SCENE III.

GUIDO, ASPERMONTE.

GUIDO *d'un ton moqueur.*

Il ſoutiendra l'opération à merveille! Il ne veut pas même que l'on ſonde ſon mal. Refuſer d'entendre la vérité!... C'eſt donc pour cela que cet efféminé a lu Platon? Pour moi, je m'en tiens au bon ſens. L'homme, Aſpermonte, eſt fait pour agir, mais lorſqu'il en eſt queſtion, votre philoſophie eſt en défaut, & vos ſublimes ſen-

Digitized by Google

tences ſont comme les parfums dont on embaume un cadavre ; ils le préſervent de la corruption, mais ils ne lui rendent point la vie. (*Aſpermonte veut ſortir.*) Demeurez. Ce goût pour la contemplation, il le tient de vous. Et quoique je n'aie point ferraillé dans vos ſalles d'eſcrime, & que je ne me ſois pas meſuré avec vos faiſeurs de ſillogiſmes, je prétends vous prouver que vos profondes méditations tuent le courage. Com[illegible]? que dites-vous?

ASPERMONTE *froidement.*

Rien.

GUIDO.

Puiſque je ſuis en colere,.... dans ce cas on parle comme l'on penſe ;.... écoutez-moi, quel droit ce nouveau Céladon a-t-il pour être mon rival? d'où ſavons-nous s'il a du cœur? a-t-il jamais vu un camp? & comme je lui diſois, la beauté doit être le prix de la valeur! Pourquoi la femme auroit-elle un ſentiment ſi profond de ſa foibleſſe, & pourquoi l'homme auroit-il le courage en partage? Le premier mérite de l'homme eſt indiqué par la nature ; ſes autres qualités, qui ſont le réſultat d'inſtitutions humaines, ne ſauroient détruire cette loi primitive. Jules eſt un efféminé... Etes-vous en état de me prouver le contraire?

Digitized by Google

ASPERMONTE *froidement.*

Non, Seigneur.

GUIDO.

Non ? J'ajouterai que Jules eſt le premier qui ait porté la tache de la molleſſe dans notre maiſon ; à l'égard de ſes deſcendans il ſera un Hercule, car ce vice eſt le ſeul dans lequel l'écolier ſurpaſſe le maître. Le dernier tombe le plus bas, comme l'homme qui marche après d[illegible] tres ſur un ſol marécageux; & c'eſt à vous encore qu'il en a l'obligation; .... à vous, Aſpermonte. Etes vous muet ? cette froideur affectée me choque, eſt-ce que je ne mérite pas que vous me parliez ?

ASPERMONTE.

Je pourrois parler, Seigneur, mais vous dans ce moment vous ne pourriez pas m'entendre.

GUIDO.

Ah ! ſophiſte impertinent, je ſens toute la force de cet outrage... Faites m'en raiſon ſur l'heure ! (*Il tire ſon épée.*) Ma naiſſance me met au-deſſus de vos offenſes; mais j'aime mieux en ce moment être l'homme offenſé que le Prince ;... défendez-vous !

ASPERMONTE.

Je ne me battrai point dans le palais du pere contre le fils.

Digitized by Google

GUIDO.

Défendez-vous, vous dis-je.

(*Aſpermonte tire ſon épée, ils ſe battent; mais celui-ci ne fait que ſe défendre.*)

ASPERMONTE.

Vous voyez, Prince; que je vous ménage.

GUIDO.

Vous me ménagez? Me ménager? c'eſt le comble de l'outrage!... J'en vais tirer vengeance.

(*Il combat avec plus de fureur.*)

L'ARCHEVÊQUE *ſurvient & ſe met entre deux.*

Guido, Guido, eſt-ce par le bruit des épées que tu veux éveiller ton pere le jour de l'anniverſaire de ſa naiſſance?... Et vous? vous tirez l'épée contre le frere de votre maître?

GUIDO *à Aſpermonte.*

Il ſuffit pour cette fois... Mais vous m'entendez! (*A l'Archevêque.*) Seigneur, je l'ai forcé de ſe battre.

ASPERMONTE.

Vous avez vu, Prince, que je ne ſuis point un efféminé.... Cette preuve doit ſuffire, je ne vous en donnerai jamais une ſeconde.

(*Il part.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

L'ARCHEVÊQUE, GUIDO.

L'ARCHEVÊQUE.

GUIDO, Guido, toujours de la violence!

GUIDO.

Etoit-il poſſible d'y tenir!... Il m'a pouſſé à bout par une froideur affectée.... Il m'a dit les choſes les plus piquantes avec le ton de l'homme le plus ſtupide.

L'ARCHEVÊQUE.

Je te connois, c'eſt toujours toi qui te les attire.

GUIDO.

Quel eſt l'aggreſſeur, celui qui dit quelques mots avec chaleur, ou celui qui les lui arrache par des abſurdités ou par un ſilence outrageant? Qui pourroit y tenir, en voyant ces petits philoſophes déſœuvrés, étendus dans un fauteuil, abonder en ſageſſe. Ils vous parlent de l'immortalité, de la liberté, du ſouverain bien avec un viſage plus auſtere que celui de Caton, & que

Digitized by Google

réſulte-t-il de ces ſublimes ſentences? Rien, ſi ce n'eſt de mettre en jeu la reſpiration de ces diſcourreurs.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais, Guido, quand cela ſeroit, que t'importe?

GUIDO.

Tout ce qu'ils débitent, ils l'appuient par l'exemple de grands hommes. Eh! quand on peut être un héros, s'amuſe-t-on à faire l'hiſtorien? Voyez ce Jules, dans ſa honteuſe oiſiveté, que fait-il dans le temple de la renommée? Ici il ſouffle la pouſſiere de la ſtatue d'Alexandre, là il met un nouveau vernis ſur la figure de Céſar, ou contemple avec admiration le ſigne qui eſt ſur celle de Cicéron. Eſt-ce là connoître les grands hommes de l'antiquité? S'il avoit en lui un germe de magnanimité, il auroit marché lui-même dans la carriere des héros,... ou il ſe ſeroit poignardé de ſa propre main!.... Mais non, il eſt capable de paſſer une journée à lire leurs grandes actions, & de dormir enſuite paiſiblement toute la nuit.

L'ARCHEVÊQUE.

Guido, ceſſe enfin ces diſcours.

GUIDO.

Oui, voilà le fruit de ce repos, il n'eſt point de vertu qu'il n'engourdiſſe... Moi-même je commence à l'éprouver! Pourquoi mon pere m'a-t-il rappellé de

Digitized by Google

la guerre contre les Infideles... Mes amis combattent, acquierent de la gloire, le bruit de leurs exploits remplit l'univers; & moi, je ſuis à la cour... Ne vous irritez point, mon Oncle, il doit au moins m'être permis de mordre les barreaux de ma priſon.

L'ARCHEVÊQUE.

Fort bien, mais pourquoi vouloir que tout le monde adopte tes chimeres.

GUIDO.

Si ce ſont là des chimeres; je ne donnerai pas la garde de mon épée pour ce que vaut le genre humain. Mais, (*en ſe frappant le cœur*) je ſens ici que ce ſont des réalités.

L'ARCHEVÊQUE.

Soit. Mais ton opinion eſt-elle une loi pour d'autres? Pourquoi ces paralleles éternels entre Jules & toi?

GUIDO.

N'eſt-ce pas lui-même qui les fait? Ne ſe trouve-t-il pas toujours dans mon chemin? Il vient raiſonner où j'agis, & ſoupirer pour ce que j'aime.

L'ARCHEVÊQUE.

Sur ce dernier point, vous pourriez être d'accord depuis long-temps... Blanche eſt Religieuſe.

GUIDO.

Mon oncle, on peut traverſer tous les projets

Digitized by Google

de Guido, mais il n'en abandonnera jamais un ſeul. Je gagerois contre le deſtin même; qu'il mette d'un côté le ſuccès, de l'autre je mets ma vie..... Les choſes ſeront égales ce me ſemble. Voilà ma main, Seigneur, gagez pour le deſtin.

L'ARCHEVÊQUE.

Réfléchis donc à ce que tu dis, Blanche eſt au pouvoir & ſous la protection de l'Egliſe.

GUIDO.

Je vous entends, je ſais qu'une bataille n'eſt en comparaiſon d'une querelle avec l'Egliſe, que ce qu'une leçon d'eſcrime eſt en comparaiſon d'une bataille; mais....

L'ARCHEVÊQUE.

Arrête, Guido, j'ai déja entendu bien des choſes que ton oncle ne devoit point entendre. Crains d'offenſer l'Evêque. (*Il ſort.*)

SCENE V.

GUIDO *ſeul.*

HEM!..., (*Pauſe.*) Je ne ſuis pas auſſi ſatisfait que je devrois l'être après un duel. Auſſi on nous a ſéparés, puis ils me laiſſent là tous deux comme un furieux que l'on n'oſe pas contredire,

Digitized by Google

de peur d'exciter sa rage.... Mais que m'importe après tout que les autres adoptent ma façon de penser ou non. Graces au ciel, j'en ai une, & j'y tiendrai en dépit des cajoleries d'une femme, & des menaces d'un démon. Eh! que seroit Guido sans cette fermeté?... La puissance, la force, la vie ne sont que l'écorce de l'homme, le destin la fait tomber au plus léger froissement;.... le *moi* véritable, ce qui constitue mon être, ce sont mes idées, mes résolutions inébranlables; & c'est là que tout le pouvoir du destin vient se briser, qui pourroit donc m'empêcher d'exécuter mes projets? La nature obéissante se plie sous la main d'un héros, ses entreprises ne peuvent échouer que contre celles d'un autre héros; en ai-je un à redouter ici?... Il ne s'agit que d'arracher une jeune fille des bras d'un efféminé, dont toute la force est dans ma vertu & dans les liens du sang qui nous unissent. Ils sont sacrés pour moi sans doute! Mais je jure par le ciel que je défendrai mon honneur compromis... il est vrai que cette entreprise n'ajoutera point un rayon de plus à ma gloire, un vainqueur ne peut retirer d'une victoire plus d'honneur que n'en a le vaincu. Et quel adversaire que Jules?... N'importe, j'aurai Blanche. C'est toujours un avantage réel que de conserver sa conquête!... Ah! ils apprendront, ce que c'est qu'un homme ferme & résolu. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

LE PRINCE, L'ARCHEVÊQUE.

LE PRINCE.

Je reconnois bien là Guido... Sincérement, mon frere, penſes-tu que je puiſſe encore devenir un pere heureux?

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, ſans doute.

LE PRINCE.

Il s'en faut bien que je le ſois à préſent. Ah! que je vois avec douleur la déſunion de mes fils!... Pourvu que la ſource n'en ſoit point dans la différence de leur caractere!

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne le crois pas.

LE PRINCE.

Ni moi; mais il y a long-temps que j'y penſe. Guido dès ſon enfance annonçoit ce qu'il ſeroit un jour; il dominoit ſur les compagnons de ſes amuſemens; il affectoit de ſe faire leur Roi. Il mépriſoit le danger pour les forcer à l'admiration, en s'élançant ſur la pointe des rochers où

Digitized by Google

l'effroi ne leur permettoit pas de le suivre de l'œil. Je m'écriois souvent! « O ciel! veille sur cet » enfant, quand les passions commenceront à » s'éveiller dans son cœur! » Il est venu ce moment. Il est si avide de gloire, qu'il s'irrite de ce qu'il y ait des choses indifférentes qui n'apportent ni honneur ni blâme. Il voudroit qu'il y eût de la gloire à se nourrir, ou qu'il pût se dispenser de manger.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est un caractere bouillant & dangereux!

LE PRINCE.

Plus dangereux encore à côté de son frere. De tout temps le plus grand plaisir de Jules étoit la solitude; avant même de connoître l'amour, il montroit déja un cœur trop sensible à ses impressions. Aussi l'amour s'en est-il bientôt rendu le maître. Oppose à présent ces deux caracteres l'un à l'autre.

L'ARCHEVÊQUE.

Mon frere, les caracteres que tu viens de tracer, & que tu crois propres à tes fils, sont ceux de toute la jeunesse. Il n'en est aucun de quelque espérance, qui ne ressemble à l'un d'eux. Quand le feu de l'âge sera calmé....

LE PRINCE.

Ah! avant qu'il le soit, que de ravages ne

Digitized by Google

peut-il pas cauſer. crois-tu que ce feu s'éteigne ſans avoir rien conſumé? Que je crains les projets médités & romaneſques de l'un, & l'ardeur inconſidérée de l'autre!... Depuis que, par mon ordre, Blanche eſt renfermée dans un monaſtere, la conduite de Jules me plaît encore moins.. Et ne fus-je pas forcé de prendre ce parti? Blanche eſt trop au deſſous de ſon rang. Cette paſſion n'étouffoit-elle pas en lui le goût de tout ce qui eſt utile & grand?

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vois pas que cette précaution ait produit tant de mal.

LE PRINCE.

Et de quel œil vois-tu donc ſes promenades nocturnes dans les jardins, & ſa retraite dans ſon appartement pendant le jour? N'as-tu pas remarqué de quel air il fixe tous les objets, comme il ſourit à tout, & répond ſouvent en homme dont l'eſprit eſt abſent?

L'ARCHEVÊQUE.

Si ce n'étoit cela, mon frere, ce qui ſe paſſe, ne mériteroit pas notre attention; car ce qui pourroit nous allarmer, c'eſt qu'ils aiment tous deux la même perſonne. Mais crois-moi, l'amour de Guido n'eſt point une paſſion, ſon ambition ſeule l'a produit; tout le trahit.

Digitized by Google

LE PRINCE.

J'en conviens ; mais le danger n'en eſt pas moins grand. Je ſais que Guido mépriſe les femmes, & que ſon amour n'eſt rien de réel ; auſſi s'il ne s'agiſſoit que du choc de cette paſſion entre les deux freres, nous pourrions être ſans inquiétude ; ce ſeroit un enfant oppoſé à un géant ; ils n'en viendroient pas aux mains. Mais malheureuſement c'eſt l'ambition de Guido qui attaque l'amour de Jules : c'eſt un géant contre un autre ; le combat ſera opiniâtre & terrible.

L'ARCHEVÊQUE.

Quel parti comptes-tu donc prendre ?

LE PRINCE.

Voici mon plan.... Les vues de Guido ſur Blanche n'étant que l'effet d'une jalouſie ambitieuſe que l'amour de Jules a fait naître ; ſi l'on réuſſiſſoit à tourner l'attention de celui-ci ſur un autre objet, Guido renonceroit de lui-même à ſes prétentions.

L'ARCHEVÊQUE.

Et quel pourroit être cet autre objet ?

LE PRINCE.

Cécile... C'eſt dans ce deſſein que je l'ai fait prier de ſe rendre ici. Tu conviendras que j'ai bien choiſi. Je ſuis ſurpris que Jules lui-même

Digitized by Google

ne m'ait point déja prévenu. Voir tous les jours une telle beauté, &.....

L'ARCHEVÊQUE.

Tu crois qu'il l'a vue?... Tu ne sais donc pas qu'un amant se croit parjure s'il regarde une beauté qui n'est pas celle qu'il adore? Et qu'il suffit que l'image d'une autre occupe un peu vivement son esprit, pour qu'il croie avoir profané son cœur? Garde-toi bien que Jules se doute que quelqu'un ait formé ce projet, & vous sur-tout. Tu as perdu sa confiance en amour, & une fois perdue, c'est à jamais.

LE PRINCE.

Je serai prudent, & la modeste discrétion de Cécile me répond du reste... Crois-tu, mon frere, que par ce moyen je puisse enfin parvenir à goûter le bonheur destiné aux bons peres?

L'ARCHEVÊQUE.

Tu peux t'en flatter.

LE PRINCE.

Ah! de quel plaisir mon cœur seroit transporté si Cécile devenoit ma fille... Les femmes, mon frere, sont nécessaire au bonheur domestique d'un vieillard; leur douceur s'accorde avec le calme de ses passions; l'adolescent plein de feu & même l'homme fait s'effraient de sa solitude, & la partagent avec gêne.

Digitized by Google

L'ARCHEVÊQUE.

Voici Cécile... Je vous laiſſe avec elle.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LE PRINCE, CÉCILE.

LE PRINCE.

BON. jour, ma chere Cécile..... aſſieds-toi à côté de moi...

CÉCILE.

Mon oncle, mon pere, permettez qu'avant tout je vous félicite à l'occaſion de votre fête.

(*Elle lui baiſe la main.*)

LE PRINCE.

Je te ſuis obligé, ma chere fille... Aſſieds-toi... Mais ſonges-tu que c'eſt me féliciter ſur un nouveau degré de foibleſſe? Je ſens, oui, Cécile, je ſens bien que le fardeau de la vieilleſſe s'appéſantit tous les jours ſur moi. L'éclat brillant que tu trouves répandu ſur tous les objets qui t'environnent, eſt effacé à mes yeux.... Je ne vis plus, je ne fais que reſpirer; la ſimple exiſtence dénué des charmes de la vie, eſt devenue l'unique lien entre moi & le monde.

CÉCILE.

Digitized by Google

CÉCILE.

Vous vous croyez plus affoibli que vous ne l'êtes.

LE PRINCE.

Je ne me déguiſe point mon état;..... rien ne m'affecte plus immédiatement : c'eſt par mes enfans ſeuls que mon cœur eſt encore acceſſible aux douceurs ou aux amertumes de cette vie.

CÉCILE.

Et vous dites que vous ne jouiſſez plus ! Pourquoi les riches aiment-ils à paroître pauvres !... Quelle ſource de plaiſirs ne devez-vous pas trouver dans la contemplation d'un beau caractere ! Les qualités réunies de vos enfans offrent l'image de la perfection de leur ſexe. La douceur de Jules....

LE PRINCE.

Parles-tu ſérieuſement, Cécile ?... Les perfections de ton ſexe me procurent donc ces mêmes plaiſirs dont tu parles... Car tu es ma fille auſſi.

CÉCILE.

Seigneur, ſi ce n'eſt pas là un ſimple badinage; j'oſerai vous dire, que vous montrez à mon égard autant la vanité que l'amour d'un pere.

LE PRINCE.

Enfin, ſi mes enfans ſont l'unique ſource de mes plaiſirs, tu ne t'étonneras point que je cherche

Digitized by Google

à les augmenter. L'amour eſt le charme de la vie; il n'eſt pas comme la renommée & les richeſſes un don de la main des hommes; non, c'eſt un bien que la nature ne leurs a pas donné en garde, & dont elle diſpoſe elle-même à faveur de chaque mortel; l'amour du couple qui ſe préſente aux autels pour s'unir, eſt comme l'amour de nos premiers parens au Paradis terreſtre... Vois-tu, ma chere Cécile, avec quel enthouſiaſme un ſeptuagénaire parle encore de l'amour.

CÉCILE.

C'eſt une preuve qu'il n'a connu que l'amour vertueux.

LE PRINCE.

Mais je m'égare... mon cœur ne ſoutient plus le feu de l'amour; ſes reflets dans les yeux de mes enfans ſuffiſent à ma foibleſſe. Ma fille, Jules a un cœur ſenſible; s'il ne l'a pas montré par des actions éclatantes, il eſt connu par ſes égaremens.

CÉCILE.

Je ſais l'apprécier.

LE PRINCE.

Tu ſais l'apprécier ? ô Cécile! S'il étoit aſſez heureux pour être aimé! Qu'y a-t-il de plus déſirable pour un vieillard que les ſoins d'une fille! Ah! ſi Jules avoit une épouſe!

Digitized by Google

CÉCILE.

Elle ſeroit l'amie de Cécile.

LE PRINCE.

Quel charme elle répandroit ſur les reſtes d'une vie, que je quitterois un jour en paſſant inſenſiblement de ſes bras dans ceux d'un autre ange.... Cécile, il faut que tu ſois cette épouſe!

CÉCILE.

Mon oncle, je vous ſupplie!

LE PRINCE.

Ma fille, je n'exige pas encore que tu t'expliques; je ſais ce que ta modeſtie t'inſpireroit; point d'explication dans ce moment.

CÉCILE.

Ne ſuis-je pas déja votre fille? Qu'ai-je à deſirer de plus. Jamais je ne vous quitterai, je m'empreſſerai à rechercher ce qui pourra vous plaire; mais....

LE PRINCE.

Point d'explication dans ce moment-ci;... mais lorſque l'année révolue, tu viendras me renouveller tes félicitations, & que tu m'en feras peut-être au nom d'un petit-fils, ſouviens-toi alors de notre entretien. Viens, Cécile, donne-moi ta main.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théatre repréſente le parloir du Couvent de Sainte Juſtine. Il s'y trouve une Religieuſe.

SCENE PREMIERE.

JULES, enſuite L'ABBESSE.

JULES *en entrant.*

APPELLEZ, l'Abbeſſe....

(*La Religieuſe ſort.*)

Je la verrai, ſa cellule fut-elle défendue par un ange armé d'un glaive flamboyant...

(*A l'Abbeſſe qui entre.*)

Je veux parler à la Sœur Blanche.

L'ABBESSE.

Seigneur, vous ſavez la défenſe de votre pere...

JULES.

Madame, mon pere a aujourd'hui ſoixante-ſeize ans, & je ſuis Prince héréditaire.

L'ABBESSE.

Je vous entends, vous-même me dictez mon

Digitized by Google

devoir. Je ferai à votre fils la même réponſe dans des circonſtances ſemblables.

JULES.

Vous me répondrez d'elle, Religieuſe ou non!.. Quelle eſt la plus ancienne regle, celle de la nature ou celle d'Auguſtin?.... Je la conduirai dans mon appartement, fût-elle devenue une Sainte environnée de l'auréole, & le Prêtre dût-il au lieu de nous bénir, prononcer l'anathême juſque ſur notre millieme génération. Ici, dans cette ſalle, je mettrai ſon voile en pieces, je le jure, foi de Prince.

L'ABBESSE.

Il ne m'eſt permis que de vous plaindre.

JULES.

Je vous l'ai dit, vous me répondrez d'elle; & ſi dans le temps, que vous ſavez, je m'apperçois que le chagrin ait altéré un de ſes traits,..... je ſaurai bien diſtinguer l'effet naturel de ſa mélancolie,.. je viens,.. ſongez-y bien, Madame l'Abbeſſe!... je viens renverſer votre monaſtere juſqu'à l'autel; & votre Patrone en ſourira, ſi c'eſt une Sainte.

L'ABBESSE.

Seigneur, nous ne ſommes que de foibles brebis; mais nous avons un Paſteur.

Digitized by Google

JULES *se promenant.*

Depuis quand êtes-vous dans ce Cloître?

L'ABBESSE.

Depuis dix-neuf ans.

JULES.

Qui vous a séparé du monde?..... Est-ce la dévotion? où sont-ce ces murs? N'avez-vous jamais aimé? Etiez-vous Religieuse avant d'être femme?

L'ABBESSE.

Ah! mon Prince, ménagez-moi... (*Elle pleure.*) J'ai pleuré dix-neuf ans, & je pleure encore.

JULES.

N'est-ce pas à cette grille qu'il a mêlé ses larmes aux vôtres? Et sans doute il n'est plus?

L'ABBESSE.

Ah! Ricardo!... (*Après une pause.*) Seigneur! vous verrez Blanche.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

JULES *enſuite* BLANCHE & L'ABBESSE.

JULES *ſeul.*

QUE ne peut point l'amour! Ah! ſi un ſimple reſſouvenir, l'ombre de cette paſſion, a tant de pouvoir ſur cette femme, que ne doit pas faire ſur moi l'eſpérance qui en eſt l'ame! Quel mortel pourroit ſupporter un mois d'attente? Renoncer pour toi à un royaume Blanche! ce n'eſt point faire un ſacrifice,..... c'eſt recouvrer ſa liberté... Oui, pour toi je conſentirois à paſſer ma vie au fond du cachot le plus profond; & je ne demanderois au Soleil que d'y porter aſſez de lumiere pour éclairer ton viſage! Je vais voir Blanche?... la voir dans un moment?... Cette vue, il eſt vrai, me coûtera tout mon repos.... Que dis-je? mon cœur le connoît-il encore?..... Ah! un ſeul regard de Blanche ne vaudroit-il pas le ſacrifice du repos du plus ſage des hommes! (*Blanche & l'Abbeſſe entrent. Jules vole au devant d'elle.*) O ma chere Blanche!

BLANCHE *reculant quelques pas.*

Point de ſacrilege, Prince!

Digitized by Google

JULES.

Point de parjure, Blanche.

BLANCHE.

Non;... car j'eſpere être fidele à la promeſſe que j'ai faite au ciel.

JULES.

Ta promeſſe! tes vœux! voilà ton parjure.... Le ſecond ſerment fût-il fait au ciel? peut-il détruire le premier... Eh, que ſeroit-ce donc que la foi jurée?.... un tréſor enfermé dont chaque brigand auroit la clef... Mais tu n'as contracté aucun engagement avec le ciel; tes vœux n'y ſont point parvenus... Le génie, protecteur de notre alliance, les a interceptés.... Il les garde, & il te les remettra pour dote le jour de notre union.

BLANCHE.

Dans ce temple, à la face de l'Eternel, j'ai renoncé pour jamais au monde & à vous... C'eſt au pied de cet autel que j'ai dépoſé la couronne nuptiale, que j'ai fait au ciel le ſacrifice de moi-même, ou plutôt de mon amour.... Hélas! il rempliſſoit mon cœur, j'étois toute entiere à l'amour!... Si je m'étois dévouée au ciel ſans le lui ſacrifier, qu'avois-je à lui offrir? Dans ce jour ſolemnel ce voile eſt devenu une barriere éternelle entre le monde & moi!... Un deſir, un

Digitized by Google

ſoupir ſeroit un crime. Plus de tableaux flatteurs pour moi, ſi ce n'eſt ceux de l'éternité ! Le langage des paſſions m'eſt devenu étranger, je ne connois plus que celui de la priere... Mon cœur ne ſauroit renfermer enſemble l'amour que je dois au ciel, & celui que vous me demandez... Je ſuis pour jamais à lui, & vous ne le ſavez que trop bien, Jules ! je ne puis aimer à demi.

JULES.

Si je le ſais ! Ah ! Dieu ! & c'eſt ce qui m'atteſte que tes vœux trompoient le ciel.... & le trompoient innocemment.

BLANCHE.

Eh ! bien, je renonce à vous une ſeconde fois en votre préſence ; & c'eſt ce qui m'a décidée à vous voir.

JULES.

Ah ! s'il étoit vrai, cruelle ! tu me donnerois la mort. Va, l'amour nous a réunis & confondu dans un ſeul & même être : on peut nous anéantir enſemble, mais jamais nous ſéparer... Ah ! Blanche, Blanche ! tu ne reſpirois que pour moi.

BLANCHE.

J'en fais l'aveu,.... mais cet amour, mes prieres l'ont éteint. J'ai changé d'être. (*Elle tire de ſa poche le portrait de Jules.*) Tenez, reprenez votre

Digitized by Google

portrait... Voilà tout ce qui me reste de notre amour..... Prenez, il ne m'est pas permis de garder le portrait d'un homme.

JULES.

Non, jamais ; quand tu pourrois me rendre mon cœur même & mon repos, je n'en voudrois point.

BLANCHE, *après avoir donné le portrait à l'Abbesse.*

Et lorsque vous jetterez les yeux sur mon portrait, souvenez-vous que l'original n'existe plus ; & qu'une autre Blanche vit dans les larmes. Adieu..... pour toujours. Je connois votre cœur, Prince, qu'il fasse bientôt le bonheur d'une autre. Adieu,... je prierai pour vous & pour celle qui vous possédera.

JULES.

Prie donc pour toi-même. L'homme ne naît & n'aime qu'une fois.

BLANCHE.

Je prierai pour moi, afin d'être oubliée... Adieu.

JULES *la retient.*

Ma chere Blanche ; un instant. Te rappelles-tu ces jours innocens de notre premiere jeunesse, les peines, les plaisirs de l'amour ; ses promesses, ses bienfaits, ses allarmes, ses dou-

Digitized by Google

ceurs ; te rappelles-tu le prix qu'il ſavoit mettre à des riens, & le charme qu'il répandoit ſur nos devoirs ?... Mais il ne t'en ſouvient plus ! Auſſi un ſouvenir pourroit-il rendre ce que nous avons ſenti ? Dans l'ivreſſe de notre bonheur, nous nous imaginions qu'il ne pouvoit plus s'accroître ; & le lendemain nous trouvions de glace le ſentiment de la veille. Cependant une image quelque foible qu'elle ſoit, eſt encore une image... O ma chere Blanche ! penſe à ce bocage d'orangers, où nous nous cherchions ; aux larmes que nous verſions en volant dans les bras l'un de l'autre,... & à celles que nous coûtoient nos adieux !

BLANCHE *abſorbée dans ſes penſées.*

Choſe étonnante ! vous avez eu un pareil ſonge ?... moi auſſi.

JULES.

Je te jure que ces beaux jours renaîtront, ou ſous nos orangers, ou ſous les palmiers de l'Aſie, ou ſous les ſapins du Nord,... où, je n'en ſais rien ; mais qu'importe, ils renaîtront ! Je veux aller à toi, le chemin qui mene à ta cellule fut-il plus rude que celui de la gloire, & aſſiégé de tigres affamés !... La mort ſeule pouvoit m'arrêter ; mais je ne la redoute plus, je ſens ma force, un regard de Blanche m'a rendu immortel.

BLANCHE.

Je vous en ſupplie, laiſſez-moi.

Digitized by Google

JULES.

Il viendra ce temps où il ne te reſtera de tes ſouffrances actuelles qu'un ſouvenir attendriſſant, capable tout au plus de répandre de l'intérêt dans nos entretiens ſur des choſes paſſées... Je t'emporterai hors de cette priſon dans mes bras, & le ſentiment que tu éprouveras, ſera la joie d'une perſonne qui ſe réveille, & ſent que le ſonge qui l'effrayoit n'eſt qu'un ſonge.

BLANCHE.

Laiſſez-moi, de grace! la cloche m'appelle à la priere.

JULES.

Mais avant de nous ſéparer, il me faut un reſſouvenir de ton état actuel! (*Il lui arrache ſon roſaire.*) Gage de l'amour d'une Cénobite, que tu vas m'être cher!... Blanche, je ne l'échangerai que contre le premier baiſer que tu me donneras le jour de notre hymen; c'eſt à ce prix que tu pourras le racheter. Je veux qu'il devienne enſuite un des ornemens les plus précieux de ta parure nuptiale.

BLANCHE.

Le jour de mon hymen eſt paſſé.

JULES.

Blanche, déchire ton voile! Oui, je le veux

Digitized by Google

hazarder ce grand combat avec le ciel... Tu m'aimes, je le ſais : mais il faut que ta bouche me le répete. Blanche ! ma chere Blanche, je t'en conjure par notre bonheur paſſé & par celui qui nous attend, dis-moi encore une fois que tu m'aimes.

(*Il l'embraſſe.*)

BLANCHE.

Ah ! Madame, ſecourez-moi !

(*Elle s'évanouit.*)

JULES *à l'Abbeſſe.*

Elle m'aime !... voyez-vous, Madame ? Pourriez-vous encore en douter ? Oui, elle m'aime !... & quand un Ange du ciel m'apporteroit le livre du deſtin, & que poſant ſa main ſur ce témoin redoutable, il jureroit par lui que *Blanche aime Jules*, je n'en ſerois pas plus convaincu.

L'ABBESSE.

Mon Prince, laiſſez-nous.

JULES.

Je ne m'en irai point que je n'aie vu ſes beaux yeux ſe rouvrir à la lumiere...

(*Blanche ouvre les yeux.*)

Ç'en eſt aſſez, Madame. Recevez mes remercimens... Quand vous reverrez votre Prince, ce ne ſera plus Jules malheureux & gémiſſant.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

BLANCHE, L'ABBESSE.

(*Blanche reprend ſes eſprits*)

L'ABBESSE.

Il eſt parti.

BLANCHE.

Ah! pourquoi falloit-il que je le viſſe? C'en eſt fait. Ma ferveur eſt éteinte. Il a envénimé pour moi la priere même.

L'ABBESSE.

Ma chere fille.

BLANCHE.

Je ne ſuis point votre fille,... Je ſuis l'amante de Jules déguiſée en Religieuſe. Hélas! le germe d'eſpérance qu'il a dépoſé dans mon cœur, s'eſt déja développé. Les deſirs en ſont les fleurs, & je crains bien que le déſeſpoir n'en ſoit le fruit. O devoir! ô vœux ſacrés! n'avez-vous donc aucun ſecours à donner à l'infortunée Blanche?... Hélas! tout eſt muet.

L'ABBESSE.

Où plutôt tu es hors d'état de les entendre, ma chere fille.

Digitized by Google

BLANCHE.

Non, non, Madame, j'entends fort bien l'amour prononcer le nom de Jules! Ne disoit-il pas que nos beaux jours alloient renaître,... renaître dans le coin de la terre le plus éloigné? Il tient ce qu'il promet, Jules. Oui, je vois déja de tout côté dans ce cloître des torches enflammées, j'entends le henniſſemens des chevaux, je vois les vents agiter les voiles du Navire... Déja nous ſommes arrivés... Ah! nous voilà ſeuls, nous voilà Jules & moi, loin du monde entier!... Cette cabane eſt petite;... il y a aſſez de place pour s'embraſſer. Ce champ eſt étroit,... il y a aſſez de place pour quelque fruits & deux tombeaux; enſuite Jules, eſt l'éternité... O Jules! il y a bien aſſez de place pour l'amour!

L'ABBESSE.

Ciel! elle eſt en délire!.. Eloignons-nous d'ici... Viens, ma chere Blanche, viens te promener dans les jardins.

BLANCHE.

Dans quels jardins? Sous les palmiers de l'Aſie ou ſous les ſapins du Nord?

Digitized by Google

SCENE IV.

La galerie du Palais.

CÉCILE *penſive pendant toute la Scene*, PORCIA, *Dame d'honneur.*

CÉCILE.

LE Prince ſe fait long-temps attendre.

PORCIA.

Ne vous impatientez point... Il apprendra aſſez tôt l'étrange réſolution que vous avez priſe, de renoncer à l'amour & à l'hymen.

(*Elle ſe tait comme pour attendre la réponſe de Cécile.*)

Ah! Cécile, dans quel erreur vous êtes? Je conviens que le monde prodiguera ſon admiration à cette effort ſur votre cœur, comme à vos talens. Mais penſez-vous que l'admiration vous tiendra lieu des plaiſirs de l'amour que vous aurez mépriſés? Croyez-moi, elle n'eſt qu'un appas trompeur qui flatte notre vanité, on en eſt bientôt raſſaſié.

CÉCILE.

Tout eſt examiné,... ma réſolution eſt priſe... Je te l'ai dit ſouvent: ſoit, que l'on réfléchiſſe peu

Digitized by Google

peu ou beaucoup sur le parti qu'on prend, le nombre des mécontens est égal.

PORCIA.

Cela est extraordinaire, Cécile, vous n'enviſagez point avec les yeux d'une jeune perſonne l'avenir riant que vous offre l'amour, cet avenir plein de charmes, où chaque moment fait naître des plaiſirs qui paſſent ſans être épuiſés; il n'y a là d'autre viciſſitude que celle des plaiſirs plus vifs remplacés par d'autres plus tranquilles; la vie devient un parterre de fleurs où la roſe brillante & la douce violette charment tour-à-tour. Mais rien ne peut vous toucher.... Je vous ai obſervé le jour qu'on a célébré l'hymen de votre frere... Je n'ai rien vu dans vos yeux de ce que j'ai vu dans ceux des autres. Pas une étincelle, pas une penſée d'amour.

CÉCILE.

A t'entendre, ma chere Porcia, on ne ſe douteroit jamais que tu as été ſoumiſe au joug de l'hymen.

PORCIA.

Penſez-vous, vous ſouſtraire pour toujours au pouvoir de l'amour? on peut, il eſt vrai, le faire taire comme la conſcience pour quelques temps, mais tous deux ſe réveillent à la fin, & par malheur, le plus ſouvent trop tard.

Digitized by Google

CÉCILE.

Le Prince tarde trop ; ... Suis-moi Porcia.

PORCIA.

Tout ce que j'ai pu dire, n'a donc servi qu'à l'affermir dans son sentiment. (*Elles sortent.*)

SCENE V.

JULES, ASPERMONTE.

JULES.

Ah, cher Aspermonte ! je l'ai vue, je lui ai parlé, ... & je l'ai embrassée.

ASPERMONTE.

Qui? Blanche? ... Ah ! Prince, quel pas vous avez fait !

JULES.

Un pas de géant inspiré par l'amour, qui ne connoît ni doutes ni périls. Un homme amoureux peut-il, comme vous autres gens raisonnables, mettre des intervalles entre la pensée & le projet, entre le projet & l'action?

ASPERMONTE.

Prince, vous allez trop vîte. La précipitation ne remplace pas une activité sage & mesurée. La

Digitized by Google

plante exposée aux rayons d'un soleil trop brûlant, se desseche avant de parvenir à sa maturité... Et quel a été le fruit de cette entrevue? d'enfoncer plus avant le trait qui vous déchire le cœur.

JULES.

Ah! si vous l'eussiez vue, vous ne feriez pas cette question! La religion & l'amour se disputoient son cœur! quel spectacle ravissant! Attirée & combattue tour-à-tour par l'une & par l'autre, leurs émotions diverses se confondoient tellement dans son ame, qu'elle n'auroit pu discerner une larme que faisoit couler la religion d'avec celle qu'elle donnoit à l'amour. Une seule fois j'ai vu le sourire de l'amour briller dans ses yeux à travers le voile, comme une rose qui fleurit tout-à-coup sur un tombeau. Cependant elle ne m'a point ouvert son cœur; il s'est enfin trahi lui-même par un évanouissement, & cette image de la mort a scellé son aveu involontaire, comme la mort elle-même scelleroit sa tendresse pour moi. Amans heureux! ne me parlez plus de votre bonheur. J'ai vu deux fois la pudeur colorer les joues d'une fille qui ne vouloit pas m'avouer sa passion, & qui l'avouoit. O prodige! j'ai vu deux fois dans la même année le plus beau, le premier jour du printemps. Mais aussi nommez-moi quelque chose que je ne sois prêt à entreprendre pour Blanche. L'amour imprime à l'ame

Digitized by Google

une force, une énergie, à laquelle les autres paſſions n'atteignent point. Il n'y a qu'un homme inſenſible qui puiſſe dire, que l'homme eſt foible. Connoiſſez-vous la toute-puiſſance du ſouffle du printems? ne diroit-on pas qu'il va reculer les bornes de la création & animer le néant?... Eh bien, un ſouffle pareil a pénétré mon être... Encore ne vois-je pas toujours tout ce que je puis, de temps en temps ſeulement, une réſolution que je prends, me découvre tout-à-coup les reſſources de l'homme..... Elle me les découvre pour un inſtant, comme l'éclair rapide un monceau d'or dans un tréſor ſouterrein.

ASPERMONTE.

Vous avez l'imagination allumée à un point qui m'effraie.

JULES.

Trouvez-vous que j'ai perdu la raiſon?.... Eh bien, que le ciel & votre amante vous pardonnent, ſi dans des circonſtances pareilles vous conſervez la vôtre.

ASPERMONTE.

Et c'eſt de ce ton que vous avez parlé à Blanche? vous ne lui avez pas au moins laiſſé entrevoir votre plan romaneſque?

JULES.

Vous appellez mon plan romaneſque, comme

Digitized by Google

ſi pour l'exécuter, il falloit un concours merveilleux, de circonſtances & de caracteres. A peine ai-je beſoin d'un homme pour me ſeconder; mes jambes me porteront au-delà des frontieres de Tarente. Voilà tout le prodige.

ASPERMONTE.

Ç'en eſt un aſſez grand, que de voir qu'un jeune Prince, doué de toutes les qualités qui portent aux grandes choſes, les étouffe pour l'amour d'une femme. Ah Jules! il viendra un temps où vous regretterez en vain la gloire que vous pouviez acquérir.

JULES.

Et moi, je vous dis que je haïrois la gloire, ſi je n'avois jamais vu Blanche. Il n'y a rien dans l'état d'un Prince qui me convienne, depuis ſes devoirs les plus ſacrés juſqu'aux franges d'or de ſes vêtemens. Ah! donnez-moi un champ en place de mon royaume, & le doux murmure d'un ruiſſeau, au lieu des cris d'allégreſſe de mon peuple... Que j'aie une charrue pour moi & une balle pour mes enfans!... la gloire! Eh bien, que l'hiſtoire laiſſe en blanc dans ſon livre le feuillet qui me regarde! que le dernier ſoupir de Blanche ſoit le dernier ſouffle que jamais mortel emploie pour prononcer mon nom!

Digitized by Google

ASPERMONTE.

Avec quelle adreſſe vous confondez la gloire & le devoir ! Nous ne ſommes point jettés ſur la terre pour paître les uns à côté des autres, un homme en ſe couchant peut s'endormir avec une penſée plus flatteuſe que celle d'être raſſaſié. Il eſt des devoirs envers la ſociété; vous tenez d'elle la vie, l'éducation, la culture de votre eſprit, & juſqu'au talent de mettre le ſophiſme à la place de la raiſon; & qu'avez-vous fait pour vous acquitter envers elle ? Prince, un homme de probité paie ſa dette.

JULES.

En vérité, je dois beaucoup aux inſtitutions de la ſociété ! Elles font des Princes & des Religieuſes, & mettent entre eux une abyme. Par le ciel ! je dois beaucoup à la ſociété.

ASPERMONTE.

Du ſang froid, Prince, il s'agit d'examiner...

JULES.

Du ſang froid... dans ce moment !... Me croyez-vous donc hors de ſens ?... mais voyons, l'état n'accorde qu'une protection ſtérile, & demande pour retour l'obéiſſance aux loix. J'ai ſatisfait à cette obéiſſance; je ſuis quitte envers lui.

Digitized by Google

ASPERMONTE.

Jeune homme, comparez nos principes : les miens eſſuyent plus de larmes que les vôtres. Avouez la fauſſeté de votre raiſonnement.

JULES.

Tarente eſt-il donc l'univers ?.... hors de ſes murs n'exiſte-t-il plus rien ? Le monde eſt ma patrie, tous les hommes ne ſont qu'un peuple, uni par un langage univerſel, les ſoupirs & les larmes ! J'entendrai même le Hottentot malheureux, & je ne ſerai point ſourd, je l'eſpere, quand je ſerai loin de Tarente. Falloit-il donc, pour être heureux, que tout le genre humain fût néceſſairement réduit en corps de nations, où tous dépendent l'un de l'autre, & perſonne n'eſt libre ; où chacun eſt attaché à l'autre bout de la chaîne à laquelle il tient ſon eſclave. Il n'y a que des fous qui puiſſent diſcuter, ſi les inſtitutions ſociales ont empoiſonnés les hommes... mais ils conviennent de part & d'autre, que l'état civil anéantit la liberté... Ainſi la queſtion eſt décidée. L'idée la plus ſublime que j'aie du Créateur, eſt qu'il a donné à la pouſſiere une volonté ; je révere l'inſtinct puiſſant de la liberté, juſques dans l'inſecte qui ſe débat... Ah ! je ne demande au ciel que deux choſes ; Blanche, & la mort, dès que j'aurai perdu la liberté.

Digitized by Google

ASPERMONTE.

Quel délire ! voilà bien ce qu'on appelle la logique de l'amour.

JULES.

Est-ce un reproche que vous voulez me faire? Sachez, Aspermonte, que chacun a sa raison comme son arc en ciel! Nous avons : vous, la raison de l'inertie ; & moi, celle de l'amour. D'ailleurs, si nous ne sommes jamais sans passions & qu'elles nous dominent, qu'est-ce que cette étincelle divine ? si non le reflet de ces mêmes passions qui agitent notre cœur. Mais laissons cette dispute. Apprenez plutôt le parti auquel je suis décidé : je ne saurois attendre un mois, c'est une éternité; je pars demain avec Blanche.

ASPERMONTE.

Demain ?

JULES.

Oui, demain. J'éprouve à Tarente, je ne sais quel effroi, comme si ces murs devoient s'écrouler sur moi.

ASPERMONTE.

Ce matin, vous consentiez d'attendre un mois, & maintenant pas même un jour. Cependant vous n'avez pas un seul motif de plus que ce matin pour enlever Blanche.

Digitized by Google

JULES.

Pas un motif de plus?... n'ai-je pas vu couler ſes larmes.

ASPERMONTE.

Partez, & laiſſez votre pere mourant chercher en vain ſon fils autour de ſon lit. Ah! vous ne ſavez pas encore ce que c'eſt que le plaiſir de raccommoder le chevet d'un pere malade. Partez!.... vous n'avez pas encore vu avec quelle tendre inquiétude un fils cherche chaque matin ſur le viſage de ſon pere le premier ſourire de la convaleſcence;... comme il s'irrite contre le vent du nord qui mugit autour de ſa chambre & trouble ſon repos... Partez!... Ah! il n'eſt pas poſſible que vous ayez jamais vu un pere luttant contre la mort, ouvrir encore une fois ſes yeux preſque éteints pour regarder ſon fils,... & que la mort frappe dans ce moment... Allez, partez.

JULES.

Aſpermonte, l'idée de mon pere que vous réveillez en moi, me perce le cœur!... & cependant:.. renoncer pour toujours à mes projets!

ASPERMONTE.

Pas pour toujours... Je ne vous demande qu'un mois, un mois.

Digitized by Google

JULES.

Un mois?... Ah, quoique je faſſe, mon malheur eſt le même. Ce mois révolu, aimerai-je moins Blanche ou mon pere!

ASPERMONTE.

Non, mais vous ſerez plus calme, & cela eſt néceſſaire; car il faudra choiſir.

JULES.

Il ſuffit,..... encore un mois! ce délai eſt effrayant, que ne vais-je pas ſouffrir!

ASPERMONTE.

Beaucoup ſans doute : mais vous aurez des diſſipations; avec toute la réſolution poſſible de demeurer livré à vos chagrins, vous paſſerez de l'objet qui vous occupe à d'autres, & inſenſiblement vous ſortirez de vos idées ſombres; c'eſt là l'unique conſolation des mortels. Quelquefois un eſclave accablé ſous ſa chaîne, finit par être aſſis aux banquets des Rois. Prince, je vous en ſupplie, cherchez à vous diſtraire.

JULES.

Soit.

ASPERMONTE.

Remettez-vous, Cécile vient. Elle vous a demandé pluſieurs fois.

Digitized by Google

JULES.

Cécile ? mais pourquoi préciſément dans ce moment ?

ASPERMONTE.

Remettez-vous ! Elle eſt trop près pour que vous puiſſiez l'éviter.

(Il part.)

SCENE VI.

CÉCILE, JULES.

JULES.

MADAME, vous m'avez ordonné...

(Il lui préſente un ſiege, & ils s'aſſeyent.)

CÉCILE *un peu embarraſſée.*

Pardonnez, Prince, j'ai des choſes à vous dire qui demandent que vous oubliez que je ſuis une femme, des choſes que l'ami ne découvre qu'à ſon ami.

JULES.

Vous excitez toute mon attention.

CÉCILE.

Vous ſavez combien nous nous aimions, Blanche & moi;... nous ſommes nées le même jour, &

Digitized by Google

faites l'une pour l'autre. Déja, dès notre plus tendre enfance, nous nous jurâmes un attachement inaltérable, & les bras entrelacés, nous comptions franchir enſemble les peines de la vie. Vous m'avez de grandes obligations, Prince! la douce flamme de l'amitié préparoit le cœur de Blanche aux impreſſions de l'amour; j'ai moi-même encouragé, entretenu ſa paſſion depuis le jour où Blanche dit: « le Prince eſt charmant! » juſqu'à celui où elle s'écria: « Jules, Jules eſt l'aſſemblage de toutes les perfections. »

JULES *ſe leve avec vivacité.*

Son amour faiſoit un Dieu de Jules!..... Par le ciel! ſes louanges me flatteroient infiniment moins, ſi elles étoient vraies.

CÉCILE *d'un air touché.*

Ne parlons plus de Blanche, je ne ſuis point venue pour pleurer... Mais je puis vous dire que je regarde votre amour comme un feu ſacré qui dévoreroit quiconque oſeroit le profaner.

JULES.

Je ne vous entends pas.

CÉCILE.

Un peu de patience. Apprenez le ſecret de mon cœur. J'ai renoncé pour jamais à l'amour, née libre, je veux mourir libre; je ne puis

Digitized by Google

me familiariſer avec l'idée de dépendre d'un homme. Le mot d'hymen retentit à mes oreilles comme un bruit de chaînes, & la couronne nuptiale reſſemble à mes yeux aux guirlandes dont on pare les victimes.

JULES.

Je vous admire, Madame.

CÉCILE.

Voulez-vous me rappeller par ce compliment que je ſuis une femme? Ce n'eſt point me faire votre cour, je hais mon ſexe, quoique je ne vouluſſe pas être du vôtre.

JULES.

Je ne ſais que penſer;... Vous m'avez conduit dans un labyrinthe.....

CÉCILE *ſe levant.*

Eh bien, je vais vous en tirer:... votre pere nous a deſtinés l'un pour l'autre.

(*Elle part précipitamment.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

JULES *seul.*

J'AUROIS dû m'y attendre depuis long-temps! Elle a sans doute beaucoup de charmes, mille perfections;... & cependant ce que j'ai senti pour elle, n'approche pas du plus foible sentiment que m'ait fait éprouver le dernier de mes amis. Les liens du sang & ceux de la société l'ont en tout temps placée si près de moi, que l'on eût dit, que lorsque mes passions s'éveilleroient, elle en seroit le premier objet. Amour, tu es un abyme où se perdent les idées & les sentimens! l'amour mépriſe-t-il donc tout ce qu'il n'a point fait, même l'occasion qu'il n'a pas fait naître? ou peut-être les premieres causes de l'amour sont-elles au nombre des choses que nous ignorons, & que par dépit nous nommons : hazard?.... Innocent que je suis! Cécile m'a découvert elle-même dans cette conversation la cause de ma froideur pour elle. Elle n'est point femme, voilà pourquoi elle ne m'inspire point d'amour : elle n'est point un homme, elle n'a donc aucun droit à mon amitié. Et je m'occupe à chercher pourquoi je n'aime point Cécile? ai-je jamais cherché pourquoi j'aime Blanche!

Digitized by Google

Son nom m'eſt échappé! C'eſt en vain que je m'embarraſſois dans ces réflexions pour me diſtraire. Tout dans le ciel & ſur la terre me ramene à elle; & même quand je ne penſe point à toi, ô ma Blanche! tout, juſqu'à la maniere dont je penſe aux autres, atteſte ton empire ſur moi.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, CÉCILE, JULES, GUIDO, L'ARCHEVÊQUE.

(Les Dames & les Seigneurs de la Cour, ainſi qu'Aſpermonte, en habits de fête, ſont de bout autour du trône, où le Prince eſt aſſis, la tête couverte; à côté de lui ſont ſes fils & ſon frere.)

LE PRINCE *ſe leve & s'avance au milieu de ſa Cour la tête découverte.*

Je ſuis ſenſible à vos empreſſemens, mes amis, je vous en remercie. C'eſt vraiſemblablement la derniere fois que je célebre ma fête comme votre Souverain. (*Pauſe.*) Je ne ſuis point de ces vieillards qui ſe diſſimulent leur âge; quand même la mort ne m'appelleroit pas de ſitôt, je n'en ſuis pas moins décidé à remettre dans peu le ſceptre à mon fils. Le ſoleil eſt couché pour moi, je veux encore une fois dans la fraîcheur du crépuſcule repaſſer avec recueillement les travaux d'une

Digitized by Google

d'une longue journée. J'eſpere que ma conſcience ne me reprochera rien. Le bord du tombeau eſt ſans doute le vrai point de vue d'où il faut faire un tel examen. Chaque nation devroit conſerver dans le tréſor de l'état, l'hiſtoire des derniers momens de la vie de ſes Souverains; & ce livre devroit être placé devant le trône, toujours ouvert. Le Prince regnant y verroit l'effroi du tyran qui ſent pour la premiere fois qu'il eſt l'égal de ſes ſujets: ou il y verroit la tranquillité d'ame d'un bon Prince, & il prouveroit, par un acte de bienfaiſance, qu'il a ſenti ce qu'il a vu.

(*A ſes fils.*)

Quelles que puiſſent être vos remarques, mes enfans, je veux que vous ſoyez préſens à ma mort. J'eſpere cependant qu'elle n'aura rien d'effrayant pour vous.

(*Un vieux Laboureur portant une couronne de fleurs, ſe gliſſe au milieu des courtiſans.*)

LE LABOUREUR.

Non, je ne le crois pas! Monſeigneur, je ſuis un Laboureur de votre village d'Oſtiala. La communauté des habitans vous envoie cette couronne pour vous témoigner ſon amour. Nous ne pouvons pas vous faire un préſent plus riche; car nous ſommes ſi pauvres, que nous ſerions morts de miſere, ſi vous aviez fait comme votre pere.

Digitized by Google

LE PRINCE *lui préſente la main.*

Ah, ſi ces fleurs pouvoient conſerver leur fraîcheur juſqu'à mon dernier moment, je les ferois ſuſpendre au-deſſus de mon lit! Leur parfum ranimeroit un vieillard mourant... Prends ces fleurs, Jules, elles doivent avoir leur place parmi les joyaux de la couronne.

LE LABOUREUR *à Jules.*

Oui, Prince, imitez votre pere, & mon fils vous apportera auſſi des fleurs. (*Au Prince.*) Monſeigneur, que le ciel vous conſerve, vous & votre maiſon.

LE PRINCE.

Demeure; tu ne t'en iras pas ſans être comblé de mes bienfaits.

LE LABOUREUR *en s'en allant.*

Pardonnez Monſeigneur, vous ne voudriez pas dégrader une fonction auſſi ſérieuſe que celle dont j'étois chargé.

LE PRINCE.

Mon cœur eſt dans un raviſſement...

(*Il fait ſigne aux Courtiſans de ſe retirer.*)

Mes enfans, reſtez.

Digitized by Google

SCENE II.

LE PRINCE, JULES, GUIDO.

LE PRINCE.

« QUE le ciel vous conserve, vous & votre » maison? » Oui, si une maison divisée entre elle pouvoit se conserver. Vous ne connoissez pas toute la douleur d'un pere, vous savez cependant qu'il est fâcheux de voir une plante se flétrir quand on l'a cultivée de ses mains. Jugez du chagrin d'un pere à qui l'on ôte l'espoir qu'il fondoit sur ses fils.

JULES.

Je me flatte, mon pere, que vous savez que je ne suis point l'auteur de ces divisions.

LE PRINCE.

J'attendois tout des soins que je vous ai prodigués; je comptois m'ouvrir une source de plaisirs, & ce sont des larmes. Que doit me faire espérer de l'avenir votre conduite actuelle? Que ferez-vous, lorsque le respect d'un pere, le seul frein qui vous arrête, sera brisé!.. avec quels sentimens voulez-vous que je meurre, lorsque je vous verrai autour de mon lit? je dois vous bénir tous les deux, & chacun de vous voudroit que ma voix défaillante

Digitized by Google

prononçât la malédiction de ſon frere? O Jules! ô Guido! les hommes les plus barbares laiſſent deſcendre en paix un vieillard dans la tombe... mais vous, mais vous,... de grace, mes chers enfans, ne troublez point mes derniers momens.

JULES.

Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que je n'ai aucun reproche à me faire;... vous admireriez peut-être ma modération, ſi vous ſaviez tous les outrages qu'il m'a faits. O mon frere! mon cœur ſe déchire, quand je ſuis forcé de parler de la ſorte.

GUIDO.

Et moi, je perds patience à t'entendre parler d'outrages..... Il s'agit bien de cela, c'eſt la vérité qu'il faudroit que tu fuſſes entendre avec modération!

LE PRINCE.

Calmez-vous. Je connois les torts de l'un & de l'autre..... Mais toi, Guido, nieras-tu d'avoir tiré l'épée contre l'ami de Jules, dans une diſpute dont il étoit le ſujet?

GUIDO.

Il eſt vrai, mon pere. Mais mon frere & Aſpermonte après lui, ont ſi cruellement bleſſé mon honneur... Je voudrois, que vous euſſiez vu avec quel ſang froid inſultant...

Digitized by Google

LE PRINCE.

Tu ne rougis point de parler d'honneur devant un frere & un pere ? Si cette folie en impose même aux sages, du moins ne devroit-elle jamais étouffer la voix du sang.

GUIDO.

Pardonnez, mon pere; mais l'honneur ne seroit plus qu'une chimere, s'il perdoit avec l'un les droits qu'il a avec tous les autres....

LE PRINCE.

Arrête, Guido. Je n'aime point à entendre des gens d'un caractere aussi bouillant que le tien s'appuyer sur des principes. Dans vos emportemens vous allez toujours au-delà du but,... & vous êtes prêts ensuite à verser votre sang pour justifier un mot inconsidéré. Mais qu'il n'en soit plus question. Je t'en parlerai dans un temps plus convenable;.... au retour d'une campagne faite avec gloire, ou après quelqu'autre belle action.

GUIDO.

Puisse l'occasion s'en présenter bientôt !

LE PRINCE.

Je te la donnerai quand tu voudras. Et toi, Jules, tu peux aussi te signaler. L'un vante son courage, l'autre sa philosophie. Moi, je vais vous ouvrir une lice également glorieuse pour tous deux : osez surmonter votre amour. Voyons qui le premier atteindra le but ! Hélas, faut-il que la jalousie

Digitized by Google

mette la diſcorde entre vous. Je croyois autrefois que rien n'étoit plus déraiſonnable que votre amour; mais j'étois dans l'erreur, votre jalouſie eſt plus extravagante encore. Il vous eſt impoſſible à l'un & à l'autre de poſſéder Blanche; elle eſt Religieuſe,... elle eſt morte pour vous. Vous pourriez avec autant d'eſpoir vous paſſionner pour la belle Helene, ou pour Cléopatre. Votre amour n'eſt plus qu'une chimere!... & cependant vous êtes jaloux l'un de l'autre?... de la jalouſie ſans amour: quel délire! Penſeriez-vous peut-être qu'il n'eſt rien d'impoſſible à l'amour? Oſez tenter quelque choſe, vous trouverez des obſtacles inſurmontables aux mortels: la religion, des vœux & des murs... Penſes-y Jules, & quitte ce deuil inſenſé.

JULES.

Je ne l'ai point porté auſſi long-temps qu'un époux qui a perdu ſon épouſe,... & vous me dites que Blanche eſt morte. Vous voyez, ma douleur n'eſt pas le cri du déſeſpoir ſur le bord de ſon cercueil, ce ne ſont que des larmes qui coulent ſur ſa tombe. O mon pere, ayez quelque indulgence pour ma foibleſſe!...

LE PRINCE.

J'en ai eu beaucoup. Réveille-toi enfin de ce honteux aſſoupiſſement, Jules, & ſois tel que tu dois être... Tu n'es pas une jeune fille, ton deſtin

Digitized by Google

ne doit pas dépendre uniquement de l'amour. Tu regneras ſur Tarente, accoutume-toi à ſacrifier tes paſſions au bonheur de tes ſujets.

JULES.

Les Tarentins exigent beaucoup de moi, s'ils attendent un pareil effort.

LE PRINCE.

Non, mon fils,... c'eſt un échange mutuel. Tu leur ſacrifies tes plaiſirs, ils ſacrifient leur gloire à la tienne. Dans un ſiecle d'ici, toi Prince, tu ſeras le ſeul de tes Tarentins que l'on connoîtra, comme les tours d'une ville ſe diſtinguent encore dans l'éloignement, lorſque la cime de ſes murs eſt déja perdue ſous l'horiſon;... cependant chacun de ces Tarentins oubliés étoit un membre de l'état, ſans lequel tu ne pouvois être Souverain : chaque citoyen avoit travaillé pour toi ſeul, & chacun d'eux avoit apporté une des pierres de la colonne ſur laquelle tu écriras ton nom.

JULES.

Mais mon pere, ſi je deſirois une vie obſcure auſſi ardemment que l'amour recherche les ſombres boccages de myrtes;... je quitterois donc un bien réel pour ſon ombre?

GUIDO.

Mon frere, tu parles comme un homme en délire.

Digitized by Google

LE PRINCE.

Jules, Jules! dans quel abaiſſement je te vois;... mais je retiens ma juſte indignation; tu n'es pas en état de m'entendre... La raiſon eſt un breuvage fortifiant, & ton mal n'a pas encore eu tout ſon cours. Tu reſſembles à un homme qui ne voit rien, pour avoir fixé trop long-temps le même objet.

JULES.

Je chercherai à me vaincre, mon pere. Que ce combat va me coûter!

LE PRINCE.

O mon fils, ces cheveux blancs ne pourront-ils rien ſur toi?... ces rides ne balanceront-elles point les attraits de Blanche, ces pleurs ſon ſourire, & mon tombeau les vains plaiſirs que tu te promets de ſes charmes?

JULES.

O mon pere!

LE PRINCE.

Jules, ce ne ſont pas là les larmes d'une femme, ce ſont celles d'un pere... Toi auſſi, Guido, tu les fais couler. Tu es auſſi cruel que ton frere... que ton ſilence eſt effrayant pour moi... Je vous en conjure, mes enfans, rappellez la joie dans mon ame; embraſſez-vous,... quand il en devroit coûter à votre cœur, quand ce ne ſeroit qu'un

Digitized by Google

ſpectacle feint que vous me donneriez pour ma fête... Je veux me faire illuſion; au théatre le ſpectateur trompé par l'illuſion, verſe auſſi des larmes de plaiſir.... (*Ils s'embraſſent.*) Il y a long-temps que je n'ai reſſenti tant de plaiſir. (*Il les embraſſe tous deux.*) Je vous en prie, mes enfans, laiſſez deſcendre en paix ces cheveux blancs dans le tombeau. (*Il ſort.*)

SCENE III.

GUIDO, JULES.

GUIDO.

JULES, peux-tu tenir contre les larmes d'un pere? pour moi, je ne le ſaurois.

JULES.

Moi, mon frere? comment y ſerois-je inſenſible?

GUIDO.

J'ai l'ame ſi troublée, que je voudrois être au milieu du tumulte d'une bataille pour me remettre. Et voilà ce que peut une larme! quelle étrange choſe eſt-ce donc que le courage? je dirois preſque que ce n'eſt point force de l'ame, mais familiarité avec tel objet; & s'il en eſt ainſi, dis-moi,

Digitized by Google

qu'eſt-ce que le héros qu'une larme peut troubler, a par deſſus une femme, qui pâlit à la vue d'un inſecte?

JULES.

Ah, mon frere, que ce langage m'eſt cher!

GUIDO.

Non pas à moi; comment pourrois-je me complaire dans ma foibleſſe! Je ſens que je ne ſuis pas Guido. Oui, je tremble, mais j'en découvrirai bientôt la cauſe.

JULES.

Il eſt ſingulier qu'un homme rougiſſe, de ce que le caractere que la nature lui a imprimé, l'emporte ſur ſes principes.

GUIDO.

Rompons là-deſſus!... autrement la diſpoſition actuelle de mon ame pourroit changer, & je veux en profiter; il faut effectuer de certaines réſolutions ſur l'heure, de peur du repentir qui pourroit ſuivre. Tu ſais, mon frere, que j'aime Blanche; il y va de mon honneur de la poſſéder... Mais les larmes de mon pere m'arrêtent.

JULES.

Rien n'égale ma ſurpriſe.

GUIDO.

Je croïs avoir ſatisfait à mon honneur, ſi elle

Digitized by Google

ne paſſe point dans les bras d'un autre, ſi elle reſte ce qu'elle eſt..... Car qui pourroit être jaloux du ciel? Mais ſi je renonce à mes prétentions, tu dois également renoncer aux tiennes, ainſi qu'au projet de la mettre jamais en liberté. Faiſons ce ſacrifice, & ſoyons déſormais auſſi bons freres que tendre fils!... Quelle ſera la joie de notre pere, lorſqu'il nous verra d'accord & ſortir tous deux vainqueurs du combat;... mais il faut que ce ſoit aujourd'hui même, le jour où nous célébrons ſa naiſſance.

JULES.

Ah Guido!

GUIDO.

Je veux une réponſe déciſive.

JULES.

Je ne puis.

GUIDO.

Tu ne veux pas? eh bien, ni moi. Mais de ce moment je ſuis innocent, je ne fais plus couler les larmes de mon pere, je le jure, je ſuis innocent. J'avois part à ſa douleur, diſoit-il. A préſent c'eſt toi ſeul qui l'en accable; c'eſt ſur toi que retomberont ſes larmes & ſa malédiction.

JULES.

Que tu es injuſte!... crois-tu donc que l'on puiſſe

Digitized by Google

renoncer auſſi facilement à une paſſion qu'à une fantaiſie, quitter & reprendre l'amour comme toi ton armure ?... Si je veux ?... ſi je veux ?... on aimeroit parce qu'on le veut ! Ah, l'amour eſt le grand reſſort de l'ame ; & as-tu jamais vu une machine arrangée contradictoirement pour qu'un de ſes rouages la détruisît, & que cependant la machine ſubſiſtât ?

GUIDO.

Ce que vous dites eſt très-fin, très-profond ; mais notre malheureux pere en mourra !...

JULES.

Si cela arrive, tu es ſon aſſaſſin !.. C'eſt ta jalouſie qui lui donne la mort. Ne viens-tu pas de dire que tu pouvois renoncer à tes prétentions ?... N'eſt-ce pas avouer que tu n'aimes point ? & cependant, tu perſiſtes dans ta jalouſe fureur. Ce n'eût pas été un acte de vertu de ta part, que d'abandonner tes prétentions ; mais d'y tenir eſt un crime !

GUIDO.

Fort bien ! Je ne m'attendois pas à un pareil raiſonnement.

JULES.

Qu'as-tu à me répondre ?

GUIDO.

Je ſuis ravi de voir la philoſophie ſe plier aux

Digitized by Google

paſſions de ſes amis avec la même ſoupleſſe que la juſtice. Je pourrois renoncer à mes prétentions, ſi je voulois?... dis plutôt, ſi l'honneur le vouloit!.. Il eſt le grand reſſort de mon ame... Tu ne peux rien faire ſans conſulter l'amour; moi rien ſans interroger l'honneur..... Ainſi nous ne pouvons rien par nous-même, nous ſommes tous deux dans le même cas.

JULES.

A-t-on jamais rien entendu de moins raiſonnable? Peux-tu comparer le premier inſtinct de l'homme avec la fantaiſie de quelques inſenſés!

GUIDO.

De quelques inſenſés?... Tu perds la tête!... Va, je te mépriſe. Quelle diſtance y a-t-il entre nous! Je regarde l'émotion que m'ont fait éprouver les larmes de mon pere comme une foibleſſe;.. mais toute ta vertu ne ſauroit atteindre à ce degré de foibleſſe.

JULES.

Tu as toujours eu le défaut, de juger des ſentimens que tu ne connois pas.

GUIDO.

Et le nom de la vertu eſt ſans ceſſe dans ſa bouche!..... Lorſque tes vœux ſeront remplis par la mort de ton pere, au lieu de jouir en paix du fruit de tes ſoins, tu iras ſans doute enſeigner

Digitized by Google

ce qui eſt vertu ou ce qui ne l'eſt pas, à ceux qui le porteront dans le tombeau de nos ayeux.

JULES.

Que je m'étois trompé ! Voilà que tu reprends ton langage ordinaire.

GUIDO.

Oui, tu attends ſa mort, oſeras-tu le nier ? crois-tu que j'ignore que ton deſſein eſt d'enlever alors Blanche de ſon monaſtere ?... Il eſt vrai que tu ſeras Prince de Tarente, & que je ne ſuis rien... qu'un homme... Et ton cerveau délicat ſe déchireroit, s'il falloit qu'il refléchit à tout ce que peut un homme... Grace au ciel, il y a des armes, & j'ai un bras, capable encore d'arracher une femme à un jeune voluptueux !... tu ne la poſſéderas pas tranquillement ; je me liguerai avec l'ombre de mon pere, dont les gémiſſemens t'épouvanteront dans ton lit.

JULES.

Je ne ſuis pas plus diſpoſé que mon pere, à t'entendre dans ta fureur, me découvrir tes projets.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

GUIDO *seul.*

Il suffit, tu veux une guerre éternelle, tu l'auras; je suis né pour les combats. Je n'aurai rien à changer à mon plan, si ce n'est que le nom de Blanche deviendra mon cri de guerre!... Mais je changerai quelque chose au tien, Jules! tes jours ne se couleront pas mollement dans ses bras! la crainte de ton rival te tiendra sans cesse en allarme. Je veux graver dans ton ame un ressouvenir plus terrible que celui de la conscience d'un parricide! Chacune de tes pensées sera empreinte de mon nom; je veux que quand tu verras Blanche, tu ne puisse pas même penser à elle; mais à moi... Au milieu de vos embrassemens, mon image se présentera tout-à-coup à vous, & vous suspendrez vos transports comme les colombes tremblantes à l'aspect de l'aigle. La nuit en songe tu me verras te ravir Blanche, & la terreur te troublera au point, que tes bras la laisseront échapper, & qu'en s'éveillant elle s'écriera: Guido!

(*Il part.*)

Digitized by Google

SCENE V.

ASPERMONTE & enſuite JULES.

ASPERMONTE.

Je ne puis plus le perdre de vue un inſtant!... Mais qu'eſt-ce qu'un mois pour rétablir le calme dans une imagination en déſordre?... & cependant à peine ai-je pu obtenir ce court délai... Ce qui me raſſure, c'eſt que je vois le chemin qu'il faut prendre. La raiſon a perdu ſon empire ſur lui, je vais en appeller à ſon cœur.

JULES *entre avec précipitation.*

Aſpermonte, je ſuis enchanté de vous rencontrer, trouvez-moi des gens ſûrs & un vaiſſeau; hâtez-vous, je pars ce ſoir avec Blanche.

ASPERMONTE.

Prince.

JULES.

Point de lieux communs, je vous prie, ſur les vertus & la gloire des Princes;... j'en ſuis las!... Quand vous m'offririez une gloire immortelle qui me placeroit dans l'empirée;... je pars avec Blanche,... elle eſt tout pour moi! Mon frere a raiſon, j'ai parlé quand il falloit agir.

ASPERMONTE.

Digitized by Google

ASPERMONTE.

Le mois eſt-il déja paſſé?... & n'avez-vous plus de pere?

JULES.

Je vous ai déja dit... Mais je veux bien encore une fois rompre le deſſein que j'avois pris, de ne plus arrêter mes réflexions ſur le parti auquel je ſuis décidé. Sachez donc que j'ai vu couler les larmes de mon pere, & que ces larmes n'ont pu ébranler ma fermeté..... Il eſt vrai qu'il s'en eſt fallu de bien peu; mais enfin ce peu ſuffit dans ma ſituation!... pourquoi attendrois-je? Qu'arriveroit-il dans le cours d'un mois, de ma vie entiere; qui put altérer ma réſolution, qui n'a pas cédé aux larmes de mon pere?

ASPERMONTE.

Prince, vous parlez avec bien de l'aſſurance.

JULES.

Ecoutez-moi juſqu'au bout. Je ne veux pas que vous me jugiez ſur un ſeul motif, mais ſur tous enſemble. Guido a préſenté à mon ame des idées qui me font frémir... Je vous l'avouerai: en renonçant au projet d'enlever Blanche aujourd'hui; j'en remettois l'exécution après la mort de mon pere, c'eſt-à-dire: à un temps, qui ne devroit pas plus être l'objet de mes penſées, qu'il ne l'eſt de mes deſirs... Non, je ne puis me familiariſer avec

Digitized by Google

l'idée d'attendre mon bonheur de la mort d'un pere... Et cependant quand je me rappelle ; (vous ſavez que je n'en parlai jamais !) quand je me rappelle ; que mon pere a renfermé Blanche dans un cloître : ... Aſpermonte, il faut que je parte, il le faut, pour reſpecter mon pere !

ASPERMONTE.

J'aime en vous ce motif vertueux ; mais il ne me perſuade point.

JULES.

Et ſi je n'arrache point Blanche de ſa priſon, Guido le fera, il l'a juré,... & on peut compter ſur ſon ſerment.... Aſpermonte, je tremble que le palais de notre pere, ne ſoit un jour teint du ſang de ſes fils.

ASPERMONTE.

Le danger ne me paroît pas ſi preſſant, que vous ne puiſſiez encore différer.

JULES.

Quoi ! j'attendrois tranquillement que le cloître ait flétri ſa beauté ! je verrois le chagrin détruire chaque jour quelqu'un de ſes charmes, comme l'ouragan abat la fleur des arbres ! Elle reſteroit condamnée à gémir encore pour moi ! Ah, plus ſes ſoupirs ſont concentrés dans les murs de ſainte Juſtine, plus le cri de la vengeance retentit à mon oreille.

Digitized by Google

Homme dur, je vois à ta froideur que tu veux m'abandonner! Il eſt donc vrai que les Princes n'ont point d'amis!... Eh bien, j'irai ſeul.

ASPERMONTE.

Jules! je vous ſuis.

JULES *l'embraſſe.*

Non, jamais vous ne m'avez ſerré auſſi tendrement contre votre cœur.... Je ſens que j'ai ceſſé d'être Prince.

ASPERMONTE.

Je vais mettre ordre à tout... Vous, n'oubliez pas vos bijoux, ils ſeront votre reſſource pour l'avenir;... mais où comptez-vous aller?

JULES.

Choiſiſſez-vous même le lieu.

ASPERMONTE.

J'ai dans le fond de l'Allemagne un ami, qui nous recevra de bon cœur.

JULES.

Que l'Allemagne ſoit donc l'aſyle ſacré de l'amour..... Hâtez-vous. Je vais revoir encore quelques momens les champs de Tarente, & dire le dernier adieu à cette terre paternelle.

Digitized by Google

SCENE VI.

Le Théatre repréſente la cellule de Blanche.

BLANCHE ſeule.

(Elle eſt aſſiſe devant une table, ſur laquelle il y a quelques livres & un crucifix; elle eſt occupée à lire.)

Je ne puis continuer, ma dévotion eſt un crime. Jules! ſans ceſſe ton image eſt préſente à ma penſée!..... (*Elle ferme le livre & ſe leve.*) Eh quoi, cette ſucceſſion de matines & de vêpres, de deſirs & de repentirs, voilà donc ce qu'ils appellent la vie, & la jeuneſſe, le printems de la vie? Dieu! qui rendra la paix à mon ame?... Sera-ce l'accord de ces ſentimens qui ſe combattent, de ces penſées qui s'entre-détruiſent?..... (*Pauſe.*) Non, il n'y a que la mort! Jules n'eſt-il pas toujours l'objet de ma penſée?... Hélas! dans nos beaux jours, je penſois que la mort ne pouvoit rien ſur l'amour... Jamais je n'ai ſenti plus vivement mon immortalité que dans les bras de Jules, mon amour eſt immortel, me diſois-je, mon ame doit l'être auſſi... Mais, hélas! à préſent que j'en connois les tourmens,..... Jules ne fermera

Digitized by Google

point ma paupiere mourante..... Non, non, l'amour meurt avec nous... (*Elle reprend ſa lecture, & après quelques momens elle ferme le livre.*) Ah! j'ai déja éprouvé une fois l'extaſe de la dévotion; elle eſt avec l'amour le premier ſentiment de l'ame. N'y auroit-il pas un rapport très-prochain entre eux, comme entre deux cantiques dont la mélodie ſeroit la même?... Je me croyois déja tant de force, je voyois la terre ſous mes pieds... Son image, ſon image, hélas! ſe préſente à mes yeux!... je retombe, & je ſens avec confuſion qu'à peine j'avois quitté la terre..... Pauvre Blanche! (*Elle pleure.*)

SCENE VII.

L'ABBESE, BLANCHE.

L'ABBESSE.

Bon ſoir ma ſœur, que faites-vous?

BLANCHE.

Je pleure.

L'ABBESSE.

Modérez-vous, il vous reſte encore bien des larmes à répandre.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

BLANCHE.

Bien des larmes !... Mais cela n'eſt-il pas contre nos vœux ?

L'ABBESSE.

Je ne le crois pas ; le foible mortel ne peut répondre que de ſes actions, & non de ſes ſentimens.

BLANCHE.

Eh bien, je ſuis donc comme je dois être. Je ne porte envie à aucune ſainte, je ne deſire ni l'encens ni la palme ; que leurs images ſoient placées ſur les autels entre des Anges, que leurs prodiges rempliſſent nos livres.... Soyez ſûre, Madame, qu'aucune de ces héroines céleſtes n'a aimé comme moi ; autrement nous n'aurions d'elle que cette ſeule légende : « Elle mourut des tourmens d'une paſſion malheureuſe. »

L'ABBESSE.

Tu as raiſon, une ſainte n'eſt qu'un bel égarement de la nature.

BLANCHE.

Il m'eſt donc permis de pleurer ?... de ce moment je ſuis moins malheureuſe.

L'ABBESSE.

Mais ma fille, modérez-vous, il eſt des diſtractions !

BLANCHE.

Des diſtractions ?... mon ame n'eſt point faite

Digitized by Google

pour elles ; lorſque je vivois encore, je n'avois qu'une ſeule penſée..... Qu'eſt-ce qui pourroit me diſtraire dans mon état actuel ? La penſée même qui d'abord ſemble m'attacher au ciel, récele au fond l'idée de Jules, avec celle de l'éternité ! car l'éternité eſt la durée de l'amour. Voyez-vous la lune briller ſur nos têtes ? vous y voyez un corps lumineux qui éclaire la terre... Moi, je n'y vois que le témoin du premier baiſer de Jules ;... c'eſt un ſouvenir de mon amour que l'on ne m'arrachera jamais... Aſtre chéri, je te ſalue!

L'ABBESSE.

Ah, Ricardo! (*Elle ſerre la main à Blanche.*) (*Pauſe.*)

BLANCHE.

Combien de temps une fille amoureuſe pleure-t-elle ici, avant que ſa derniere eſpérance s'évanouiſſe, celle fondée ſur les poſſibilités les plus éloignées ?

L'ABBESSE.

L'eſpérance ne s'évanouit jamais, & l'infortunée meurt.

BLANCHE.

En avez-vous des exemples ?... (*Elle l'embraſſe.*) Nommez-moi ces victimes ; avant que le jour ne reparoiſſe, j'irai arroſer leurs cendres de mes larmes, & jetter des roſes ſur leurs tombeaux.

Digitized by Google

L'ABBESSE.

Réſervez vos larmes & les roſes, bientôt vous pourrez les employer pour moi.

BLANCHE.

Non, Madame, c'eſt vous qui me rendrez ces derniers devoirs!...., Je veux faire une alliance avec la mort, je veux inventer des tourmens pour moi!.. Jamais ces murs n'auront entendu des gémiſſemens comme les miens; Saint Auguſtin ſera forcé d'avouer que ſa regle eſt douce, les Saintes, réconciliées par moi avec l'amour, détourneront les yeux par pitié, & les Martyrs me plaindront.

L'ABBESSE.

Ma fille, votre eſprit s'égare.

BLANCHE.

Oui, des larmes & des fleurs pour ma cendre, il faudra bien que la nature ſuccombe aux tourmens qui l'accablent.

L'ABBESSE.

Viens, voilà l'heure de la priere; hâtons-nous, nous ſommes toujours les dernières au chœur.

BLANCHE.

Ah! quand mon ame, libre de ſes fers, planera au-deſſus de ce dôme!.. (des ſiecles s'écouleront avant que je puiſſe goûter la joie, & ſur-tout la joie

Digitized by Google

infinie)..... & vous, Madame, lorſque vous offrirez ſur ma tombe le ſacrifice promis, & que vous entendrez ſortir du ſein de la terre un doux murmure, ſouvenez-vous que cela voudra dire : ma ſœur, bientôt on te donnera des larmes & des roſes.

L'ABBESSE *en ſortant.*

Hélas ! ces voûtes retentiſſent depuis des ſiecles de pareilles plaintes !

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le Palais du Prince.

SCENE PREMIERE.

JULES *ſeul.*

QUITTER pour toujours !... pour toujours ! ce n'eſt qu'aujourd'hui que j'éprouve combien ce ſentiment a de force ! je n'ai jamais penſé qu'à mon union avec Blanche ; l'idée de quitter un pere & ma patrie ne s'eſt jamais préſentée ſi vivement à mon eſprit. Abandonner un pere au bord du tombeau... Quelles allarmes n'éprouvera-t-il point avant d'être inſtruit de mon ſort ! & s'il vient à l'apprendre,... ſera-t-il plus heureux en changeant une incertitude inquiétante contre une certitude mille fois plus douloureuſe ?... O Tarente ! je ne te reverrai donc jamais !... Jamais je ne reverrai ce beau ciel ſans nuages, ni ces fleurs plus fraîches & plus variées qu'en aucun lieu de la terre ! Et toi ! la meilleure production du ſol natal, doux plaiſir du retour ! je ne ſentirai donc plus tes émotions délicieuſes !... Jamais je n'entendrai les cris de joie de mes Matelots abordans ces rives chéries... La

Digitized by Google

vue des tours de Tarente, frappées des rayons du soleil couchant, ne me fera plus presser mon coursier, pour hâter mon retour dans ses murs. Je ne verrai plus dans ce salon tout ce que j'aimois, réuni à la même table; je n'entendrai plus mon pere nous dire : Mes enfans, que Dieu vous comble de ses bénédictions ! Et tous ces liens que je portai, pour ainsi dire, avant que de naître, je les brise pour l'amour d'une femme mortelle comme moi!... non pas pour l'amour d'une mortelle, pour toi Blanche ! Patrie, frere, pere, amis, tu es tout pour Jules !

SCENE II.

JULES, ASPERMONTE.

JULES.

Eh bien, Aspermonte ?

ASPERMONTE.

Toutes les dispositions sont faites, le Soleil levant nous trouvera en pleine mer.

JULES.

Et quel est votre plan ?

ASPERMONTE.

Je me suis assuré de vingt homme bien armés,

Digitized by Google

je les diviſerai en deux troupes ; avec l'une nous forcerons le Monaſtere & enleverons Blanche ;... l'autre nous attendra à la porte du jardin avec vos effets... Le vaiſſeau eſt prêt, & le vent favorable.

JULES.

Avez-vous pris ſoin que rien ne manque à Blanche ?

ASPERMONTE.

Autant que ſi elle eût été l'objet de mon amour.

JULES.

Je vous en remercie ; ah ! mon cher Aſpermonte, je n'ai jamais ſenti comme dans ce moment ; ce que c'eſt que la patrie.

ASPERMONTE.

Prince, il en eſt temps encore !... Ne quittez point Tarente, ſi des regrets...

JULES.

Je le quitte comme un ſage quitte la vie, ſans regret ; mais un effroi involontaire ſaiſit l'ame,... & il ne dépend pas de lui de s'en défendre.

ASPERMONTE.

Avez-vous fait votre promenade à cheval ?

JULES.

Oui, & ces ſentimens mélancoliques en ſont

Digitized by Google

le fruit. J'ai gravé profondement dans mon eſprit le tableau des environs de Tarente. Il eſt ſi agréable, dans un grand éloignement, de parcourir de la penſée les champs paternels ;.... quelles ſoirées raviſſantes nous aurons quelquefois ! Il n'y a pas ici un ruiſſeau, une colline, qui ne ſoit remarquable pour moi, par quelque événement du temps de mon enfance ou de ma jeuneſſe... Ce ne ſont, il eſt vrai, que de petits événemens, mais le ſouvenir en eſt plus précieux à l'homme qu'ils regardent, que l'hiſtoire du monde entier.

ASPERMONTE.

Et le petit bois d'orangers où vous avez vu Blanche pour la premiere fois, où vous alliez ſi ſouvent vous abandonner à votre rêverie, l'avez-vous oublié ?

JULES.

Ah cher Aſpermonte, le pourrois-je ?.... j'y ai paſſé encore quelques inſtans inappréciables ; & ſi je pouvois emporter quelque choſe des environs de Tarente, je n'y laiſſerois pas ce bois chéri. En le quittant j'ai été viſiter les tombeaux de mes ayeux. Voilà, diſois-je, en voyant ces cercueils d'argent & ces drapeaux déchirés, voilà le véritable tableau de l'état des Princes ! Ils n'ont de plus que les autres hommes, que ce vernis éblouiſſant qu'ils mettent ſur tout ce qui les en-

Digitized by Google

vironne. Cette poignée de pouſſiere, jadis le Grand Théodoric aimoit ces oſſemens; autrefois la belle Agnès!... A préſent ils repoſent tranquillement, ſans qu'il ſoit beſoin qu'un Chambellan recommande le ſilence dans l'antichambre. Il ſort de leur tombe une exhalaiſon fétide, comme de celle d'un mendiant; il n'y a plus de flatteur pour leur dire, c'eſt une odeur agréable... Et le chien favori de Théodoric ne pourrit-il pas comme Théodoric lui-même, quoiqu'il n'y ait à côté de lui ni ſceptre ni glaive rouillé... Eh bien, me diſois-je, il en ſera de même de moi, quoique je ne ſois pas porté dans le mauſolée de mes peres!

ASPERMONTE.

Vos obſervations ſont juſtes, mais ſouffrez que je vous en faſſe à ce ſujet quelques autres qui le ſont auſſi... Je conviens avec vous que l'état d'un Prince a de ce faux brillant qui en impoſe;.... mais il n'en eſt pas moins fait pour votre grande ame. Vous ne mépriſez point les états qui ſont dénués de ce clinquant, car ce n'eſt qu'un dehors factice... Eh bien, dans l'état auquel ce clinquant eſt attaché, il n'eſt également qu'un dehors de convention... Jules, vous êtes deſtiné à faire le bonheur de tant de milliers d'hommes; & tous vos deſſeins ſe réduiroient à faire les plaiſirs & l'amuſement d'une ſeule femme?

Digitized by Google

JULES.

Vous me fâchez, Aſpermonte.... Mais non, parlez, je ne ſuis pas Prince.

ASPERMONTE.

C'eſt en vous parlant librement que je veux vous prouver, qu'un Prince peut avoir des amis. Conſidérez encore une fois l'échange que vous faites, d'un pere & de votre patrie contre une femme!

JULES.

Je ſuis comme un homme inébranlable au milieu des tortures. Vos raiſons m'accablent; mais elles ne me feront point changer de deſſein... Vous dites vrai, je lui ſacrifie pere & patrie; mais un ſacrifice moins grand, ſeroit-il digne de Blanche? Si pour elle je m'arrache à ces objets chéris, elle m'en tiendra lieu... J'aimerai en elle mon pere & ma patrie.... Je ſuis jaloux de mon amour même, rien ne doit déſormais le partager; je vouerai à Blanche, & je réunirai ſur elle ſeule, tout ce que mon cœur pourra concevoir de deſirs.

ASPERMONTE.

Encore un mot, Prince! ſi vous manquiez ſimplement de rendre votre peuple heureux, vous ſeriez peut être excuſable; mais vous allez faire ſon malheur. En ſuivant votre projet, Guido deviendra le Souverain de ce peuple.

Digitized by Google

JULES.

Je pars... Vous avez peut-être changé de réſolution.

ASPERMONTE.

Non, Prince, ſi vous tenez à la vôtre; je vous ſuis.

JULES.

Où nous trouverons-nous ce ſoir?

ASPERMONTE.

Près de l'égliſe de Sainte Eléonore, ſur les onze heures... Je vous enverrai des habits pour votre déguiſement.

JULES.

J'ai encore un terrible aſſaut à ſoutenir, il faut dire adieu à mon pere... Lui dire un éternel adieu, & ſans qu'il le ſache! Eh bien Aſpermonte, je ſuis tellement ſûr de ma fermeté, qu'à cet égard je ne redoute point cette entrevue;... mais elle jettera le trouble dans mon ame.

ASPERMONTE.

Remettez-vous, le voici; je ne puis ſupporter ſa préſence. (*Il part.*)

JULES.

O Dieu! ſecourez-moi dans ce moment, & à l'heure de ma mort.

SCENE III.

Digitized by Google

SCENE III.

LE PRINCE, JULES, *penſif pendant toute la Scene.*

LE PRINCE.

QUOI! toujours cet air triſte, Jules?... ne peux-tu donc, pas même aujourd'hui, avoir un regard plus gai pour ton pere? eſt-ce ainſi que tu célebres ſa fête?... Mais n'importe pardonne, mon fils, ſi tantôt j'ai parlé avec quelque vivacité.

JULES *prenant avec tendreſſe la main du Prince.*

Mon pere!...

LE PRINCE.

Ah! mon cœur treſſaillit de joie, dès que je t'apperçois. Le temps des projets eſt paſſé pour moi, ainſi que celui de la jeuneſſe, où un ſeul deſir en renferme mille, comme un grain de ſemence une forêt future. Il n'y a plus pour moi d'avenir dans ce monde. Te voir heureux & grand, voilà mon unique deſir. (*Pauſe.*) Jules, ne m'ôte pas le doux eſpoir que tu tranſmettra un jour à ton ſucceſſeur cet amour des peuples dont je te laiſſe l'héritier, & que ton nom en-

Digitized by Google

flammera le cœur des Souverains, qui regneront après toi ſur Tarente... Ton ame n'eſt-elle pas tranſportée de joie par l'idée ſeule, que d'autres pour t'imiter feront de grandes actions; & que tes enfans, excités par ta renommée, ſe rendront célebres? (*Pauſe. Jules eſt toujours penſif; ſon pere l'embraſſe.*) Mon fils, quitte cet air triſte & ſombre! Premier gage de mon amour, ô toi qui me rendis mon épouſe plus chere, qui le premier m'appellas du doux nom de pere!... Toi, à qui je réſerve la meilleure part dans la bénédiction paternelle!

JULES.

Mon pere, donnez-la moi cette bénédiction.

LE PRINCE *lui mettant la main ſur la tête.*

Sois un Prince ſage! (*Jules lui baiſe la main avec châleur & part.*)

LE PRINCE.

O mon fils! pourquoi fuis-tu la préſence de ton pere?

Digitized by Google

SCENE IV.

LE PRINCE, enſuite L'ARCHEVÊQUE.

LE PRINCE.

CIEL!.... mais il faut encore faire un effort ſur moi-même. J'ai beaucoup fait, beaucoup ſouffert dans cette journée; j'ai mérité une ſoirée agréable. Dieu! le ſera-t-elle? (*A l'Archevêque qui entre.*) Mon frere, je ſuis d'une humeur qui convient à un jour comme celui-ci. Mon ame eſt abſorbée par un ſentiment triſte & profond... Buvons un verre de vin enſemble.

L'ARCHEVÊQUE.

Comme tu voudras.

LE PRINCE.

C'eſt dans ces momens que le vin eſt un don du ciel. Il rapproche la gaieté d'un cœur en proie à la mélancolie. (*Un Domeſtique apporte une bouteille & des verres.*) Thomas place cette table devant le tableau d'Anchiſe & d'Enée! (*Ils s'aſſeyent.*) C'eſt ici, mon frere, où j'ai paſſé les plus doux momens de ma vie. Te ſouvient-il, que c'eſt devant ce tableau, que mon pere m'arma Chevalier?

Digitized by Google

L'ARCHEVÊQUE.

Assurément. Je lui demandai aussi une épée, mais il me donna le livre sur lequel tu avois fait serment, & me dit que c'étoit-là les armes d'un fils, qu'il vouoit au service des autels.

LE PRINCE *les yeux toujours attachés sur le tableau.*

Je ressemblois alors au jeune Ascagne, à présent je suis Anchise. Bientôt je m'éveillerai, & je dirai : j'ai rêvé que j'étois Prince de Tarente! (*Il verse.*) Heureux encore, si je ne me réveille point avec effroi!

L'ARCHEVÊQUE.

Puisse notre maison prospérer, & nos peuples être toujours heureux!... (*Ils boivent.*) Tu prends trop de souci; ne pensés à présent qu'à ce que tu as fait. La fleur que l'on a plantée le matin, exhale le soir le plus agréable parfum. Pourquoi t'inquiéter de ce que doit apporter la nuit!

LE PRINCE.

Ah, mes enfans!

L'ARCHEVÊQUE.

Pardonne-moi, mon frere; mais de tout temps, même lorsque tu ressemblois au jeune Ascagne, ta prévoyance inquiete s'étendoit trop loin. Jette un coup d'œil derriere toi, ta vie entiere n'est-elle point digne d'envie?

Digitized by Google

LE PRINCE.

Oui, jusqu'à ce moment.

L'ARCHEVÊQUE.

N'as tu pas fondé le bonheur de tes sujets? & cela sans violence, sans révolutions; par une conduite sage & constante. Parmi tes actions il en est peu qui puissent fournir le sujet d'un tableau; mais s'il étoit possible de représenter ta vie entiere!

LE PRINCE.

Ne m'enorgueillis point mon frere; au reste ce que j'ai fait, est bien au-dessous de ce que j'avois projetté.

L'ARCHEVÊQUE.

Il est vrai que la haute perfection dont notre esprit conçoit l'idée, ne passe pas toujours à nos actions; mais tu dois être satisfait. Penses-tu qu'il n'y a que nous, qui célébrons l'anniversaire de ta naissance? Il n'y a pas un payſan qui n'ait conservé sa poule pour ce jour. On m'a raconté qu'un jour à l'un de ces repas, les vieillards répétoient si fréquemment ton nom, qu'un enfant demanda: qu'est-ce donc que le Prince? Sa mere lui répondit: il est pour mille, ce que ton pere est pour moi & pour toi.

LE PRINCE.

Je rends graces au ciel, de ce qu'il m'a donné un

Digitized by Google

état assez peu étendu, pour que les occupations du Gouvernement soient pour moi des plaisirs domestiques. Mais puis-je me flatter, de trouver jamais au sein de ma famille, la satisfaction que me donne mon peuple?

L'ARCHEVÊQUE.

Assurément.

LE PRINCE.

Eh bien, je bannirai donc dans cette soirée toute idée sombre. J'oublierai, que je suis pere;... Ciel!... Oui, je serai gai. Ah! si dans un an je pouvois encore célébrer ma fête au milieu de mes enfans! si Cécile alors étoit l'épouse de Jules! Elle est mon idole... Mon frere, ce que j'ai de sagesse me coûte soixante-seize ans; si tu en ôtois un seul jour, tu m'en ravirois une partie. Mais dans cette charmante fille, qui ne compte pas encore quatre lustres, la sagesse & la beauté ont paru en une seule matinée, comme deux fleurs de différens climats, rassemblés dans un même vase, & dont les nuances éclatantes se confondent. Et quelle modestie!..ces aimables fleurs redoutent les rayons du soleil, & n'exhalent leur parfum que dans l'ombre.. Comment un jeune homme qui la voit, peut-il conserver du goût pour toutes ces femmes de ma cour, dont le teint est aussi peu vrai, que l'esprit n'est naturel.

Digitized by Google

L'ARCHEVÊQUE.

Mais mon frere, t'apperçois-tu, que tu déclames. Eſt-tu Aſcagne ou Anchiſe ?

LE PRINCE.

Puiſſe Jules être ſenſible à tant d'attraits !

(*Ils ſortent.*)

SCENE V.

Le Théatre repréſente une rue, on voit dans l'éloignement le Couvent de Ste Juſtine.

GUIDO, & UN DOMESTIQUE, tous deux maſqués.

GUIDO *ôte ſon maſque.*

COMMENT peux-tu m'affirmer cela ?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, j'en ſuis certain ; il n'eſt pas poſſible qu'ils ſoient encore arrivés. Le Prince votre frere n'eſt ſorti que cinq minutes avant nous du Palais.

GUIDO.

Ah le traître ! voilà pourquoi il ſe rioit de mes ſermens.... Il ne vouloit pas que je reviſſe Blanche... Pas même en rival mépriſé, dont le

Digitized by Google

malheur put rehauſſer ſa gloire?... Mais je jure par le ciel!... N'eſt-ce pas ſa troupe, qui s'avance par la rue de Sainte Juſtine?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Seigneur.

GUIDO.

Retirons-nous; & ſur-tout ne ſois pas aſſez hardi que de rien entreprendre..... Seul, je les diſperſerai; aucun d'eux n'oſera m'enviſager ſans pâlir.

SCENE VI.

JULES, ASPERMONTE, QUELQUES HOMMES *armés & maſqués*; GUIDO *dans le fond.*

ASPERMONTE.

ARRÊTONS-NOUS ici... Nous ne pouvions deſirer une ſoirée plus belle; comme la lune eſt claire.

JULES.

Le temps eſt charmant. Jamais je n'ai entendu le Roſſignol chanter ſi tendrement.

ASPERMONTE.

Auſſi n'aviez-vous pas encore entendu chanter votre épithalame.

Digitized by Google

JULES.

Je l'écoute avec quelque trouble, plutôt avec l'attente inquiete d'une épouſe, qu'avec le tranſport impétueux de l'époux.

ASPERMONTE.

Prenez courage.

JULES.

Je ne manquerai pas de courage, s'il y a du péril.

ASPERMONTE.

Je vois encore de la lumiere dans l'égliſe, les Religieuſes ſont ſans doute à la derniere priere.

JULES.

Blanche a prié pour moi;.... on a entendu mon nom dans le ciel, prononcé par la voix de Blanche, quelle idée!

UN DES GENS ARMÉS.

Voyez-vous la fuſée,... là,... au-deſſus des murs du cimetiere.

ASPERMONTE.

Où? ah je vois. C'eſt Philippe; il eſt déja à la porte du jardin! Marcel, un piſtolet!..... En nous voyant arriver enſemble on pourroit fermer la porte. Je vais marcher devant pour m'aſſurer du Portier. (*Il veut partir.*)

Digitized by Google

GUIDO *fond sur lui, le poignard à la main.*

Arrête, on n'enleve pas aussi facilement l'Amante de Guido!

ASPERMONTE.

Est-ce la voix d'un Prince, ou d'un bandit?

GUIDO *arrache son masque.*

D'un bandit?... qui?

JULES *s'approchant avec les autres.*

Mon frere, tes efforts sont inutiles! Blanche est à moi... Amis, opposez-lui vos piques!

GUIDO *en frappant Jules.*

Arrêter Guido de Tarente?

JULES *en tombant.*

Blanche!...

ASPERMONTE *se jette sur son corps.*

Jules, Jules, revenez à vous!

GUIDO.

Le ciel ne me punira point aussi rigoureusement.

ASPERMONTE *crie aux oreilles de Jules.*

Blanche! Blanche! (*Il se releve.*) Il n'a pas entendu ce nom, il n'est plus. (*Il se précipite de nouveau sur le corps.*)

GUIDO.

Il vient d'expirer dans l'instant,..... car la

Digitized by Google

malédiction des parricides m'a frappé!.. Ne voyez-vous pas imprimée ſur mon front, la marque fatale qui défend de me tuer! Aſpermonte, malédiction ſur toi & ſur moi.

ASPERMONTE.

Tu as mérité celle qui eſt deſcendue ſur toi; & je me ferai juſtice.

GUIDO.

Eh bien, que la vengeance du ciel ne tombe donc que ſur moi ſeul! (*Il part.*)

ASPERMONTE *après un moment de ſilence, relevant le poignard de Guido.*

Marcel, prends ce poignard, porte-le au pere, & demande-lui s'il reconnoît ſon ſang, & celui de ſon fils. Heureuſement c'eſt un vieillard ſur le bord de la tombe;... mais je puis m'en approcher auſſi... Emile, mon cheval.

EMILE.

Où allons-nous, Seigneur?

ASPERMONTE.

Que t'importe!.... En Hongrie, au devant du fer des Infideles.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

Le Théatre repréſente la galerie du Palais très-foiblement éclairée. Dans le fond le corps de Jules, étendu ſur un lit, & couvert d'un drap. Sur le devant une table & quelques flambeaux.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, UN MÉDECIN.

LE PRINCE.

N'y a-t-il donc plus de remede! point de ſecours à eſpérer? Ciel! cher Docteur, le tempérament d'un jeune homme eſt fort, & la vertu d'un ſeptuagénaire eſt bien forte auſſi.

LE MÉDECIN.

Hélas, Seigneur!

LE PRINCE.

Point de ſecours?... point de ſecours pour lui ni dans le ciel, ni ſur la terre? Quoi? aucune plante, aucun beaume? le ſacrifice de la vie d'un vieillard, le ſang même d'un pere, lui ſeront

Digitized by Google

inutiles ?... Ah! je crois dans ce moment à la ſympathie, aux prodiges, à tout !

LE MÉDECIN.

Mon art eſt inſuffiſant.

LE PRINCE.

Ah ! qu'il eſt difficile de croire ſon malheur ! J'entends au fond de mon cœur une voix qui me raſſure.

LE MÉDECIN.

Il eſt vrai que l'imagination ſe laiſſe difficilement perſuader, qu'un coup de foudre a détruit en un inſtant, une moiſſon que l'on a long-temps vue.

LE PRINCE.

Et qu'il a converti le champ en un rocher aride ! il n'eſt plus de bonheur pour moi !... Et je ſuis juge !... il n'y a donc point de remede ?

LE MÉDECIN.

Il n'en eſt point pour votre fils ; mais pour vous !... Eloignez-vous d'ici Seigneur.

LE PRINCE.

Pour moi ?... Quoi ? vous pouvez me ſoulager & non mon fils ?... Allez. Tout votre art n'eſt que menſonge. (*D'un air irrité.*) Sortez !

(*Le Médecin ſort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

LE PRINCE *ſeul.*

JE n'aurois pas cru qu'au terme de ma carriere je puſſe reſſentir quelque choſe de plus amer que la mort !.... (*Il découvre le viſage de Jules.*) Mon fils ! mon fils !... Je ſuis pere depuis long-temps ; & il me falloit perdre mes enfans, pour ſavoir ce que c'eſt qu'être pere... La voilà donc cette perſpective riante !... Ah ! me diſois-je, je vivrai long-temps dans mes enfans, le doux lien de la paternité joindra une génération à l'autre, & m'unira moi-même avec la poſtérité la plus reculée... Avec la poſtérité ?... Hélas ! je mourrai ſans enfans, ſans être pleuré ? qui me regrettera ?... Un étranger me fermera les yeux avec indifférence... Le Courtiſan pleurera-t-il le dernier rejetton d'une famille, quand perſonne ne lui tiendra compte de ſes larmes ?... Tu es tombé cruellement ſous le fer d'un aſſaſſin ! (*Il prend la main de Jules & la ſecoue.*) Mais je te promets vengeance !... Pourquoi ſouris-tu Jules ? ne redoute rien de l'amour paternel !.... Ton meurtrier n'eſt point mon fils ; ſa mere étoit une adultere, & ſon pere un ſcélerat... Comme ta main eſt froide !... je ſerai

Digitized by Google

tout auſſi froid en te l'immolant;... ſon ſang bouillonnant ſe glacera ſur ma main. Ah! eſt-ce là le langage d'un juge?..... Allons calmer mes ſens ſous ces ormeaux. (*Il ſort.*)

SCENE III.

BLANCHE.

(*Elle entre précipitamment les cheveux épars.*)

Ou l'ont-ils dépoſé! (*Elle leve le drap & ſe jette ſur le corps.*) Jules, Jules!.... Ah! il eſt donc réellement mort. Malheur à moi, c'eſt moi qui l'ai aſſaſſiné! (*Pauſe.*) Jules, Jules,... ah! que ne puis-je exprimer toute ma douleur par un cri; il ſe réveilleroit... Pourquoi ſuis-je née? que n'eſt-il poſſible que tout s'anéantiſſe avec moi! (*Elle ſe jette de nouveau ſur le corps; pauſe, d'un ton plus modéré.*) Jules, Jules, quand me rendras-tu mon roſaire, pour en faire l'ornement le plus précieux de ma parure nuptiale? Je veux qu'il me reſte auſſi quelque reſſouvenir de ton état actuel. (*Elle tire des ciſeaux de ſa poche, prend une boucle des cheveux de Jules pour la couper, mais elle tombe de nouveau ſur le corps.*) Moi, je t'ai aſſaſſiné, moi! (*Pauſe.*) Reprends courage Blan-

Digitized by Google

che! tu as vuidé le calice de douleur, ce qui en reſte, eſt la lie,... le déſeſpoir. (*Elle coupe la boucle, & la roule autour de ſes doigts.*) Voilà mon anneau nuptial, le ſigne de la douleur profonde qui ne me quittera qu'avec la vie... Ce ſupplice eſt-il aſſez grand pour un meurtrier?... Je me punis autant que je le puis.... Oui, je me dévoue pour toi à un chagrin perpétuel, (*elle l'embraſſe*) je renonce à tous les plaiſirs du monde. (*Elle l'embraſſe.*) Je renonce au bonheur... Emporte tout avec toi Jules!..... Je l'ai aſſaſſiné, moi!... C'eſt en vain que j'accable mon ame de cette horrible penſée, la mort n'entend point ce ſignal.

SCENE IV.

BLANCHE, CÉCILE,

CÉCILE.

Toi ici Blanche?

BLANCHE.

Laiſſe-moi, laiſſe-moi! viens-tu pour m'arracher à ma douleur.... Ne l'eſpere pas... Elle eſt ce qui me reſte de plus cher, il n'eſt plus d'autre ſentiment qui puiſſe le lui diſputer.

CÉCILE.

Digitized by Google

CÉCILE.

Je ne viens pas pour te consoler; je ne suis point un messager du ciel.

BLANCHE.

C'est moi qui l'a assassiné, moi!

(*Elle regarde le corps fixément.*)

CÉCILE.

Blanche, je t'en conjure, considere ce que c'est que le désespoir, viens avec moi... N'abandonne ton ame qu'à la douleur; je ne saurois moi-même soutenir plus long-temps, la vue de ce corps sanglant.

BLANCHE *d'une voix tranquille, & sans détourner les yeux du corps.*

Faut-il donc que l'homme passe ainsi sur la terre, sans laisser de trace; comme le sourir sur le visage, ou le chant d'un oiseau dans les bois!

CÉCILE.

Infortunée créature!...

BLANCHE.

Regarde, le voilà dans le sein de la terre... Le soleil & la lune roulent au-dessus de lui, ils commencent & finissent l'année; & il l'ignore. Ce cœur qui m'aimoit n'est plus qu'une poussiere, tantôt mouillée par la pluie, tantôt séchée par le soleil.

Digitized by Google

CÉCILE.

Jules n'eſt pas mort tout entier,

BLANCHE.

Reconnois-tu cette boucle de cheveux?

CÉCILE.

Elle me ſemble être de Jules. Ma chere Blanche, pourquoi ce regard farouche?

BLANCHE *gaiement.*

Qui que tu ſois, aimable fille, partage ma joie. Ce jour enfin, ce jour eſt celui de mon hymen!... Ah! que mes tourmens paſſés me ſont chers!

CÉCILE.

Grand Dieu, ſecourez-la! ſa raiſon s'égare.

BLANCHE.

Mais écoute, il eſt minuit, tout le monde attend, & Jules ne vient pas!... Dis-moi, pourquoi les convives pâliſſent-ils? La terreur me fait dreſſer les cheveux, ne vois-tu pas la couronne nuptiale prête à tomber de ma tête?... Ah, malheureuſe fiancée! les voilà qu'ils apportent le corps de Jules.

(*Elle montre le corps de Jules.*)

CÉCILE *allarmée.*

Blanche, ne me reconnois-tu plus?... Ah! ſi le pere la trouvoit ici; Blanche, viens avec moi!

Digitized by Google

BLANCHE.

Fais attention, ma fille, à ce que je dis, car c'eſt la vérité. Le genre humain ne s'éteindra jamais : mais entre mille, à peine un ſeul connoît l'amour.

CÉCILE.

Je penſois bien que ce calme étoit trompeur. Ma chere Blanche...

BLANCHE.

Au ſecours, au ſecours ! ce monſtre qui change à tout inſtant de formes, va m'engloutir ! Quelles figures horribles !... un léopard,... un tigre,... un ours ! (*Elle s'écrie.*) Guido !

CÉCILE.

Ma chere amie, je t'en conjure, viens avec moi !

BLANCHE *ſe laiſſant aller dans les bras de Cécile.*

Ah Cécile ! on eſt bien malheureuſe quand on perd l'eſprit.

CÉCILE.

Grace au ciel !.... J'eſpere que cet accident n'eſt que le premier effet de la terreur, & qu'il n'aura point de ſuites. Je t'en prie, viens avec moi.

Digitized by Google

BLANCHE.

Hélas-! j'ai trahi le vœu que j'avois fait d'une éternelle douleur! Je vois Jules, il m'apparoît cet Ange, avec la coupe de la colere, qui exhale au loin la mort... Hélas, j'ai trahi mon vœu! verse ta coupe! Jules, tout est égal pour moi, l'anéantissement ou un tourment éternel; mais n'y laisse point couler une des larmes pour l'adoucir.

UNE RELIGIEUSE *entre & s'approche de Blanche.*

Tu es ici Blanche? nous t'avons cherchée.

CÉCILE.

Hélas! l'infortunée n'est plus à elle-même.... Mais pourquoi l'avez-vous laissé sortir du Monastere?

LA RELIGIEUSE.

Ciel!

CÉCILE *en colere.*

Mais aussi pourquoi la laisser sortir?

LA RELIGIEUSE.

Nous sommes innocentes... Elle fut aussi-tôt ce triste évenement, & voulut y courir; nous la retinmes, & elle passa quelques heures dans la plus affreuse douleur;... Dieu, je ne voudrois pas une seconde fois en être témoin!... une tranquillité

Digitized by Google

extraordinaire succéda tout-à-coup; nous la conduisîmes à sa cellule; elle s'en est échappée.

BLANCHE.

Jules! ce tremblement de la terre n'est pas naturel. Ah! je vois, c'est sa fin qui arrive; le souffle vivifiant de la création s'arrête; tout ce qui est, va rentrer dans le cahos. La voûte du ciel se brise, l'armée céleste se disperse!... La nuit plante un drapeau noir au centre du soleil éteint... Jules, Jules! embrasse-moi, enfin, que nous soyons anéantis ensemble.

CÉCILE.

Hélas!... Blanche, ma chere amie, éloignons-nous d'ici.

BLANCHE *s'approchant du corps de Jules.*

Ha, comme il dort paisiblement, ce beau berger! Faisons une couronne de fleurs, mettons-la sur sa tête, afin qu'en s'éveillant, ses yeux cherchent parmi les bergeres, celle dont le front se couvrira de rougeur. (*Bas.*) Mais je parle trop haut! Paix! paix! ne le réveillons pas. (*Elle prend Cécile & la Religieuse par la main, & s'éloigne doucement avec elles.*)

Digitized by Google

SCENE V.

LE PRINCE, L'ARCHEVÊQUE.

LE PRINCE *entre malgré les efforts de l'Archevêque pour le retenir.*

LAISSE-MOI, laisse-moi!

L'ARCHEVÊQUE.

Non mon frere, je ne saurois te voir ici, ton affliction est trop grande!

LE PRINCE.

Cite-moi à un tribunal de peres de famille, & je la justifierai, mais non pas devant un Prêtre. Il faut être pere pour en connoître les sentimens. Mon frere, les livres, les temples, voilà l'objet de tes pensées!

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne puis te laisser ici.

LE PRINCE.

Comment! nous sommes à Tarente, & j'en suis le souverain!.. Et qu'ai-je besoin de le dire. Ne seroit-il permis qu'aux Princes de s'arracher les cheveux sur le tombeau de leurs enfans?.. Un mendiant en a le droit.

Digitized by Google

L'ARCHEVÊQUE.

Je connois ton cœur, & je frémis de ſes tourmens.

LE PRINCE.

Non,... ma douleur eſt calme, ce n'eſt même qu'ici que je récouvre ma tranquillité, en voyant ſur ſon viſage l'empreinte d'un ſourire. Quand je ſuis éloigné de lui, il m'apparoît pour me redemander avec un geſte terrible, Blanche & ſa vie.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien, mon frere, je te laiſſe ici une demi-heure;... ce temps paſſé tu me ſuivras : donne m'en ta parole.

LE PRINCE.

Je te la donne. (*L'Archevêque ſort.*) Je me ſens dans la diſpoſition où je dois être... Marcel! (*Un Domeſtique entre.*) As-tu appellé un Prêtre?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Seigneur, il eſt dans l'antichambre.

LE PRINCE.

Fais-le entrer dans ce cabinet, & appelle Guido. (*Le Domeſtique ſort.*) O mon ame! ſois froide & inſenſible, que le pere ne trouble point les devoirs du Juge. Je ne veux être Juge qu'un moment, hélas! je ſerai pere le reſte de ma vie.

Digitized by Google

(*Il prend aux pieds de Jules le poignard sanglant de Guido, & s'essaye à frapper.*) Bon!... l'âge n'a pas trop affoibli mes nerfs, j'ai encore quelque force. (*Il remet le poignard.*)

SCENE VI.

LE PRINCE, GUIDO.

GUIDO.

Me voici mon pere... Je déteste la vie. C'est vous qui me l'avez donnée, c'est à vous de réparer le mal que vous avez fait.

LE PRINCE.

Approche. (*Il découvre le visage de Jules.*) Reconnois-tu ce corps?

GUIDO.

Mon pere, donnez-moi la mort.

LE PRINCE.

Le reconnois-tu?

GUIDO.

Oui, je le connois!

LE PRINCE, *en lui montrant le poignard aux pieds de Jules.*

Reconnois-tu aussi ce poignard?

Digitized by Google

GUIDO.

Pas bien encore. (*Il veut s'en ſaiſir.*) Mais j'apprendrai bientôt à le connoître.

LE PRINCE *le retenant.*

N'accumule point crime ſur crime! Maudit ſoit l'inſtant où je vis ta mere pour la premiere fois; maudit ſoit la joie des convives de la noce! maudit ſoit mon lit nuptial!

GUIDO.

Ne maudiſſez pas votre vie! La poſtérité citera votre nom avec la gloire; mais elle ne connoîtra le mien, qu'après l'avoir lu ſur un monument d'ignominie :... donnez-moi la mort, mon pere!

LE PRINCE.

Guido, Guido! l'aurois-je penſé, lorſqu'on vint me dire : « Seigneur, il vous eſt né un fils. » Lorſque je te pris pour la premiere fois dans mes bras, l'aurois-je penſé que tu me ravirois en un jour deux fils? Ah Guido, Guido!

GUIDO.

Frappez mon pere! je ſuis banni à jamais du temple de la gloire, & peut-être le ſerai-je du ſéjour des bienheureux. La mort ſeule peut abolir mon crime & effacer le ſigne d'opprobre qui eſt ſur mon front... Frappez!

LE PRINCE.

Ah, que n'ai-je encore un pere!... Infortuné

Digitized by Google

vieillard que je ſuis ! Pourquoi faut-il que ma foible raiſon puiſſe réſiſter, aux malheurs qui m'accablent? Grand Dieu! il ne faut qu'un coup encore pour la renverſer. Frappe-le, par pitié ! il me ſemblera peut-être alors, voir mes enfans s'aimer & vivre dans l'union autour de leur pere. Mais je ſuis ſi malheureux, que le délire ne me donneroit pas même cette fauſſe conſolation; & cependant ſi j'ai encore un inſtant de bonheur à eſpérer dans ce monde, il faut que ce ſoit dans un délire. N'eſt-il pas vrai Guido ?

GUIDO *froidement.*

Il y a d'autres poignards, il y a du feu, de l'eau, & des précipices. (*Il veut ſortir.*)

LE PRINCE.

Il faut que tu meures... Pere de mes ſujets, je ne ſouffrirai point que le ſang innocent verſé, reſte ſans vengeance, & attire ſur eux la guerre, la peſte & toutes les autres calamités... Tu mourras de ma main, en Prince. Va t'y préparer, un Prêtre t'attend.

GUIDO.

Je reviens dans un moment. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE PRINCE *seul.*

QUOI? déja le jour paroît;... je croyois que la nuit ſeroit éternelle,... (*Il prend le poignard.*) Je vais punir Guido?.... Mais qui fit enfermer Blanche dans le monaſtere?..., (*Il examine la pointe du poignard.*) Ah, ſi tu pouvois anéantir les êtres comme tu ſais trancher les liens qui les uniſſent! je ſerois tenté... Mais qui m'aſſurera, que le ciel ne vengeroit pas par un ſupplice éternel, un pareil forfait. (*Il remet le poignard.*) Va, tu ne vaux pas mieux que les autres conſolations de ce monde!

Se donner la mort eſt un crime :... mais il eſt des tourmens pires que la mort, & tu les éprouveras Conſtantin.

Je voudrois pouvoir haïr juſqu'au penchant à la triſteſſe. Un penchant eſt une ſorte de plaiſir!... Comme le plaiſir eſt traître! mais je ſaurai l'écarter,... je veux toujours avoir ſous les yeux cette ſcene affreuſe;... je la ferai peindre & repeindre, le premier rayon du ſoleil frappera un tableau, & ſon dernier rayon tombera ſur l'autre. Je veux que l'on m'éveille un jour avec le nom de Jules, &

Digitized by Google

le lendemain avec celui de Guido !... On fera une romance de cette catastrophe terrible, & Blanche me la chantera dans les ténebres de la nuit.

SCENE VIII.

LE PRINCE, GUIDO.

LE PRINCE.

DÉJA de retour ?... Le ciel t'a-t-il pardonné ?

GUIDO.

Je l'espere.

LE PRINCE *l'embrassant.*

Je te pardonne aussi. Porte à Jules ce baiser de paix.

GUIDO *se jette sur le corps de Jules.*

Ce n'est qu'à présent que j'ose m'approcher de toi... Attends Jules, attends-moi;.... si tu n'es pas encore entré dans le séjour des bienheureux, couvre-moi de ta gloire, pour que j'y pénetre avec toi !

LE PRINCE.

Pour la derniere fois, mon fils, embrasse-moi !

Digitized by Google

(Il le ſerre d'une main & le poignarde de l'autre.)
Mon fils ! mon fils !

GUIDO *tombe ſur Jules & lui prend la main.*

Réconcilions-nous, mon frere !
(Il donne en expirant l'autre main à ſon pere.)

LE PRINCE *tombe ſur les morts, y reſte quelques temps, va & vient avec déſeſpoir.*

Oui, oui, je vis encore.

SCENE IX.

LE PRINCE, L'ARCHEVÊQUE.

L'ARCHEVÊQUE.

MON frere, qu'as-tu fait ?

LE PRINCE.

J'ai rempli pour la derniere fois ma fonction de Juge. Ordonne à la Chartreuſe de m'ouvrir ſes portes ; charge-toi des ſoins du gouvernement, & fait avertir le Roi de Naples de prendre poſſeſſion de mes Etats.

L'ARCHEVÊQUE *l'embraſſe.*

Mon frere, mon frere !

Fin de Jules de Tarente.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE COMTE D'OLSBACH,

OU

LA PROBITÉ

RÉCOMPENSÉE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

De Jean-Chrétien Brandes.

(Représentée pour la premiere fois sur le Théatre de Leipsick en 1768.)

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE

Sur la Vie & les Ouvrages de M. BRANDES.

JEAN CHRÉTIEN BRANDES, fils unique d'un Négociant, eſt né à Stettin le 15 Novembre 1738. Son pere ne voulant point qu'il prît un jour ſon état, lui fit commencer ſes études; mais il mourut bientôt ſans laiſſer aſſez de fortune, pour que la mere fût en état de fournir à l'entretien de ſon fils au College. Elle ſe décida donc à le placer dans une maiſon de commerce; *Brandes* obéiſſoit, mais c'étoit malgré lui, & il déroboit le plus de momens qu'il pouvoit à ſes occupations, pour ſe livrer à ſon goût pour les Lettres. Ennuyé de l'état qu'on vouloit lui faire prendre, & de la gêne dans laquelle il vivoit, il ſe décida en jeune homme, & à l'âge de dix-huit ans, il quitta ſa patrie dans le deſſein de voyager. Il alla à Dantzick, parcourut une partie de la Pologne, de l'Allemagne & du Danemarck; & après avoir eſſuyé beaucoup de malheurs, il arriva à Hambourg en 1757. Il exiſtoit alors dans cette ville le Théatre de *Schoenemann*; *Brandes* ſe préſenta comme Débutant, & prit des engagemens avec le Directeur de la Troupe. En 1758 cette Troupe paſſa ſous la direction de *Koch*; elle étoit très-nombreuſe alors, & la recette dans un temps de guerre ne ſuffiſoit point aux dépenſes du Directeur, qui ſe vit obligé de remercier la plupart des Acteurs, dans le nombre deſquels ſe trouvoit *Brandes*. *Dreyer*, Docteur en Droit, qui vient de mourir, & dont *Brandes* avoit fait la connoiſſance, lui fit avoir une petite place de Commis dans un Bureau de gazettes; mais ce Bureau fut bientôt ſupprimé, & *Brandes* prit le parti de voyager avec un Général Danois,

Digitized by Google

Après un ſéjour de quelque mois en Danemarck, il revint à Hambourg en 1759, & prit des engagemens avec *Joſephi* qui avoit établi une petite Troupe à Kiel. Au mois de Février 1760, il alla avec la même Troupe à Paderborn au quartier général du Duc Ferdinand; c'eſt là qu'il compoſa ſon premier Ouvrage, un Roman intitulé, *Les Effets de la Généroſité & de la Probité.* La campagne de 1760 commença, la Troupe de *Joſephi* fut remerciée, & *Brandes* obligé de retourner à Hambourg avec ſon ami *Dreyer.* Ils compoſerent enſemble une Gazette, dont ils envoyerent des copies écrites à la main à pluſieurs perſonnes de diſtinction.

Vers la fin de 1760, *Schuch*, Directeur d'une Troupe, qui jouoit tantôt à Breſlau, tantôt à Berlin, Stettin, Magdebourg, Brunſwic, Dantzick & Konigſberg, engagea *Brandes* de venir jouer à Stettin ſa patrie; il accepta la propoſition, & il y compoſa ſon premier Ouvrage dramatique *Le Sceptique*, *Comédie en cinq Actes*, qu'il fit imprimer à Breſlau, avec le Roman dont nous venons de parler. La Piece eut quelques repréſentations, on donna à l'Auteur la recette de la premiere. En 1761, il compoſa à Breſlau, une petite Piece en un Acte: *L'Enlevement*, qui fut imprimée, mais qui ne fut cependant jamais jouée. Il épouſa en 1764, à Breſlau, une Demoiſelle *Koch*, fille d'un Baillif en Lithuanie, qui pleine d'enthouſiaſme pour le Rôle de Sophie dans le Pere de Famille de M. Diderot, qu'elle vit repréſenter à Konigſberg, s'engagea dans la Troupe de *Schuch*, & mérita par la ſuite la réputation d'une des plus célebres Actrices.

Après la mort de *Schuch*, *Brandes* renouvella en 1764 ſes engagemens avec le fils aîné de ce Directeur; en 1765, lui & ſon épouſe furent demandés à Munich. L'Electeur vouloit établir un Théatre dans ſa Capitale, mais faute du

Digitized by Google

nombre d'Acteurs néceſſaires, ce projet ne fut point exécuté, & *Brandes* retourna avec *Schuch* le fils. Pendant ſon ſéjour à Munich, il compoſa : *Miſſ Fanny, ou le Naufrage, Tragédie en cinq Actes.* Cette Piece qui ne s'éleva point au deſſus des Ouvrages qu'il avoit compoſés juſqu'alors, eut cependant quelque ſuccès ; à Berlin même, on donna à l'Auteur la recette entiere de la ſixieme repréſentation. Cette Piece fut imprimée à Potsdam aux frais de l'Auteur.

En 1767, *Brandes* eut à Berlin quelques conteſtations avec *Schuch*, qui lui firent rompre ſes engagemens avec ce Directeur. Dans le cours de cette année il compoſa, d'après un Conte de *Marmontel* : *l'Apparence trompeuſe, Comédie en cinq Actes*, qu'il fit imprimer à ſes frais à Leipſic. Pendant ſon ſéjour dans les Etats Pruſſiens, il eut occaſion de connoître le célebre *Leſſing* & M. *Rammler* : c'eſt la critique amicale de ces deux grands hommes qui forma le goût & le ſtyle de cet Ecrivain ; M. *Brandes* lui-même en fait l'aveu.

Vers la fin de la même année *Brandes* va à Leipſic ; il y joue ſous la direction de *Koch* ; & il donne en 1768 : *Le Comte d'Olsbach, Comédie en cinq Actes.* Des ordres de Dreſde ayant défendu à *Koch* de jouer plus de deux fois la ſemaine, *Brandes* forma des engagemens au Théatre de Hambourg, qui paſſa bientôt ſous la direction de *Ackermann.* Ce nouveau Directeur conduiſit ſa Troupe à la fin de la même année à Hannover, & au commencement de l'année 1769 à Brunſwic. C'eſt ici où Brandes finit deux de ſes Comédies : *L'Hôtel garni, Comédie en cinq Actes*, & le *Marchand Gentilhomme*, ces deux Pieces furent demandées à Vienne, & y obtinrent le prix fixé pour les bons Ouvrages dramatiques. A la fin de la même année la Troupe de Hambourg n'exiſtant plus, *Brandes* & ſon Epouſe, ainſi que les célebres Acteurs *Eckhof*, *Koch*, & *Boeck*, prirent

Digitized by Google

des engagemens avec *Seiler*, qui avoit la direction d'une Troupe qui joua tour-à-tour à Hannover, Zelle, Lunebourg, Hambourg, Lubeck, &c. En 1771, cette Troupe fut appellée à Weymar, & obtint le titre de Comédiens du Duc, elle ouvrit son Théatre le 7 d'Octobre par *Eugenie*, de M. *de Beaumarchais*.

Dans la même année *Brandes* finit *Le Célibataire*, *Comédie en cinq actes*, qui n'a pas eu un grand succès; en 1773 il donna *Olivie*, Tragédie bourgeoise en cinq Actes, qui fut représentée avec succès sur plusieurs Théatres, principalement sur celui de Hambourg.

D'après le malheureux incendie qui réduisit le Château de Weymar en cendre, le Duc remercia ses Comédiens, & les recommanda au Duc de Gotha, qui les engagea. C'est ici où *Brandes* composa le *Mélodrame d'Ariadne abandonnée*, que nous avons vu à Paris sur le Théatre de la Comédie Italienne; Madame *Brandes* joua le rôle d'Ariadne. Ce fut cette Actrice qui la premiere en Allemagne parut sur le Théatre dans le costume grec. Le Prince Fréderic de Brunswic fit une Traduction françoise de cette Piece qui fut représentée à Berlin, avec la Musique du célebre *George Benda*.

En 1775 *Brandes* finit *les Médicis*, *Drame en cinq Actes*, & fit un *Recueil* de ses Comédies en 2 volumes, avec des corrections.

En 1777 l'Electeur de Saxe fit établir un Théatre à Dresde, dont il confia la sous-direction à *Brandes*; il y donna, *les Belles-Meres*, *Comédie en cinq Actes*, qui a eu beaucoup de succès sur plusieurs Théatres de l'Allemagne, mais qui n'est point encore imprimée.

Dans la même année, il donna *Ino*, *Mélodrame*, musique de *M. Reichard, Directeur de la Chapelle de S. M. Prussienne*, & *Ottilie*, *Tragédie bourgeoise en cinq Actes*, qui obtint le prix à Vienne. Le Public de Dresde, pour donner un témoignage de son estime pour les talens de *Madame Brandes*, fit faire par *Graf* le tableau de cette Actrice dans le rôle

Digitized by Google

d'Ariadne. Ce tableau fut exposé à l'Académie de Dresde, & donné ensuite à l'Actrice.

Des contestations qu'il eut avec quelques Acteurs, lui firent accepter des engagemens à Mannheim, où l'on fit l'établissement d'un nouveau Théatre, sous la direction de *M. le Baron de Dahlberg*, qui lui-même est un des bons Auteurs dramatiques de l'Allemagne. A la représentation des *Belles-Meres*, on demanda l'Auteur, M. *Brandes* parût, & on lui fit l'accueil le plus flatteur. En 1780, on donna à Mannheim, une représentation de *Rosemonde*, *Opéra de M. Wieland*; & dans le premier rôle de cette Piece, *Brandes* eut la satisfaction de voir débuter avec le plus grand succès sa fille, agée de quinze ans. Cette jeune Actrice, connue en Allemagne sous le nom de *Minna*, donne aujourd'hui les plus grandes espérances. Dans la même année on représenta à Mannheim une nouvelle Comédie de *Brandes*, intitulée : *Les Dangers de la Séduction*, & à la demande de la Princesse Amélie de Prusse, il composa un Oratoire, ayant pour titre : *la Maladie d'Hiskie.*

Brandes & sa famille ne pouvant point se faire au climat du Palatinat, il demanda la permission de quitter Mannheim; il l'obtint, & alla en 1781 à Hambourg, où il s'engagea de nouveau au Théatre de cette Ville avec son épouse & sa fille. Il paroît cependant que Hambourg ne sera point encore le séjour qui fixera cette famille, dont les talens sont généralement applaudis dans toute l'Allemagne.

Plusieurs autres productions dramatiques de *M. Brandes* ne sont point encore imprimées, telles que : *Les Comédiens de Quirlequitsch*, *Comédie-Parade en trois Actes*, *mêlée d'Ariettes. Hans de Zanow ou les Importuns*, *Comédie en cinq Actes. Le jeune Avare*, *Comédie en cinq Actes.* Cette Piece, qui a obtenu le prix à Hambourg, a été représentée avec succès sur le Théatre de cette Ville, à la fin de l'année derniere.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLSBACH.

LA COMTESSE ſa mere.

JULIE, ſœur du Comte.

Le Baron DE BIRKWITZ, pupile du Comte.

DE VERNIN, Capitaine réformé, ami du Comte.

DE STORNFELS, Colonel réformé.

Madame d'ORLHEIM, fille du Colonel.

Madame VANDEL.

CATEAU, ſa niece.

KULPEL, Maître-d'hôtel du Comte.

CHARLES, vieux Domeſtique du Comte.

PHILIPPE, autre Domeſtique.

Pluſieurs DOMESTIQUES.

La Scene eſt en partie dans l'hôtel du Comte, en partie dans la maiſon de Madame Vandel.

Digitized by Google

LE COMTE D'OLSBACH,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un Salon ſuperbement orné dans l'hôtel du Comte.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, occupé à faire une malle.
PHILIPPE, & d'autres Domeſtique.

CHARLES *à Philippe.*

TIENS, ſerre cet uniforme : je crois que M. le Comte n'en aura plus beſoin.

PHILIPPE.

Eſt-il bien sûr qu'il ait donné ſa démiſſion ?

Digitized by Google

CHARLES.

Très-sûr! je ne sais en vérité ce qu'il a dans la tête! je ne le reconnois plus, depuis qu'il est revenu de l'armée : je crois qu'il a perdu l'esprit! C'est aujourd'hui sa fête, & il veut partir pour ses terres! Qu'irons-nous y faire? y prendre des oiseaux?

PHILIPPE.

Je crois que notre maître a quelque chose qui lui pese fort sur le cœur; car j'ai remarqué qu'il se fait violence pour paroître gai. Hier au soir je le surpris répandant des larmes. Croyant être seul, il se parloit à lui-même. Je ne compris rien à ce qu'il disoit. Tout ce que je pus entrevoir, c'est qu'il tenoit un papier sur lequel ses yeux étoient tristement fixés : un moment après il les leva au ciel en soupirant, proféra quelques paroles entrecoupées de sanglots, parmi lesquelles je ne pus distinguer que ces mots : *Malheur*,... *Emilie*,... *Flammes*... Tout à-coup il se précipita dans un fauteuil, & pleura amérement. La Comtesse entra, eh, bien! le croiras-tu? il se remit aussi-tôt, la reçut d'un air calme & tranquille; on auroit dit que rien ne l'avoit affecté.

CHARLES.

La mort ne lui auroit-elle point enlevé quel-

Digitized by Google

qu'ami? car à quoi bon ces habits noirs que j'ai mis dans la malle?

PHILIPPE.

Il faut que ce ſoit cela.

CHARLES *ayant achevé la malle, il y met auſſi quelques livres.*

Voilà qui eſt fini.

(*Il la ferme & prend la clef dans ſa poche.*)

(*Aux Domeſtiques.*)

Allons, emportez cette malle, & attachez-la ſur la voiture. (*Les Domeſtiques emportent la malle.*)

(*A Philippe.*)

Et toi, dis au cocher qu'il ſe tienne prêt. Je ne ſais à quelle heure M. le Comte partira.

(*Philippe veut ſortir.*)

SCENE II.

KULPEL, LES PRÉCÉDENS.

KULPEL *à Philippe.*

PHILIPPE, apporte-moi mon déjeûner, qui eſt dans l'antichambre. (*Philippe ſort.*)

(*A Charles.*)

Bon jour, Charles.

Digitized by Google

CHARLES.

(Il range la table & les chaises.)

Bon jour, Monsieur Kulpel.

KULPEL.

Fait-il jour chez Monsieur le Comte ?

CHARLES.

Pas encore.

KULPEL.

Quand partirez-vous ?

CHARLES.

Je ne sais.

KULPEL.

Et où irez-vous ?

CHARLES.

Je l'ignore.

KULPEL.

Monsieur le Comte n'a-t-il rien dit hier au soir?

CHARLES.

Rien.

KULPEL.

Après avoir lu la lettre qu'il reçut hier, il tomba dans la plus grande tristesse; en savez-vous la cause ?

CHARLES.

Non.

Digitized by Google

KULPEL.

De qui cette lettre pourroit-elle être ?

CHARLES.

Je n'en ſais rien.

(*Ayant fini de ranger, il veut ſortir.*)

KULPEL.

Lorſque Monſieur le Comte ſera levé, vous viendrez me le dire.

CHARLES.

Oui, Monſieur. (*Il ſort.*)

SCENE III.

KULPEL, PHILIPPE *apportant une bouteille de vin & de la pâtiſſerie.*

KULPEL *va s'aſſeoir ſur une Ottomane au fond du ſalon.*

PHILIPPE, approche-moi la table.

(*Philippe met le déjeûner ſur une table, & l'approche de l'Ottomane.*)

KULPEL *regardant la bouteille.*

Ce vin-là eſt-il bon ?

Digitized by Google

PHILIPPE.

Qu'en ſais-je moi?

KULPEL.

(*Il touſſe.*)

Hm, hm! Je croyois que tu l'avois goûté?

PHILIPPE.

Je n'aime pas à goûter, Monſieur Kulpel. Quand je ſuis après une bouteille, je ne lui fais point de grace; c'eſt un défaut que j'ai.

KULPEL.

Si tu as ſoif,... (*il touſſe*) hm, hm!... va dans ma chambre à coucher: tu y trouveras quelque part une certaine bouteille de Frontignan.

PHILIPPE.

Je n'ai pas ſoif, Monſieur Kulpel.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

KULPEL *ſeul.*

Ce maraud-là eſt honnête homme!

(*Il boit & parcourt quelques papiers.*)

Trois cens cinquante écus du Fermier pour l'Epizootie; cent cinquante pour la ferme font...

Digitized by Google

cinq cens écus; ſi cela paſſe, me voilà content. (*Il touſſe.*) Hm [redacted] payé ce mois-ci, trois cens cinquante écus pou[redacted]fférens mémoires, ſans compter ceux de la cuiſine; mais il n'y a rien à gagner ſur ceux-là! ce maudit Cuiſinier eſt encore trop honnête homme. (*Il boit.*) Sur les autres, j'ai rabattu cinquante écus,... c'eſt bien!... ainſi mon petit caſuel monte ce quartier à cinq cens écus; cinquante écus de plus qu'au dernier quartier. Fort bien! ce bénéfice, joint aux petits profits que j'ai déja faits, forme une ſomme aſſez raiſonnable. J'aurois voulu ſeulement que la guerre eût encore duré ſix mois; mais non, il a fallu que la paix ſe fit, préciſément quand je commençois à être un peu au-deſſus de mes affaires. C'eſt le diable, je crois, qui s'en eſt mélé! Mais que faire? le parti le plus ſage ſera de ramaſſer tout ce qu'on pourra, & de s'en aller. Je voudrois cependant que le Comte partit auparavant!

Digitized by Google

SCENE V.

KULPEL, PHILIPPE introduiſant Madame VANDEL.

PHILIPPE.

TENEZ, le voilà. (*Il ſort.*)

KULPEL.

Ah! ah! l'Hôteſſe de ma belle veuve. (*Haut.*) Que me voulez, ma chere Madame Vandel?

Mde VANDEL *babillarde.*

Monſieur, je vous demande pardon, de la liberté que je prends. Vous ne ſauriez imaginer toutes les peines que j'ai eues, pour parvenir juſqu'à vous. Quand j'ai demandé à parler à M. de Kulpel, vos Domeſtiques ſe ſont moqués de moi; & le croiriez-vous bien? ils m'ont dit que vous n'étiez que le Maître-d'hôtel du Comte.

KULPEL.

Ces animaux là parlent comme ils l'entendent. Ils me nomment Maître-d'hôtel, parce qu'étant ami intime du Comte, je partage avec lui le ſoin de ſa maiſon. Eh, bien! que me direz-vous, Madame Vandel? comment ſe porte-t-on chez vous?

Digitized by Google

Mde VANDEL.

Monſieur, vous avez bien de la bonté. La pauvre Dame eſt malade.

KULPEL.

Malade !

Mde VANDEL.

Hélas ! oui. Elle eſt dans une inquiétude mortelle. Son pere n'eſt pas rentré cette nuit.

KULPEL.

Il n'eſt pas rentré cette nuit.

Mde VANDEL.

Et nous craignons qu'il ne lui ſoit arrivé quelque malheur.

KULPEL.

Quelque malheur ! (*Il boit.*)

Mde VANDEL.

La pauvre Enfant ! hélas ! elle me fait pitié !... Tenez, Monſieur Kulpel, je ſuis trop ſenſible, je ne puis voir ſouffrir perſonne, & je partagerois de bon cœur avec elle tout ce que j'ai. Croiriez-vous (*en ſanglotant*) qu'elle a déja été obligée de vendre ſes robes ?

KULPEL.

Ses robes !

Mde VANDEL.

Et comme je ſais que vous êtes très-bien avec

Digitized by Google

Monſieur le Comte, je ſuis venue pour vous prier de lui parler en faveur de ces pauvres gens.

KULPEL.

(*Il touſſe.*) Hm, hm!.... dites-moi un peu, Madame Vandel, comment ſuis-je avec notre belle affligée?

Mde VANDEL.

Cela ſe demande-t-il? Elle fait grand cas de vous.

KULPEL.

Bon, bon! j'aurai auſſi bien ſoin d'elle.

(*Il boit.*)

Mde VANDEL.

Le ciel vous en récompenſera; car pour moi je puis bien peu.... Ma fortune eſt ſi médiocre! Monſieur de Kulpel, je vous avoue que j'ai peur qu'il ne ſoit arrivé quelque choſe au Colonel; jamais il ne s'abſente la nuit. Dieu veuille qu'il ne ſoit point mort! cette aimable Dame ſuccomberoit à ſa douleur.

KULPEL.

Soyez tranquille, Madame Vandel, tout ira bien. Retournez chez vous, aſſurez Madame de mes reſpects, & dites-lui que j'aurai l'honneur de lui aller faire ma cour.

Mde VANDEL.

Je n'y manquerai pas; mais ſur-tout ne lui dites

Digitized by Google

dites point, je vous prie, que je vous ai parlé d'elle. Vous la connoiſſez, elle a toutes les qualités poſſibles: mais elle eſt auſſi ſinguliere que ſon pere. Ils ſont pauvres, & ils ne voudroient accepter des ſecours de perſonne.

KULPEL.

C'eſt mon affaire. (*Il touſſe.*) Hm, hm!... Ecoutez, Madame Vandel, une autrefois, quand vous reviendrez, demandez tout ſimplement Monſieur Kulpel : il eſt vrai que je m'appelle Monſieur de Kulpel, mais je ne ſuis pas fier, & je n'aime pas à me prévaloir de mes titres & de ma nobleſſe Entendez-vous, Madame Vandel?

Mde VANDEL.

Cela ſuffit, Monſieur de Kulpel. Vous êtes le vrai portrait de Madame : elle eſt en vérité auſſi peu fier que vous.

KULPEL.

Goûtez donc un peu de ce vin, Madame Vandel. Il eſt excellent.

Mde VANDEL.

Ah! Monſieur de Kulpel, vous me faites trop d'honneur. Je ne ſaurois accepter; ſans manquer au reſpect que....

KULPEL.

Point de façons. Buvez, buvez.

Digitized by Google

Mde VANDEL.

Eh, bien!... puiſque vous l'ordonnez. (*Elle prend le verre.*) Monſieur, j'ai l'honneur de boire à votre ſanté! (*Elle boit.*) Ah! il eſt délicieux.

KULPEL *lui ſerrant la main.*

Prenez mes intérêts, & vous ne vous en trouverez pas mal... Adieu, Madame Vandel, je ſerai chez vous ſur le midi, vous pouvez y compter.

Mde VANDEL.

Cela ſuffit. Monſieur, j'ai l'honneur de vous ſaluer, & je vous remercie de toutes vos politeſſes.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

KULPEL *ſeul.*

CELA s'arrangera! Cela s'arrangera! Madame manque de tout, & Monſieur Kulpel a de l'argent. Mais ce maudit Colonel! Ah! le beſoin l'apprivoiſera.

Digitized by Google

SCENE VII.

LE BARON DE BIRKWITZ, KULPEL.

LE BARON.

Bon jour, Monsieur Kulpel.

KULPEL.

Ah! votre très-humble serviteur, Monsieur le Baron. Comment avez-vous passé la nuit?

LE BARON.

Fort mal. Dites-moi, le Comte est-il parti?

KULPEL.

Il dort encore (*Il verse du vin.*) J'ai l'honneur de boire à votre santé, Monsieur le Baron. (*Il boit.*) En souhaiteriez-vous?

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est?

KULPEL.

Du vin d'Hongrie. C'est fort bon le matin.

LE BARON.

Je suis tout étourdi. J'aime mieux une tasse de thé. Le vin rend lourd; il endort.

KULPEL *boit.*

Oui, vous avez raison, le vin endort.

Digitized by Google

LE BARON.

Le Comte s'eſt-il apperçu de mon abſence?

KULPEL.

Oui, hier au ſoir. Où avez-vous donc paſſé la nuit?

LE BARON.

Au café.

KULPEL.

Et ſans doute vous y avez joué?

LE BARON.

Oui! je voudrois que le jeu fût à tous les diables. Monſieur Kulpel, verſez-moi un verre de vin: je veux le goûter. (*Il ſe jette ſur l'Ottomane.*)

KULPEL *verſe & lui donne.*

Vous avez perdu?

LE BARON.

Tout ce que j'avois juſqu'au dernier écu, ſans ce que je dois encore ſur ma parole.

KULPEL.

Eh, bien! Monſieur le Baron; n'eſt-il pas vrai que ce vin donne des forces?

LE BARON.

Il eſt excellent. Donnez m'en encore, Monſieur Kulpel.

KULPEL *verſant du vin.*

Contre qui avez-vous perdu?

Digitized by Google

LE BARON.

Contre le Comte de Bernau. Mais je le payerai!

KULPEL.

Comment!

LE BARON.

Comment? L'épée à la main.

KULPEL.

Eh! pourquoi?

LE BARON.

Il m'a insulté.

KULPEL.

Ah! ah!

LE BARON.

Cette nuit même nous allions nous battre.

KULPEL.

Ciel!

LE BARON.

Quand on est accouru pour nous séparer.

KULPEL.

Qui donc?

LE BARON.

Je ne sais pas. Qui diable reconnoîtroit quelqu'un pendant la nuit? Mais qui que ce soit, il a été payé de son zele.

TAYLOR INST. OXFORD.

Digitized by Google

KULPEL.

Comment ?

LE BARON.

La garde que le bruit avoit attirée, l'a arrêté.

KULPEL.

Et vous ?

LE BARON.

Je me ſuis ſauvé au café.

KULPEL.

Souhaitez vous encore un verre de vin, Monſieur le Baron ?

LE BARON.

J'en ai aſſez. Mais pour ne pas oublier le point eſſentiel; quand on ſe bat, Monſieur Kulpel, on a beſoin d'argent.

KULPEL.

Je le crois. (*Il touſſe.*) Hm, hm !

LE BARON.

On ne ſait pas ce qui peut arriver.

KULPEL.

Cela eſt vrai.

LE BARON.

Et malheureuſement, je n'ai pas ce qu'on appelle un denier.

KULPEL.

Je vous plains. Hm, hm !

Digitized by Google

LE BARON.

Mais je ſais que vous avez bon cœur.

KULPEL.

Les temps ſont durs.

LE BARON.

Ils eſt vrai que les temps ſont durs; mais j'ai des amis qui ſont riches.

KULPEL.

Oui? ah, c'eſt autre choſe cela!

LE BARON.

Je ne puis le cacher davantage, vous êtes, Monſieur Kulpel, le meilleur ami que j'aie ſur la terre.

KULPEL.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur le Baron, trop d'honneur!

LE BARON.

Non, non! Jamais je ne rougis de mes amis. Je ne puis me retenir davantage, mon cher Kulpel, il faut que je vous embraſſe: rien déſormais ne ſera capable d'altérer notre amitié.

KULPEL.

Je ſuis votre très-humble ſerviteur, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Tout ce que je ſouhaite, c'eſt de poſſéder les

Digitized by Google

richeſſes du Comte, pour pouvoir les partager avec Kulpel, le plus cher de mes amis.

KULPEL.

Ah! Monſieur le Baron! (*A part.*) Il me flatte; mais c'eſt pour me faire ſa dupe.

LE BARON.

Qui ſait ce qui peut arriver! les choſes tournent quelquefois ſi ſinguliérement!

KULPEL.

Oui, elles tournent quelquefois ſinguliérement... Hm, hm!

LE BARON.

Le Comte n'a pas d'héritiers. Il m'a pris en amitié, &...

KULPEL.

Oui; il....

LE BARON.

Je ne demanderois dans ce moment-ci qu'une bagatelle... J'en payerois avec plaiſir l'intérêt.

KULPEL.

Je le crois, mais l'argent eſt ſi rare...

LE BARON.

Quant à cela, c'eſt ſi peu de choſe que vous pourriez vous-même me tirer d'embarras. Il ne me faut que cent ducats... Vous voyez...

Digitized by Google

KULPEL.

Moi, Monsieur le Baron? moi?

LE BARON.

Pour huit jours seulement. J'en payerois volontiers l'intérêt à quinze pour cent.

KULPEL.

Mais savez-vous bien, Monsieur le Baron, que les duels sont défendus, sous peine de la vie.

LE BARON.

C'est mon affaire. Eh, bien! mon cher?

KULPEL.

En vérité, Monsieur le Baron, j'aime à rendre service de tout mon cœur, oui, de tout mon cœur! mais,... (*il tousse*) hm, hm! je ne possede pas cent sols: tout appartient à Monsieur le Comte, Tout... Hm, hm! buvez un verre de vin.

LE BARON.

Oh! je sais que l'ami Kulpel a de l'argent....

KULPEL.

Eh, qui vous l'a dit? En vérité, Monsieur le Baron, ce seroit du meilleur de mon cœur; mais je ne le puis.

LE BARON.

Non?

KULPEL.

Non, foi d'honnête homme.

Digitized by Google

LE BARON.

Monsieur Kulpel

KULPEL.

Vous ne voulez donc plus boire?

LE BARON *d'un ton ferme.*

Cent ducats, ou je dirai deux mots au Comte.

KULPEL.

Au Comte? hm, hm!

LE BARON.

Oui, oui, au Comte. Je lui découvrirai quelques secrets. (*Il tousse.*) Hm, hm!

KULPEL.

Quelques secrets?

LE BARON.

Il est vrai que ce n'est pas un secret qu'un certain Bernardi ait placé deux mille ducats; mais que Bernard Kulpel en tire les intérêts, Kulpel qui, il y a trois ans, n'avoit pas une obole à lui.

KULPEL.

Hm, hm!... Monsieur le Baron.

LE BARON.

Et cette aimable personne qui est arrivée depuis peu avec un vieil Officier, son pere, & à laquelle Monsieur *de* Kulpel rend de fréquentes visites...

Digitized by Google

KULPEL.

Pas si haut, je vous prie, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Volontiers, je ne dirai rien;.... mais les cent ducats.

KULPEL.

Eh, bien! puisqu'il vous les faut absolument... Mais où les trouver? Enfin,..... en vérité, je suis obligé de les emprunter.

LE BARON.

Oui, en effet l'ami Kulpel est bien pauvre... Néanmoins dans une heure au plus tard.

KULPEL.

Dans une heure?

LE BARON.

Oui, dans une heure. N'y manquez pas au moins, autrement....

KULPEL.

Dans une heure vous les aurez, Monsieur le Baron, soyez tranquille.

LE BARON.

Vous voyez, mon cher Kulpel : vous faites quelquefois semblant d'être insensible; mais au fond que l'amitié a de pouvoir sur votre ame!... Je suis tout à vous, mon cher ami. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

KULPEL *seul.*

JE voudrois qu'il fût à tous les diables. Eh! il n'eſt pas mal adroit ce chien de Baron.

SCENE IX.

DE VERNIN, KULPEL, PHILIPPE.

DE VERNIN *à Philippe.*

ANNONCEZ-MOI chez Monſieur le Comte.

PHILIPPE.

Tout-à-l'heure, Monſieur le Capitaine.

KULPEL *à de Vernin.*

Il n'eſt pas jour encore chez Monſieur le Comte. (*Il finit la bouteille.*) Tenez, Philippe, ôtez cela.

(*Philippe ôte tout ce qui eſt ſur la table & la remet à ſa place.*)

Digitized by Google

SCENE X.

LE COMTE D'OLSBACH, CHARLES, DES DOMESTIQUES, & LES PRÉCÉDENS.

Le Comte paroît affligé; il lit une lettre ſans faire attention à perſonne.

Kulpel appercevant le Comte, ſe leve promptement & s'approche de lui avec reſpect.

De Vernin s'éloigne un peu pour ne pas interrompre le Comte.

CHARLES *à Philippe.*

VA dire au Cocher que Monſieur fera encore quelques viſites avant ſon départ.

(*Philippe ſort.*)

LE COMTE *les yeux toujours attachés ſur ſa lettre.*

Kulpel.

KULPEL.

Monſieur.

LE COMTE.

Il ne ſuffit donc pas que je donne à tout le monde les moyens de s'enrichir honnêtement à mon ſervice? on veut encore me tromper!

KULPEL.

Vous tromper, Monſieur le Comte?

Digitized by Google

LE COMTE.

Le Fermier de la terre de Bensheim, dont j'ai fait nouvellement l'acquiſition, en a vendu ſecrément tous les beſtiaux.

KULPEL.

Seroit-il poſſible?

LE COMTE.

Et c'eſt avec vous qu'il a partagé l'argent, pour vous engager à me dire que l'épizootie avoit cauſé ce dommage.

KULPEL.

Avec moi?

LE COMTE.

Dans les derniers comptes de la ferme, je trouve d'ailleurs une erreur de cent louis.

KULPEL.

Une erreur?

LE COMTE.

Dans le produit de la ferme de Pilſſer, je me ſuis auſſi apperçu d'un mécompte.

KULPEL.

D'un mécompte?

LE COMTE.

Je ne veux point d'un fripon à la tête de mes affaires. Mon Secrétaire vous payera ce qui vous eſt dû ſur vos appointemens. Partez.

Digitized by Google

KULPEL.

Mais, Monsieur...

LE COMTE.

Partez... (*Kulpel sort*)

(*Appercevant de Vernin*)

.... Ah, mon ami! je vous demande pardon.... Pourquoi n'êtes-vous pas entré dans mon cabinet? (*Aux Domestiques.*) Des sieges.

DE VERNIN.

Point de cérémonies, Monsieur le Comte. Mais pourquoi ne faites-vous pas rendre compte à ce fripon?

LE COMTE.

Il est assez puni, je le chasse.

DE VERNIN.

Mais il vous doit restitution...

LE COMTE.

Tout cela est arrangé. Charles.

CHARLES.

Monsieur.

LE COMTE.

Dites au Baron que je le prie de venir me parler.... (*Charles sort.*)

(*Aux autres Domestiques*)

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

LE COMTE, DE VERNIN.

LE COMTE.

AH, mon ami! elle ne vit plus!

DE VERNIN.

En êtes-vous bien sûr.

LE COMTE.

Lisez.... (*Il lui donne une lettre.*)

DE VERNIN *après avoir lu.*

Votre malheur paroît certain. Que je vous plains!

LE COMTE.

Toute ma fermeté m'abandonne,... je ne puis soutenir un coup si terrible!

DE VERNIN.

Qu'avez-vous résolu de faire?

LE COMTE

De partir.

DE VERNIN.

Pour quel endroit?

LE COMTE.

Pour ma terre de Bensheim.

Digitized by Google

DE VERNIN.

Et quand ?

LE COMTE.

Aujourd'hui à midi.

DE VERNIN.

Aujourd'hui ?

LE COMTE.

Je ne saurois partir assez promptement.... O mon ami ! mon malheureux mariage est un secret pour tout le monde. Vous seul en êtes instruit. Jusqu'à présent j'ai paru tranquille ; un rayon d'espérance luisoit toujours au fond de mon cœur ; mais au point où j'en suis, je ne saurois cacher long-temps ma douleur. Ma mere, ma sœur, mes amis, tout le monde cherchera à me pénétrer. La solitude est le seul moyen de m'arracher à leurs poursuites, & d'adoucir mon chagrin... Que dis-je ? adoucir !... hélas ! puis-je l'espérer !

DE VERNIN.

Comte, qu'est devenue cette raison si éclairée, cette fermeté du sage ? abjurez-vous cette morale philosophique, le principe de toutes vos actions ? Vous voulez quitter le monde, vous ensevelir tout vivant ? avez-vous mûrement réfléchi sur cette triste résolution ? Quoi ? pourriez-vous bien vous arracher des bras d'une mere, d'une sœur,

Digitized by Google

d'un ami, qui tous vous adorent? voudriez-vous, en vous éloignant, déchirer tous les cœurs où vous regnez? Abandonnerez-vous à la rigueur du sort tant de malheureux qui attendent vos bienfaits & qui béniſſent votre exiſtence?

LE COMTE.

C'eſt ma perſonne que je retire du monde: mon bien y reſtera.

DE VERNIN.

Il faut y laiſſer votre perſonne auſſi. La ſolitude ne feroit qu'aigrir votre douleur. A la fin vous y ſuccomberiez, &.... non, je ne puis y penſer ſans frémir... Laiſſez votre projet, Comte, le tourbillon des affaires ne manquera pas de vous diſtraire de vos douleurs. Vous retrouverez la tranquillité dans le ſein de votre famille, dans les bras de votre ami.

LE COMTE.

La tranquillité?... hélas!

DE VERNIN.

Comte, vous m'effrayez?...

(*Il le regarde pendant quelques momens.*)

Qu'allez vous devenir?... vos yeux égarés...

LE COMTE *penſif, l'œil fixe, mais troublé.*

Emilie!... repréſentez-vous la, mon Emilie!... voyez-la chercher du ſecours d'un pas tremblant!...

Digitized by Google

elle veut fuir ! elle ne le peut. Les portes ſont fermées ; elle revient, leve les mains au ciel, le conjure de la ſauver... Mais en vain, en vain elle voit voler à ſon ſecours,... la flamme rapide pénetre par-tout,... l'environne,... & bientôt la dévore... hélas ! (*Il tombe dans les bras de ſon ami.*)

DE VERNIN.

Cruel ſouvenir !.... ô mon ami, je ſens tout votre malheur,... je conçois toute l'horreur de ce fatal événement.... Que je ſuis loin d'exiger que vous vous rendiez maître de votre douleur profonde ! depuis ſix mois que ce coup funeſte vous a percé le cœur, la plaie a toujours ſaigné... mais eſſayez du moins s'il ne ſeroit pas poſſible d'y apporter quelque ſoulagement.

LE COMTE.

Eh ! le puis-je ? ſouvent je dévore mes chagrins, j'affecte dans les affaires un air calme & tranquille : quelquefois auſſi je veux rappeller ma gaieté naturelle... Mais, ô cruel ſacrifice ! ô contrainte inutile !... bientôt la douleur me reprend, me déchire l'ame ; & ces cries nouvelles n'en ſont que plus violentes.

DE VERNIN *après avoir réfléchi quelques momens.*

A Dieu ne plaiſe que je veuille ajouter à vos tourmens : mais j'ai une demande à vous faire...

Digitized by Google

C'eſt peu de choſe,... il faut que vous me l'accordiez.

LE COMTE.

Diſpoſez de moi.

DE VERNIN.

M'en donnez-vous votre parole ?

LE COMTE.

Oui, je vous la donne.

DE VERNIN.

Ne partez pas aujourd'hui.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LE COMTE *ſeul.*

COMMENT ? Vernin ? quelle ſinguliere demande ! *Ne partez pas aujourd'hui.* Pourquoi ? que prétend-il ?...

Digitized by Google

SCENE XIII.

LE COMTE, LE BARON DE BIRKWITZ.

LE BARON.

MONSIEUR le Comte?

LE COMTE *se promenant sans le voir.*

Il a ma parole, il faut la tenir.

LE BARON.

Monsieur le Comte, vous m'avez fait appeller.

LE COMTE.

Je vous demande pardon.

LE BARON.

Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Vous êtes de mauvaise humeur?

LE BARON.

Oui, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Pour quelle raison?

LE BARON.

J'ai l'honneur d'être votre pupile, mais...

LE COMTE.

Mais?

Digitized by Google

LE BARON.

Vous laiſſez le fils de votre ami dans la miſere.

LE COMTE.

Dans la miſere?... Je croyois cependant qu'il ne vous manquoit rien de ce qui eſt convenable à un homme de condition.

LE BARON.

Il s'en faut, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Je ne ſuis ſans doute pas de vos amis, parce que je ne fournis pas à vos diſſipations.... Mon cher Baron, votre fortune eſt très-médiocre, vous le ſavez; elle ſuffiroit à peine pour vous ſoutenir une année... Je veux vous la ménager. Que vous manque-t-il?

LE BARON.

Monſieur le Comte, je ne demande pas vos bienfaits, mais ce qui m'appartient. Je ſuis majeur, comme vous ſavez.

LE COMTE.

Je le ſais; mais en me rendant à vos deſirs, je hâterois votre perte. Ingrat! que vous me jugez mal. Quoi! dans l'inſtant même où je ſuis prêt de faire tout pour votre bonheur!

LE BARON.

Pour mon bonheur?

Digitized by Google

LE COMTE.

Votre pere étoit mon ami; il me recommanda ſon fils en mourant. C'eſt lui qui a fait ma fortune : il eſt juſte que je m'acquitte des obligations que je lui ai, en aſſurant la vôtre, même malgré vous.... Non pas en laiſſant à votre diſpoſition des ſommes immenſes; ce ſeroit commettre une imprudence, & faire un mauvais emploi de mes richeſſes; non, Baron, je vous deſtine quelque choſe de plus intéreſſant. Ma ſœur, elle eſt belle, riche,... devenez un homme eſtimable, Baron, & ma ſœur eſt à vous.

LE BARON *étonné.*

Monſieur le Comte?

LE COMTE.

Eh, bien?

LE BARON.

Parlez-vous ſérieuſement?

LE COMTE.

Vous me connoiſſez.

LE BARON.

Et Mademoiſelle votre ſœur?

LE COMTE.

Allez lui faire votre cour.

LE BARON.

Monſieur le Comte, pardonnez.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je n'ai rien à vous pardonner,..... vous ne m'avez point offensé.

LE BARON.

Je suis confondu.

LE COMTE.

Eh bien, Baron? suis-je votre ami?

LE BARON.

Vous l'êtes plus que je ne mérite.

LE COMTE.

Allez, ne soyez plus ennemi de vous-même, & vous serez digne de mon amitié.

(*Le Baron sort.*)

SCENE XIV.

LE COMTE *seul.*

CE bienfait inespéré le fera rentrer en lui-même. Les hommes ne sont point incorrigibles, tout dépend des moyens que l'on prend pour les ramener. Mais pourquoi attachent-ils de la gloire à paroître plus vicieux qu'ils ne sont en effet! Hé, Charles.

Digitized by Google

SCENE XV.

LE COMTE, CHARLES.

CHARLES.

MONSIEUR.

LE COMTE.

(*A part.*) Vernin a ma parole. (*Haut.*) Charles.

CHARLES.

Me voici, Monsieur.

LE COMTE.

Je ne partirai pas aujourd'hui.

CHARLES.

A quel jour, Monsieur le Comte a-t-il fixé son départ?

LE COMTE.

A demain de très-bonne heure.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

PHILIPPE, LES PRÉCÉDENS.

PHILIPPE.

MONSIEUR, un Domeſtique du jeune Comte de Bernau m'a remis cette lettre.

LE COMTE *prenant la lettre.*

Sans adreſſe? (*Il l'ouvre & lit.*) Elle eſt pour le Baron. (*Il continue de lire.*) Comment il veut ſe battre! (*A Philippe.*) Où eſt le Baron?

PHILIPPE.

Chez Madame la Comteſſe.

LE COMTE.

Je veux que tu le gardes à vue; ais ſoin de ne le pas quitter.

PHILIPPE.

Cela ſuffit, Monſieur.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XVII.

LE COMTE, CHARLES.

LE COMTE.

IL faut que j'aille chez le Miniſtre... (*A Charles.*) Ma voiture.

CHARLES.

Dans l'inſtant, Monſieur.

(*Il ſort.*

SCENE XVIII.

LE COMTE *ſeul.*

L'IMPRUDENT! il mépriſe mon amitié & court à ſa perte. L'abandonnerai-je à ſa deſtinée? Non, il y auroit trop de rigueur. Il eſt étourdi, mais il n'eſt pas méchant; il faut le ſecourir. Malheureux que je ſuis!... Ah! qu'il eſt difficile de remplir tous les devoirs d'un honnête homme avec un cœur plein d'amertume!

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, PHILIPPE.

LE BARON.

QUEL eſt donc le deſſein du Comte?

PHILIPPE.

Je n'en ſais rien.

LE BARON.

Il y a un garde à la grande-porte?

PHILIPPE.

Il y en a un auſſi à la petite.

LE BARON.

Et tu as ordre de m'obſerver?

PHILIPPE.

Oh! je m'en garderai bien!.... Je ne ſuis ici que pour attendre vos ordres.

LE BARON.

Tu es un coquin.

PHILIPPE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

Digitized by Google

LE BARON.

J'enrage.

PHILIPPE.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, KULPEL.

KULPEL *avançant d'un air inquiet la tête par une porte entrouverte.*

MONSIEUR le Baron! Monsieur le Baron!

LE BARON *croyant que c'est Philippe qui lui parle.*

Que me veut ce maraud?

PHILIPPE.

Vous pouvez le demander à lui-même: tenez, le voilà.

KULPEL.

Le Comte est-il parti?

LE BARON *se retourne.*

Ah! c'est vous, Monsieur Kulpel, approchez. Où en sont nos affaires? M'apportez-vous mes cent ducats?

KULPEL.

En vérité... (*Il tousse.*) Hm, hm!... Le Comte est-il parti, Philippe?

Digitized by Google

PHILIPPE.

En vérité,... hm, hm!... Le Comte n'eſt pas parti... Avez-vous ſoif, Monſieur Kulpel ?

KULPEL.

Pourquoi ?

PHILIPPE.

Dans votre chambre à coucher, il y a quelque part une certaine bouteille de Frontignan.

KULPEL.

Ah ! vous aimez à rire. Laiſſez-nous pour un moment.

LE BARON.

Le Comte me fait obſerver.

KULPEL.

Pourquoi cela ?

LE BARON.

Je n'en ſais rien. (*A Philippe.*) Pourquoi, maraud ?

PHILIPPE.

Monſieur, je l'ignore.

KULPEL.

J'ai deux mots à vous dire, Monſieur le Baron.

LE BARON *à Philippe.*

Laiſſe nous ſeuls.

Digitized by Google

PHILIPPE.

Oui,... mais...

LE BARON.

Quoi, mais?... Sortiras-tu d'ici maudit eſpion... Sors, te dis-je, ſur le champ.

PHILIPPE.

Puiſque vous le voulez.

(*Il ſort, & de temps en temps il avance la tête par la porte.*)

SCENE III.

LE BARON, KULPEL.

LE BARON.

JE vous croyois déja bien loin.

KULPEL.

Bon, vous n'y penſez pas,... j'ai été remercié très-honnêtement; & tenez,..... entre nous ſoit dit, je reſte ici. A préſent que j'ai le temps, je tâcherai de faire réuſſir mon projet auprès de la belle veuve.

LE BARON.

A propos,.... qu'eſt-ce donc que cette belle

Digitized by Google

veuve? ce seroit une bonne fortune pour moi. Où loge-t-elle? comment la nomme-t-on?

KULPEL.

Quant à son nom, je l'ignore moi-même : elle le tient très-caché. Elle a apparemment ses raisons...

LE BARON.

Oui, oui, je vous entends. C'est une de ces honnêtes personnes qui voyagent *incognito*...

KULPEL.

Ah! Monsieur le Baron, vous plaisantez. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est veuve d'un Officier du premier rang. Son pere est un certain Colonel de Stornfels. Non, j'ai des projets très-sérieux, &...

LE BARON.

Un mariage sans doute.

KULPEL.

Je verrai.... Mais revenons à nos affaires. Ce matin on m'a fait rendre précipitamment la clef de ma chambre... Vous pourriez me rendre un grand service. J'ai laissé dans une petite armoire, cachée derriere la tapisserie, deux cents cinquante ducats. (*Il regarde derriere lui, & apperçoit Philippe qui l'écoute.*) Je voudrois que le diable eut emporté ce coquin... (*A voix basse.*) Sur le soir, je tâcherai de m'introduire dans la maison : pour peu

Digitized by Google

peu que vous me ſecondiez, il nous ſera facile d'ouvrir la chambre..... Pourvu que ce maudit homme n'ait rien entendu.... Je vous donne ma parole d'honneur de vous prêter alors les cent ducats que vous me demandez.

LE BARON *d'un air de confiance.*

Deux cents cinquante ducats?

KULPEL.

Oui, deux cents cinquante : tous ducats de Hongrie.

LE BARON.

Les jolis bijoux!... (*A part.*) Cette découverte me vient fort à propos.

KULPEL *riant.*

N'eſt-il pas vrai? Ainſi ſur les huit heures, nous...

LE BARON.

Mon bon ami, que je vous plains!

KULPEL.

Pourquoi? pourquoi?

LE BARON.

Les deux cents cinquante ducats, ſoit dit entre nous... Hm, hm!... le Comte les a déja trouvés.

KULPEL.

Eſt-il poſſible?

Digitized by Google

LE BARON.

Et de plus, il a promis de faire élever mon brave ami Kulpel à une place digne de ſes talens, dès qu'il aura l'honneur de le revoir.

KULPEL.

Oh! oh!

LE BARON.

Oui, vous voyez comme on pourſuit la vertu...

KULPEL *à part.*

Le traître! & j'ai la bétiſe de me confier à lui!

LE BARON.

Ainſi, je crois que vous ne feriez pas mal de vous éloigner le plus promptement qu'il ſera poſſible.

PHILIPPE *entrant ſubitement.*

Hm, hm! voici Monſieur le Comte.

KULPEL.

Ouf! (*Il s'enfuit.*)

PHILIPPE.

Derrière la tapiſſérie n'eſt-il pas vrai, Monſieur Kulpel?

Digitized by Google

SCENE IV.

LE COMTE, LE BARON, CHARLES, PHILIPPE.

LE BARON.

ENFIN, Monsieur le Comte, vous m'ôtez jusqu'à la liberté.

LE COMTE.

C'est pour vous conserver la vie & l'honneur. Quoi ? vous voulez vous battre contre le fils d'un homme qui a tout pouvoir dans le royaume ?

LE BARON.

Il m'a insulté.

LE COMTE.

C'est vous qui êtes l'aggresseur. Vous jouez avec lui, vous perdez, & vous lui dites qu'il ne joue pas honnêtement... Baron,... vous devriez rougir.

LE BARON.

Mon honneur m'est plus cher que tout au monde.

LE COMTE.

Baron, que ces miseres-là finissent. Brisons

Digitized by Google

là-dessus. Vous êtes libre; .... votre dette sera acquittée, & votre honneur réparé dès aujourd'hui.

LE BARON.

De quelle maniere?

LE COMTE.

Je vous en donne ma parole, je ne partirai pas sans laisser tous mes amis, contens & satisfaits.

LE BARON.

Mais, Monsieur le Comte, observez, je vous prie... (*Le Comte paroît s'impatienter de cette objection.*) Soit, je vous crois, vous ne prendrez aucun parti qui ne soit avoué par l'honneur; mais... vous me faites observer par ce malheureux. ... (*Montrant Philippe.*) Un homme de ma naissance!

LE COMTE.

Non, Baron, il n'est avec vous que pour votre sûreté, & pour vous empêcher de faire une imprudence.

Digitized by Google

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR de Vernin.

LE COMTE.

Fais-le entrer... (*Le Domeſtique ſort*). (*Au Baron.*) Je voudrois avoir quelques momens à moi.

LE BARON.

Je vous laiſſe. (*A Philippe qui le ſuit.*) Comment, maraud, me ſuivras-tu par-tout?

PHILIPPE.

Juſqu'à la petite armoire, derriere la tapiſſerie, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Puiſſes-tu être au milieu des enfers!

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

LE COMTE, CHARLES, PHILIPPE.

LE COMTE.

PHILIPPE, c'eſt aſſez, reſte ici.

PHILIPPE.

Monſieur....

LE COMTE.

Eh bien?

PHILIPPE.

Votre ancien Maître-d'hôtel a laiſſé dans ſa chambre deux cents cinquante ducats enfermés dans une armoire ſecrete. Il étoit revenu pour les prendre, mais il a pris la fuite à votre arrivée.

LE COMTE *à Charles.*

Si jamais il remet les pieds ici, je veux qu'on l'arrête, & qu'on l'envoie en priſon... L'inſolent!

CHARLES.

Cela ſuffit, Monſieur.

LE COMTE.

Charles.

CHARLES.

Monſieur.

Digitized by Google

LE COMTE.

Tu ſeras doreſnavant mon Maître-d'hôtel. Les deux cents cinquante ducats que ce fripon de Kulpel a laiſſés dans ſa chambre, je devois les perdre, profites-en, je te les donne. (*A Philippe.*) Et toi, tu prendras la place de Charles... Voici de Vernin, allez, laiſſez-nous ſeuls.

SCENE VII.

DE VERNIN, LES PRÉCÉDENS.

LE COMTE *en l'embraſſant.*

AH! mon ami, vous m'avez impoſé un devoir qui peſe fort à mon cœur.

DE VERNIN.

Pas tant que vous l'imaginez.

CHARLES & PHILIPPE.

Monſieur!...

LE COMTE.

Il ſuffit, allez.

(*Ils reſtent encore quelques momens; mais ne trouvant point l'occaſion de parler, ils ſortent en donnant des marques de la plus grande ſatisfaction.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

LE COMTE, DE VERNIN.

DE VERNIN.

M'EST-IL permis de vous demander où vous étiez il y a une demi-heure ?

LE COMTE.

Chez le Miniſtre, pour arranger la fâcheuſe affaire qui eſt arrivée au Baron. Quant à ce qui vous regarde, tout eſt fini : la cour s'eſt reſſouvenue de vous. Elle regrette de n'avoir pas eu plutôt égard à vos ſervices.

DE VERNIN.

Mon cher ami, que je vous ai des obligations !

LE COMTE.

Que parlez-vous d'obligations ? ne ſommes-nous pas amis ?... Mais briſons là-deſſus, & dites-moi, je vous prie, pourquoi vous exigez que je ne parte pas encore aujourd'hui ?

DE VERNIN.

Mon ami, vous le ſaurez ; mais à préſent ne me preſſez pas davantage. Permettez-moi au contraire de réparer une faute que j'ai faite ce matin.

Digitized by Google

LE COMTE.

Vous voulez éviter de me répondre? soit..... Eh! bien,... quelle est cette faute?

DE VERNIN.

J'ai oublié de vous parler d'un vieil Officier de mérite, qui est hors du service, sans bien & sans protection.

LE COMTE.

Comment le nommez-vous?

DE VERNIN.

Le Colonel de Stornfels.

LE COMTE.

Amenez-le aujourd'hui à dîner.

DE VERNIN.

Volontiers. Pourvu toutefois que je puisse l'y déterminer.

LE COMTE.

Pourquoi pas?

DE VERNIN.

Le malheur l'a rendu sombre & misantrope, il abhorre & fuit la société des hommes.

LE COMTE.

Vous me connoissez. Il n'aura pas lieu de se plaindre de moi. Faire du bien aux malheureux est le seul plaisir qui me reste.

Digitized by Google

DE VERNIN.

Le ſeul ? peut-être, mais ſûrement le plus grand dont vous puiſſiez jouir.... O mon ami ! pourquoi toujours cet air inquiet & taciturne ? pourquoi toujours ce ton triſte ? remettez-vous, je vous prie.

LE COMTE.

Eh le puis-je, ô mon ami !

DE VERNIN.

Oui, Comte, oui ſans doute. Evitez la ſolitude ſi dangereuſe aux cœurs affligés. Rendez-vous à la ſociété : abandonnez-vous aux occupations : le calme renaîtra dans votre ame ; votre gaieté naturelle ſe ranimera, &...

LE COMTE.

Que dites-vous ?... Vous me croyez donc bien de la force ?... Ah ! mon ami, quelques momens encore, & je ſuccombe à ma douleur. Que ce peu de gaieté ne vous en impoſe pas ; elle m'eſt une gêne, une gêne bien cruelle. Qu'elle ne vous faſſe pas croire que la conſolation pénetre dans mon cœur. Non, de Vernin,... vous offenſeriez la mémoire de ma malheureuſe épouſe.

DE VERNIN.

Non, mon ami... Mais auſſi pourquoi vais-je rouvrir une plaie qui ſaigne encore ? que je m'en

Digitized by Google

veux!... Adieu, je m'en vais chercher cet infortuné Colonel : vous avez besoin qu'on tache de vous distraire.

LE COMTE *triste.*

Vernin !

DE VERNIN.

Mon ami.

LE COMTE.

Vous reverrai-je bientôt ?

DE VERNIN.

Dans un moment... Mais, Comte,... je voudrois vous revoir tranquille. (*Il sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

TRANQUILLE! moi, tranquille ! avec la contrainte où je suis, avec le chagrin qui me dévore!... Infortuné d'Olsbach!... Emilie ! mon Emilie ! je l'ai perdue !... & avec elle, le repos, le bonheur, la joie ! rien ne me reste,... rien !... Importune grandeur, si ton éclat du moins pouvoit faire quelque illusion à mon cœur ! mais il me suit par-tout ce cœur ulcéré ! par-tout mes yeux se rempliſſent de pleurs!... & il faut les dévorer !...

Digitized by Google

il faut..... que je me détourne pour verſer une larme... une larme que je dois à mon Emilie!

SCÈNE X.

LA COMTESSE, mere du Comte, JULIE ſa ſœur, LE COMTE.

JULIE *qui a entendu les dernieres paroles du Comte.*

UNE larme que je dois à mon Emilie!... (*A la Comteſſe.*) L'avez-vous entendu, ma chere maman?

(*Le Comte les appercevant cherche à ſe remettre, va au devant d'elles, & baiſe la main de ſa mere.*)

LA COMTESSE.

Bon jour, mon fils.

JULIE.

Bon jour, mon frere. Tu vois que nous avons été fort long-temps à notre toilette; mais c'eſt que nous avons réſolu de faire honneur à ta fête.

LE COMTE.

Vous êtes bien bonnes.

JULIE.

Bien bonnes! fi donc, quel compliment pi-

Digitized by Google

toyable ! (*Le Comte ſe détourne pour eſſuyer ſes yeux.*) Comment ? notre philoſoſophe eſſuie ſes yeux ! Ah, mon frere ! doit-on pleurer le jour de ſa fête !

LE COMTE.

Ma ſœur.

JULIE.

J'ai lieu de ſoupirer auſſi, mais je me fais violence à moi-même, & je me ſens aſſez diſpoſée à tourmenter certain grand génie que je connois... Voyons, commençons par un petit interrogatoire... Maman queſtionnera, Monſieur mon frere répondra, & moi, je ſerai le Juge... Où ſont les Domeſtiques ? Philippe.

PHILIPPE.

Mademoiſelle.

JULIE.

Des ſieges. Il faut nous aſſeoir, car nous nous fatiguerions. (*Ils s'aſſeyent, Philippe ſort.*) Je demande donc, au nom de maman, pourquoi Monſieur veut nous quitter ſi promptement ?

LE COMTE.

Pour... des affaires... que j'ai à la campagne, & qui exigent néceſſairement ma préſence.

JULIE.

Quelles affaires ? toutes les terres ſont affermées.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Sérieuſement, mon fils, toute ta conduite me paroît étrange. Jadis tu étois la gaieté même; depuis trois ſemaines que tu es revenu de l'armée, je ſuis encore à te voir ſourire. Toujours ſombre, toujours triſte...

LE COMTE.

Pardonnez-moi, ma mere. Une certaine ſituation dans laquelle je me trouve... des inquiétudes...

LA COMTESSE.

Mon fils, ta façon de parler a changé comme ta conduite. Toutes les deux ſont également ſingulieres,... & la derniere n'eſt-elle pas blâmable? Songes-y toi-même,... tu ſauves la vie du Roi; par une heureuſe négociation, tu procures à ton pays une paix avantageuſe; le Roi, pour récompenſer tes ſervices, te donne avec le comté d'Olsbach le titre de Comte, éleve ta famille au même rang, te donne une des charges les plus conſidérables de l'armée, t'ouvre la carriere pour atteindre la fortune la plus brillante;... & toi, loin de profiter de tous ces avantages, à peine es-tu de retour que tu veux tout quitter pour t'enſevelir dans la ſolitude.... Que penſera-t-on de toi?

LE COMTE *en ſoupirant.*

Si vous ſaviez!... Que voulez-vous que je vous

Digitized by Google

diſe :... on me prendra pour un extravagant,... mais...

LA COMTESSE.

Sans examiner ici ſi ta conduite eſt juſte, ſi la reconnoiſſance doit t'attacher à ton Prince, ſi tu as des devoirs à remplir envers ta patrie, je ne veux t'expoſer que ce que tu dois à ta famille. Tu as fait ſa fortune, c'eſt à toi de la conſerver. C'eſt par toi qu'elle obtint un rang, eſt-ce par toi qu'elle doit le perdre?... Ton couſin eſt mort, tu es l'unique rejetton de cette famille; elle s'éteindra, ſi tu ne penſes à la faire revivre. Tu as trente ans aujourd'hui,... il eſt temps de prendre un parti.

JULIE.

Allons, décide-toi promptement, mon frere, ou je découvre ton ſecret.

LE COMTE.

Mon ſecret?

LA COMTESSE.

Ne t'effraies point, explique-toi.

LE COMTE.

O ma mere!

JULIE.

O mon frere!... pourquoi tant de détours?... Allons, parle.

Digitized by Google

LE COMTE.

Hélas !

JULIE *fouriant.*

Un ſoupir ?

LA COMTESSE.

Pourquoi gardes-tu le ſilence ?...

(*Après une pauſe.*)

L'amour t'occupe peut-être ?

JULIE.

Oh ! qu'un pareil aveu coûte à l'orgueil d'un philoſophe !... nous aurons bien de la peine à le lui arracher... Mais... patience, mon frere, patience. Je ne veux jamais être ta ſœur, ſi je ne te donne dès aujourd'hui une aimable compagne pour embellir ta fête.

LA COMTESSE *tendrement.*

Mon fils !

LE COMTE.

Ma tendre mere !

LA COMTESSE.

Oui, je le ſuis, pourquoi crains-tu de répandre tes ſecrets dans le ſein d'une amie,... d'une mere... Tu pleures ?

LE COMTE.

Voilà les premieres larmes que vous voyez tomber de mes yeux... mais jamais homme peut-

être

Digitized by Google

être n'en versa davantage,... en secret,... sans consolation,... sans espérance...

LA COMTESSE.

Tu m'affliges, ô mon fils!... N'y a-t-il donc aucun moyen d'appaiser ta douleur?

LE COMTE.

Non!

JULIE.

Non?..... moi, je connois sa maladie & le moyen de la guérir... Mon frere est amoureux.

LE COMTE.

Moi?

JULIE.

Oh, oui. Tu te caches; mais tu es découvert. Maman, que dites-vous de ces paroles-là: *Une larme que je dois à mon Emilie!*

LE COMTE.

Ah! cruelle! (*Il veut sortir.*)

JULIE *le retient.*

Un moment, mon frere, l'interrogatoire n'est pas encore fini.

LE COMTE.

Hélas!

LA COMTESSE.

Mon fils, demeure... Que tu es injuste... Tu m'aimes, & tu oublies que tu as une mere digne

Digitized by Google

de ta confiance. Mais je devine peut-être la cause de ton silence. Ecoute-moi : la nécessité de conserver notre famille, & de faire revivre notre nom, doit l'emporter sur toute autre considération. Que ton amante soit pauvre, qu'elle soit d'une naissance obscure, pourvu que la vertu, que l'honnêteté soient son partage ; que sa réputation soit sans tâche,... je la reconnoîtrai toujours pour ma fille.

JULIE.

Maman, j'y suis..... Mon frere, cette chere Emilie est déja ton épouse.

LE COMTE *avec un cri de douleur.*

Elle ne l'est plus !

JULIE.

Comment ?

LA COMTESSE.

Mon fils, je te conjure par tout ce que tu as de plus cher...

LE COMTE.

O mon Emilie ! la mort me l'arracha dans l'instant où elle devenoit mon épouse.

LA COMTESSE.

Dieu ! mon fils !.... mais c'est une énigme pour moi.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je veux, je dois tout vous découvrir..... Ecoutez, & vous verrez après si ma douleur est juste, & si ma résolution est blâmable.

LA COMTESSE.

Parle, mon fils.

LE COMTE.

Quelque temps avant la fin de la derniere campagne, à la tête d'une partie de mon régiment, je fûs en quartier d'hiver dans une petite ville prise aux ennemis. C'est là que je fis connoissance avec mon Emilie. Son pere servant dans le parti contraire, nous ne pouvions espérer d'alliance qu'après que la guerre seroit terminée. Mais notre amour, notre impatience, la crainte de nous perdre, l'emporterent, & nous nous unîmes secrétement par des liens indissolubles.

LA COMTESSE.

Que dis-tu?

LE COMTE.

Pardonnez, ma mere, je ne doutois point de votre consentement..... La naissance d'Emilie, sa beauté, sa vertu justifioient mon choix.

LA COMTESSE.

Continue, mon fils.

Digitized by Google

LE COMTE.

O ma mere, vous frémirez!.... L'inſtant de notre union fut le plus heureux & le plus malheureux de ma vie... Il me donna, & m'enleva le tréſor le plus précieux, le plus cher à mon cœur, mon Emilie... La nuit avoit répandu ſes ombres ſur la terre. Tout étoit calme; les habitans goûtoient les douceurs du ſommeil;... tout-à-coup l'ennemi tombe ſur nous... Je m'arrache, mais trop tard, des bras de mon épouſe... L'ennemi, le déſordre, l'obſcurité, la terreur avoient déja forcé mon couſin à ſe retirer. Sa négligence nous avoit attiré ce malheur. Je raſſemble autour de moi quelques braves ſoldats, je perce avec eux à travers la foule des ennemis pour voler à ſon ſecours; mais envain!... percé de coups, il reſte ſur la place. Nous nous ſauvons, mais quelques malheureux, pour empêcher la pourſuite de l'ennemi, mettent en fuyant le feu à la ville. Funeſte précaution!... jamais nuit ne fut plus horrible... L'infortunée Emilie...

LA COMTESSE.

Ciel!

LE COMTE.

Pour la mettre à l'abri des entrepriſes de ces malheureux qui cherchent toujours à profiter de ſemblables troubles, j'avois, en m'éloignant,

Digitized by Google

fermé les portes de son appartement avec la plus grande précaution... Hélas!... ce fut cette même précaution qui causa sa perte!... Le feu gagne... un vent terrible ajoute à son activité... tout s'embrase, &... mon Emilie,... Dieu!... enfermée,... privée de tout secours, devient la proie des flammes!...

LA COMTESSE.

Ah! mon fils!

JULIE.

Coup terrible!

LE COMTE.

Oui, sans doute, coup terrible! fort funeste!... Maintenant, me demandez-vous de la fermeté? j'en avois encore, je nourrissois encore quelque espérance!... mais hier j'ai reçu le coup de la mort... Tenez,... lisez vous-même.

(*Il donne la lettre à sa mere.*)

LA COMTESSE *lit.*

« Monsieur le Comte,

» Avant hier, enfin, les ennemis sont sortis de » la ville. Aussi-tôt j'ai fait faire, selon vos or- » dres, les recherches les plus exactes; mais... » les larmes aux yeux, je suis forcé de vous » l'apprendre;... votre perte est certaine. La mai- » son que vous avez habitée, a été entiérement

Digitized by Google

» brûlée... J'ai fait fouiller dans ſes ruines, où, » pour comble d'effroi, on a trouvé des reſtes » de corps brûlés. Le témoignage des habitans, » & les circonſtances ne laiſſent aucun doute ſur » le malheureux ſort de votre épouſe. Le déſor- » dre & la terreur ſubite ont empêché de la » ſauver. »

Quelle horreur! ô mon fils! mon cher fils! pourquoi as-tu été aſſez cruel pour cacher à ta mere cet horrible ſecret?

LE COMTE.

Pardonnez, je connois votre ſenſibilité... j'eſpérois... A préſent tout eſt fini! mon malheur eſt certain!..... J'attendois cette lettre; mais non cette nouvelle affreuſe... O mon Emilie!... permettez-moi,... l'horreur qui me pourſuit,... il faut... (*Il veut ſortir.*)

LA COMTESSE.

Où vas-tu?... Infortuné que deviendras-tu?

LE COMTE.

Hélas! ma mere, ſongez combien la ſolitude m'eſt néceſſaire. Je vous rejoindrai bientôt.

LA COMTESSE.

Mon fils... (*Elle l'embraſſe.*) Je ſens tous tes tourmens, je pleure avec toi. Que dirai-je pour te conſoler? Va, reſſouviens-toi que tu as une mere qui t'aime tendrement.

Digitized by Google

JULIE *avec ſenſibilité.*

Tu as auſſi une ſœur, mon frere.

LE COMTE.

O ma mere!... ô ma ſœur!... hélas!

(Il ſort.)

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE *tendrement.*

O mon malheureux frere!..... je t'ai accablé dans ton affliction.

LA COMTESSE.

L'infortuné!..... qu'il eſt à plaindre! quel coup pour ſa ſenſibilité!

Digitized by Google

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, DE VERNIN.

DE VERNIN *entre précipitamment, & dit en traverſant le théatre.*

MADAME, votre très-humble ſerviteur.
(*Il veut entrer dans l'appartement du Comte.*)

LA COMTESSE.

Vous êtes bien preſſé, Monſieur de Vernin. Où allez-vous?

DE VERNIN.

Parlez au Comte.

JULIE.

Mon pauvre frere a bien du chagrin.

DE VERNIN.

Comment cela?

LA COMTESSE.

Monſieur de Vernin, ne me cachez rien. Parlez-moi ſincérement. Comme ami intime du Comte, vous étiez ſans doute inſtruit de ſon mariage ſecret avec Emilie?

Digitized by Google

DE VERNIN.

Madame, il eſt vrai. Je ſavois tout, mais la parole d'honneur que j'avois donnée au Comte, me forçoit au ſilence, &...

LA COMTESSE.

Je ne prétends pas vous en faire un reproche, mais j'ai une grace à vous demander. Vous connoiſſez ſa ſenſibilité : aidez-nous à le conſoler. Sur-tout tâchez de le faire renoncer à la triſte réſolution qu'il a priſe de s'éloigner.

DE VERNIN.

Je ne ſais ſi je pourrai en venir à bout. J'ai eu toutes les peïnes du monde à le retenir ſeulement aujourd'hui : quoiqu'il fût bien que ſa préſence fût néceſſaire pour plus d'une raiſon.

LA COMTESSE.

Néceſſaire?... comment?

DE VERNIN.

Firchland, anciennement Auditeur dans le régiment du Comte, m'a écrit qu'il devoit arriver aujourd'hui ou demain, & qu'il avoit des choſes de la derniere conſéquence à lui découvrir. Mais comme il me prie de tenir ſa lettre ſecrete, je ſuis obligé d'employer différens prétextes pour retarder le départ de mon ami.

Digitized by Google

JULIE.

Ah, Monsieur de Vernin! peut-être apportera-t-il des nouvelles heureuses! peut-être l'épouse de mon frere vit-elle encore!

DE VERNIN.

Plût à Dieu!.... mais je présume plutôt que les découvertes de Firchland concernent l'Etat. Le Comte l'a chargé d'affaires secretes, & surtout de suivre de l'œil les moindres démarches de nos anciens ennemis... Permettez-moi présentement d'aller le trouver... J'ai besoin de lui pour une affaire qui ne peut se différer davantage.

LA COMTESSE.

Et quelle affaire?

DE VERNIN.

Je lui ai parlé aujourd'hui en faveur d'un infortuné. C'est un Officier réformé qui est dans la derniere misere. Je l'ai rencontré hier par hazard. L'ayant retenu à souper, il ne s'est retiré que fort tard. Je viens d'apprendre qu'il n'est pas rentré de toute la nuit. Comme c'est un étranger, je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, & je vais prier le Comte de faire faire des recherches.

LA COMTESSE.

A-t-il de la famille?

Digitized by Google

DE VERNIN.

Je crois lui avoir entendu dire qu'il avoit une fille.

LA COMTESSE.

Monsieur de Vernin, amenez-moi cette infortunée.

JULIE.

Oui, je vous en prie, vous nous rendrez service. Cette aimable personne doit avoir bien des chagrins.

DE VERNIN.

Aussi-tôt que j'aurai retrouvé son pere, je le ramenerai moi-même chez lui; & votre invitation lui fera sans doute beaucoup de plaisirs...

(*En partant.*)

Madame....

LA COMTESSE.

Vous avez raison, venez,... je vous accompagnerai.... Monsieur de Vernin, la situation de mon fils me fait trembler;... employez tout pour le tranquilliser.

DE VERNIN.

Je ferai, Madame, tout ce qui dépendra de moi.

(*Il sort avec la Comtesse.*)

Digitized by Google

JULIE *ſeule.*

Mon pauvre frere, pourquoi ne ſuis-je point en état d'apporter du ſoulagement à ta douleur !... C'eſt donc en vain que tu as une ſœur qui t'aime tendrement !

(*Elle ſort lentement & d'un air affligé.*)

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théatre repréſente une chambre aſſez mal meublée dans la maiſon de Madame Vandel.

SCENE PREMIERE.

Mde D'ORLHEIM *occupée à coudre*, CATEAU.

Mde D'ORLHEIM.

IL me ſemble que l'on frappe à la porte.

CATEAU *va voir & revient.*

Il n'y a perſonne.

Mde D'ORLHEIM.

Il ne vient point!... Ah! j'eſpere en vain!

CATEAU.

Ma chere Dame, ne pleurez pas. Ma tante aura ſans doute de bonnes nouvelles à vous apprendre.

Mde D'ORLHEIM.

Plût à Dieu!

Digitized by Google

CATEAU.

Monsieur le Colonel a peut-être passé la nuit chez un de ses amis.

Mde D'ORLHEIM.

Un de ses amis?... Mon pere n'a point d'amis! Mon enfant, voyez, je vous prie, s'il ne vient point... Votre tante est peut-être de retour.

CATEAU.

Très-volontiers;... mais ne vous affligez pas tant.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

Mde D'ORLHEIM *seule.*

MON pere,... mon époux,... je perdrai donc tout ce que j'ai de plus cher!... Dieu!... Dieu!...

(*Elle succombe à sa douleur.*)

(*Pause.*) Bientôt,... bientôt, je te suivrai, mon Orlheim!... Oui, cher époux, bientôt arrivera l'instant heureux qui nous réunira pour toujours!

Digitized by Google

SCENE III.

Mde D'ORLHEIM, Mde VANDEL, CATEAU.

Mde D'ORLHEIM *allant au devant de Madame Vandel.*

EH bien, Madame Vandel, l'avez-vous trouvé?

Mde VANDEL.

Pas encore, ma cher Dame.

Mde D'ORLHEIM.

Pas encore!

(*Elle tombe dans les bras de Madame Vandel.*)

Mde VANDEL.

Ah! ciel! qu'avez-vous? Allons, Cateau.... Madame, voulez vous prendre une taſſe de thé?... Cateau, une chaiſe. (*Cateau apporte une chaiſe, & Madame d'Orlheim s'aſſied.*) Ah! ma pauvre Dame!... Vîte une taſſe de thé.

(*Cateau ſort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

Mde D'ORLHEIM, Mde VANDEL.

Mde D'ORLHEIM *ſe remettant.*

QUELLE nuit affreuſe !... celle que je viens de paſſer,... & cette autre,... cette autre à jamais horrible, qui m'a ravi mon Orlheim !

Mde VANDEL.

Que vous êtes pâle !... Prenez ce flacon, reſpirez de cette eau-là;... vous êtes bien ſujete aux évanouiſſemens. Juſte ciel ! qu'allez-vous devenir?... depuis que vous demeurez chez moi, vos larmes n'ont pas ceſſé de couler un ſeul inſtant... Que ſera-ce donc, s'il eſt arrivé un malheur à Monſieur le Colonel ?

Mde D'ORLHEIM.

Un malheur?... Non, Madame Vandel, non,... Je l'eſpere... Je ne perdrai point à la fois mon pere, mon époux.

Mde VANDEL.

Ecoutez, ma chere Dame... Je vous demande bien pardon, mais vous êtes un peu trop ſenſible. Monſieur votre pere ſe retrouvera; & quant à votre

Digitized by Google

votre époux défunt, je crois qu'il eſt bientôt temps de vous en conſoler, il y a déja ſix mois qu'il eſt mort. Tenez, moi, j'ai eu trois maris, je ſuis ſenſible comme une autre; mais tout bien compté, pour tous les trois, j'ai à peine pleuré trois jours;.. & d'ailleurs la femme d'un Officier doit toujours s'attendre à de pareils malheurs.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CATEAU *apportant le thé.*

Mde VANDEL.

AH! voilà le thé..... Cateau, verſez-en vîte. (*Cateau verſe du thé & le préſente à Mde d'Orlheim.*) Prenez-le, ma chere Dame, il vous fera du bien; vous n'avez pas fermé l'œil de toute la nuit... En vérité, je ne puis concevoir comment vous pouvez y tenir, étant d'une complexion auſſi délicate... Prenez ce thé, Madame, prenez...

(*Madame d'Orlheim commence à en prendre.*)

... Je ſouhaite que vous le trouviez bon...

(*Elle prend auſſi du thé & met un morceau de ſucre dans ſa bouche. Elle veut continuer de bavarder; mais le ſucre l'empêche de parler librement.*)

Digitized by Google

Je vous avoue que je ſerois bien fâché, s'il étoit arrivé quelque choſe à Monſieur votre pere, c'eſt un ſi honnête homme ! Mais dites-moi, Madame, pourquoi gronde-t-il toujours en parlant ?... Ce n'eſt pas proprement gronder, mais il prend toujours un ton ſi ſec ; d'ailleurs il a l'air de ſi mauvaiſe humeur, le regard ſi farouche, qu'il me fait quelquefois trembler de peur. Et puis, pourquoi refuſe-t-il de voir du monde ?

Mde D'ORLHEIM.

Il haït tous les hommes ; non contens de l'avoir perdu, ils ſemblent encore inſulter à ſon malheur, ils le laiſſent preſque périr dans la derniere miſere.

Mde VANDEL.

Ce pauvre Monſieur de Stornfels ! je le plains bien ! (*Elle pleure.*) Mais il a tort, tous les hommes ne ſont pas méchans. Moi, par exemple, je ne ſuis qu'une pauvre femme ; mais en vérité j'ai le cœur ſenſible.

Mde D'ORLHEIM *à part.*

Mon pere !.... hélas ! où eſt-il ? peut-être lui a-t-on arraché l'unique bien qui lui reſtoit, ſa déplorable vie !

Mde VANDEL.

Allons, ne pleurez pas, tout ira bien.... Et puis, quand il lui ſeroit arrivé quelque choſe...

Digitized by Google

Enfin,... il faut que nous mourrions tous,... & il ne ſeroit pas le premier..... La ville eſt ſi grande; tous les jours il arrive quelqu'accident fâcheux... Tenez, par exemple, il y aura bientôt deux ans qu'un jeune homme de Francfort arriva ici. Il étoit de la plus jolie figure du monde, & il venoit de finir ſes études... Mais, Madame, votre thé ſe refroidit. Cateau, retire-toi, tu n'as pas beſoin de nous écouter... (*Cateau ſort.*)

Cette fille-là eſt bien curieuſe... Madame, voudriez-vous un peu de crême?

Mde D'ORLHEIM.

Non, je vous ſuis obligée.

Mde VANDEL.

Vous avez raiſon. Je crois auſſi qu'elle pourroit vous incommoder, après avoir eu tant d'inquiétudes... Mais... vous vous chagrinez trop auſſi. Il ne faut pas mettre les choſes au pis... Sechez vos larmes; car.... tenez, quand on pleure tant dans la jeuneſſe, on a les yeux tout rouges lorſqu'on eſt vieille... D'ailleurs vous êtes encore jeune & fraîche, vous pouvez trouver beaucoup de braves gens qui vous épouſeront volontiers. Mais moi... (*Elle pleure.*) Malheureuſe que je ſuis! je commence à devenir vieille, & je n'ai ni époux ni enfant. Je vous aſſure que je me ſerois mariée avec plaiſir pour la quatrieme fois... Mais que

Digitized by Google

voulez-vous, ce n'étoit pas là ma deſtinée : car pour en revenir à ce jeune homme ; il avoit donc fini ſes études....

Mde D'ORLHEIM.

Ah ! Madame, voyez, je vous prie, voyez ſi mon pere ne vient point. Il eſt bientôt midi... Dieu ! s'il ne vivoit plus !

Mde VANDEL.

Oh ! il vit encore,... mais il faut prendre patience... Ce jeune homme venoit chez moi...

Mde D'ORLHEIM.

De grace, laiſſez-moi un moment ſeule, j'ai des maux de tête affreux.

Mde VANDEL.

Des maux de tête ?... Ah, ma pauvre Dame !... Savez-vous ce qu'il faut faire ?... Prenez une taſſe de café bien fort : c'eſt un remede prompt & efficace... Ah ! je ſais combien l'on ſouffre ! mais faites ce que je vous dis, & vous vous en trouverez bien. (*Elle appelle.*) Cateau !..... La ſourde, elle n'entend pas... Cateau !...

Mde D'ORLHEIM.

Madame, je n'en prendrai point, ne me tourmentez pas je vous prie.

Mde VANDEL.

Le ciel m'en préſerve... Ne vous fâchez pas,

Digitized by Google

ma chere Dame... De quoi parlions-nous?... Ah! j'y ſuis... eh bien, pour vous finir l'hiſtoire de ce jeune homme...

Mde D'ORLHEIM.

Ma chere Madame Vandel.

Mde VANDEL.

Je ſavois bien que j'avois quelque choſe à vous dire... Monſieur de Kulpel aura l'honneur de venir vous faire ſa cour ſur le midi.

Mde D'ORLHEIM.

Lui auſſi!... ne ſuis-je pas aſſez accablée!

Mde VANDEL.

Quoi! n'eſt-ce pas un homme fort aimable?... & tout ce qu'il dit, nous annonce qu'il eſt très-bien avec Monſieur le Comte d'Olsbach... Il peut vous être fort utile, & à Monſieur votre pere auſſi; je ſouhaiterois à ce reſpectable vieillard une charge qui lui aſſura un revenu honnête, & à vous un jeune époux aimable.

Digitized by Google

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CATEAU.

CATEAU *entrant précipitamment.*

RÉJOUISSEZ-VOUS!.... Voilà Monsieur le Colonel.

Mde D'ORLHEIM.

Mon pere?

CATEAU.

Oui lui-même,... & un étranger avec lui.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DE STORNFELS, DE VERNIN.

Mde D'ORLHEIM *courant à son pere.*

AH, mon pere!

DE STORNFELS.

Ma fille!

Mde VANDEL *à Monsieur de Vernin.*

Ah! votre servante, Monsieur le Capitaine... Quel heureux hazard me procure l'honneur de

Digitized by Google

vous voir chez moi... (*Bas.*) Ne vous avois-je pas dit, que de cette maniere vous ne manqueriez pas de faire la connoiſſance de Monſieur le Colonel ?

DE VERNIN, *bas, à Madame Vandel.*

N'en parlez pas, je vous prie...

(*A Madame d'Orlheim.*)

Mademoiſelle, permettez-moi de vous préſenter mes très-humbles reſpects.

DE STORNFELS.

Elle eſt déja veuve, Monſieur... J'avois oublié de vous le dire.

Mde VANDEL.

Qu'importe le nom de veuve... Madame eſt très-aimable d'ailleurs;... & puis elle n'a été qu'un jour mariée.

DE STORNFELS.

Madame, vous connoiſſez Monſieur, à ce que je vois.

Mde VANDEL.

J'ai cet honneur-là. Mon fils qui a été tué dans la derniere campagne, étoit bas Officier dans ſa compagnie... Mais, Monſieur, ſi vous ſaviez dans quelle inquiétude nous avons été, craignant qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur.

Digitized by Google

DE STORNFELS *à sa fille.*

Sans toi, je te le jure, que j'aurois risqué ma vie, pour me venger des affronts que j'ai essuyés au corps de garde.

Mde D'ORLHEIM.

Comment, mon pere?

DE VERNIN.

Mon cher ami, songez à ce que vous m'avez promis.

DE STORNFELS.

Il est vrai;... mais puis-je y penser sans frémir de rage. J'ai servi quarante ans en brave soldat; oui, Monsieur, quarante ans! & jamais personne n'a osé m'insulter. Deux étourdis se battent, je veux les séparer, & il faut que je sois arrêté, que je serve de risée à une garde insolente. Monsieur, avec quelque monnoie je me serois débarrassé de ces coquins-là.... Mais en vérité l'homme le plus brave sans argent, n'est regardé que comme un malheureux.

DE VERNIN.

Savez-vous qui sont ceux qui se battoient?

DE STORNFELS.

Non, l'obscurité m'a empêché de les connoître; mais quels qu'ils soient, ce sont des lâches; ils ont pris la fuite, & m'ont laissé seul.

Digitized by Google

DE VERNIN.

Je vais vous les nommer. L'un eſt le fils du Miniſtre de Bernau, & l'autre un pupile du Comte d'Olsbach. Tous deux vous ont beaucoup d'obligation... En parlant de cette rencontre au Comte d'Olsbach, je vous ai rendu juſtice. Il vous la rendra de même auprès du Miniſtre.

DE STORNFELS.

Monſieur, ſi je crois qu'il y a encore d'honnêtes gens ſur la terre, c'eſt vous qui me forcez à le croire.

DE VERNIN.

Je m'eſtime donc très-heureux de vous avoir fait revenir d'une erreur ſi grande...

(*A demi-voix.*)

Mon cher Colonel, j'ai une grace à vous demander?...

DE STORNFELS.

Expliquez-vous.

DE VERNIN.

Tout honnête homme peut... manquer d'argent. Vous en manquez,... ſervez-vous de ma bourſe.

(*Il lui préſente ſa bourſe*)

DE STORNFELS.

Comment, Monſieur!... Je n'en ferai rien, non, en vérité... Je ſuis un vieux ſoldat réformé, je ne

Digitized by Google

poſſede pas une obole, il eſt vrai; mais,... en un mot, Monſieur, je n'en ferai rien... Au pis aller une bonne paire de piſtolets eſt de l'argent comptant pour un malheureux invalide comme moi...

Mde D'ORLHEIM.

O mon pere!

DE STORNFELS *ému.*

Ma fille!

DE VERNIN.

Monſieur, votre façon de penſer...

DE STORNFELS.

Pourquoi, Monſieur? qu'importe qu'il y ait un vieillard comme moi de plus ou de moins dans le monde! ce n'eſt que ma fille, Monſieur, ce n'eſt qu'elle qui m'intéreſſe & me retient. Elle a déja éprouvé bien des malheurs..... Si ſon ſexe avoit été différent, elle auroit ſuivi ma volonté, & ſeroit devenue un brave ſoldat, mais peut-être... auſſi miſérable que ſon pere... Ah! ſans elle tous mes tourmens ſeroient finis...

Mde VANDEL.

Ah, mon cher Monſieur! le peu d'argent que nous avons tiré de vos habits, n'ira pas loin; &... d'ailleurs Monſieur le Capitaine a déja fourni à vos beſoins.

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Comment?

Mde D'ORLHEIM.

Monſieur le Capitaine?

(*De Vernin fait ſigne à Mde Vandel de ſe taire.*)

Mde VANDEL.

Mais oui,... puiſque vous ne voulez pas vous-même avoir ſoin de vous, il faut bien que d'autres s'en chargent. Je ſais que Monſieur le Capitaine eſt généreux & compatiſſant; c'eſt pourquoi j'ai été le trouver. Je lui ai dit que vous étiez arrivé ici, que vous logiez chez moi, que vous étiez un honnête homme & un brave militaire, mais que vous étiez pauvre.... Il s'eſt intéreſſé auſſi-tôt pour vous, & a voulu vous connoître. Mais comme je n'oſois vous l'amener, je lui ai dit que vous alliez ſouvent vous promener le ſoir dans la grande allée... Il s'y eſt rendu tant de fois, qu'enfin il vous a rencontré.

DE STORNFELS.

Vous ne m'aviez jamais dit qu'il vous avoit donné de l'argent pour moi?

Mde VANDEL.

Non, mais...

DE VERNIN *à part, à Mde Vandel.*

Mais, Madame Vandel.

Digitized by Google

Mde VANDEL.

Ah, il faut que je dise la vérité... Et d'ailleurs quel mérite avez-vous de faire du bien, si on l'ignore?

Mde D'ORLHEIM.

Homme généreux!

DE STORNFELS.

Non, Monsieur, non, il n'en sera rien. C'est de quoi me fâcher... Et comment voulez-vous que je vous le rende?... comment?... Tenez, ces cheveux blancs, une douzaine de blessures, c'est là tout ce qui me reste,... ce sont-là mes richesses... Vous m'avez dit vous-même que vous n'étiez pas trop à votre aise, voulez-vous vous ruiner pour moi?... cela me fait rougir. (*Les larmes lui coulent des yeux.*) Quoi? un vieux soldat comme moi pleure encore!.. Ah, je ne saurois empêcher mes larmes de couler... C'est à présent que je sens toute l'horreur de ma situation, tout le poids de ma misere!

DE VERNIN.

Sans plus tarder, allons chez le Commissaire de guerre. Il est chargé de proposer au Ministre tous les Officiers de mérite qui se présenteront chez lui. Cela ne vous donne en vérité aucune espérance, vous êtes étranger; mais il peut vous être utile: ne négligeons rien.

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Oui, allons-y. (*A Mde Vandel à part.*) Madame, ne prenez point d'argent, entendez-vous? (*A Mde d'Orlheim.*) Ma fille, ne t'afflige point. Ton vieux pere ſera employé, ou... un piſtolet terminera ſon triſte ſort.

(*Il part avec de Vernin.*)

SCENE VIII.

Mde D'ORLHEIM, Mde VANDEL.

Mde VANDEL.

VOYEZ comme il eſt,... & puis il veut que l'on s'intéreſſe pour lui... Par ma foi, nos Officiers d'aujourd'hui ſont beaucoup plus aimables. S'ils n'étoient point en uniforme, on les prendroit plutôt pour des petits maîtres que pour des ſoldats. Ils ont une tournure, un air,... en vérité, c'eſt un plaiſir de les voir... Madame, je vous demande pardon, ſi je dis auſſi librement ce que je penſe; mais ſi je ne connoiſſois pas Monſieur votre pere, je ne le prendrois jamais pour un Colonel.

Mde D'ORLHEIM.

Voilà comme il eſt;.... mais il n'eſt pas le ſeul de ce caractere.

Digitized by Google

Mde VANDEL.

Il eſt vrai. J'ai connu deux ou trois vieux Officiers comme lui... On diſoit en les voyant... voilà un bon Allemand... Mais j'aime les Officiers qui ſont galants, moi, par exemple, Monſieur de Vernin,... il eſt aimable, peu fier, mais brave. Vous ne ſauriez croire comme il s'eſt diſtingué dans la derniere guerre... En vérité, je ſuis bien fâchée que vous ne l'ayez pas mieux accueilli, car c'eſt un homme d'un bon cœur...

Mde D'ORLHEIM.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ſon noble déſintéreſſement, ſon zele ardent pour obliger un malheureux qu'il n'a jamais vu, dont le caractere bruſque révolte tout le monde, & dont l'état déplorable inſpireroit à des ames moins ſenſibles plus de dégoût que de compaſſion; mais je ſerois mortifiée d'être à charge à un homme dont la fortune ne répond pas à la généroſité.

Mde VANDEL.

Je le crois cependant fort à ſon aiſe. Mais ſi vous vous faites un ſcrupule d'accepter quelque choſe de lui, nous avons encore une autre reſſource... Adreſſons-nous à Monſieur de Kulpel.

Mde D'ORLHEIM.

A lui? encore moins.... Je ne ſais, mais ſa

Digitized by Google

conduite me paroît ſuſpecte. Ce n'eſt certainement pas ſans deſſein qu'il cherche à s'introduire ici.

Mde VANDEL.

Pourvu que ſes deſſeins ſoient honnêtes ?

Mde D'ORLHEIM.

J'en doute.

Mde VANDEL.

N'en doutez pas !..... il mérite que vous lui rendiez plus de juſtice. Tenez, j'ai été ce matin chez lui, vous ne ſauriez croire avec quelle bonté il m'a reçu !... Il ne s'attendoit pas à me voir... Hier, lorſqu'il a dit qu'il demeuroit chez le Comte d'Olsbach, j'ai retenu ce nom ; & ce matin à force de demander, je ſuis venue à bout de le trouver. Il m'a beaucoup queſtionné ſur vous, ſur Monſieur votre pere... Hier auſſi il m'avoit demandé votre nom ; mais vous ſavez combien je ſuis diſcrete.

Mde D'ORLHEIM.

Vous avez très-bien fait, ma chere Dame, je ne veux être connue de perſonne... Qu'il me ſoit permis au moins de pleurer en liberté !... Vous n'avez rien dit non plus à Monſieur de Vernin ?

Mde VANDEL.

Pas la moindre choſe, Madame, perſonne ne ſera capable de m'arracher le ſecret ; mais,

Digitized by Google

Madame, je desire du meilleur de mon cœur vous voir heureuse.... Monsieur d'Orlheim est mort, s'il se présentoit un autre homme aimable...

Mde D'ORLHEIM.

O mon Orlheim!

Mde VANDEL.

C'est bien singulier!... aussi-tôt que l'on vous parle de lui, vous êtes hors de vous-même; & vous avez tort, car enfin celui qui est mort, est mort : on a beau pleurer, on ne lui rend pas la vie..... Et puis on n'épouse pas toujours un Général...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, DE VERNIN.

DE VERNIN *entrant sans qu'on l'apperçoive, met sur une table qui est près de la porte un papier dans lequel il y a de l'argent : puis s'approchant de Madame d'Orlheim, il lui dit.*

MADAME, voulez-vous me permettre de vous annoncer chez la Comtesse d'Olsbach. C'est une Dame fort aimable... Elle se fait un vrai plaisir de vous recevoir chez elle.

Mde

Digitized by Google

Mde D'ORLHEIM.

Monsieur, je suis bien sensible à l'intérêt que vous prenez; mais suis-je en état de me présenter chez des personnes d'un certain rang?

DE VERNIN.

Cette raison ne doit pas vous empêcher d'aller voir Madame la Comtesse; d'ailleurs vous êtes en deuil... Mais je vais rejoindre Monsieur votre pere.

Mde D'ORLHEIM.

Où l'avez-vous laissé?

DE VERNIN.

Près d'ici à la promenade... Vous me permettez de vous annoncer?

Mde D'ORLHEIM.

Si vous le jugez à propos.

(*De Vernin sort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

Mde D'ORLHEIM, Mde VANDEL.

Mde VANDEL.

Je ſuis bien aiſe que vous vouliez aller voir la Comteſſe. Elle eſt auſſi bonne que reſpectable : tout le monde en fait l'éloge. Quoique riche, & d'un rang diſtingué, elle eſt ſi affable, en vérité elle parleroit au dernier des hommes, comme s'il étoit ſon égal. Elle n'eſt à Berlin que depuis que ſon fils eſt revenu de l'armée, elle demeuroit auparavant bien loin d'ici.

Mde D'ORLHEIM.

Vous connoiſſez donc cette maiſon ?

Mde VANDEL.

Mais,... oui,... depuis ce matin, où j'ai été voir Monſieur de Kulpel,..... j'ai fait connoiſſance avec un Domeſtique qui m'a tout raconté... C'eſt un très-joli garçon !... Si j'avois eu le temps, je l'aurois prié de m'en dire davantage, car j'aime à entendre parler des gens de condition... C'eſt bien dommage que je n'aie pas connu plutôt cette maiſon.... Mais la ville eſt ſi grande, & il y a

Digitized by Google

tant de grandes maiſons... A préſent, Madame, vous devez être de bonne humeur. Tenez, je parie que la Comteſſe voudra que vous reſtiez avec elle, j'eſpere que vous n'oublierez pas la pauvre Vandel.

Mde D'ORLHEIM.

Ma chere Dame, tout le monde n'eſt pas ſi bon que vous le croyez...

Mde VANDEL *un peu fâchée.*

Eh! vous ne croyez jamais rien!... Ah, voilà Monſieur de Kulpel!...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTES, KULPEL.

KULPEL.

MADAME, je ſuis votre ſerviteur.

Mde D'ORLHEIM.

Votre ſervante, Monſieur.

Mde VANDEL.

Donnez-vous la peine de vous aſſeoir, Monſieur, voici une chaiſe; à la vérité, elle n'eſt pas digne de vous être préſentée, mais vous excuſerez, je ne ſuis qu'une pauvre femme.

Digitized by Google

KULPEL.

Madame, avez-vous bien passé la nuit?

Mde VANDEL.

Nous n'avons pas fermé les yeux...

(*A part à Madame d'Orlheim.*)

Allons, Madame un peu de gaieté.

KULPEL.

Pourquoi cela?

Mde VANDEL.

Le pere de Madame n'est pas rentré de toute la nuit.

KULPEL.

Ah! ah!

Mde VANDEL.

On craignoit qu'il ne lui fut arrivé quelqu'accident.

KULPEL.

Ah! ah!

Mde VANDEL.

Mais, grace au ciel, il n'en est rien.

(*A part à Madame d'Orlheim.*)

Parlez donc, Madame.

KULPEL.

Et Monsieur le Colonel, où est-il à présent?

Mde D'ORLHEIM.

Un certain Monsieur de Vernin l'a emmené

Digitized by Google

pour lui procurer quelque place, s'il eſt poſſible.

KULPEL *effrayé au nom de Vernin.*

Ciel !

Mde D'ORLHEIM.

Qu'avez-vous ?

KULPEL.

Moi, rien du tout..... (*A part à Madame Vandel.*) Madame Vandel.

Mde VANDEL.

Que me voulez-vous, Monſieur ?

KULPEL.

Je ne ſerois pas bien aiſe qu'un étranger me rencontrât ici... J'ai quelque choſe de conſéquence à communiquer à Madame.

Mde VANDEL.

Il ſuffit. Je vais donner ordre qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

KULPEL.

Vous me ferez plaiſir.

Mde VANDEL *appelle.*

Cateau ! Cateau !

(*Cateau arrive. Madame Vandel lui parle à l'oreille, & la renvoie.*)

KULPEL.

Monſieur de Vernin eſt, à ce qu'il me paroît, un ami de la maiſon ?

Digitized by Google

Mde D'ORLHEIM.

Oui, Monſieur.

KULPEL.

C'eſt encore un Officier réformé.

Mde D'ORLHEIM.

Oui.

KULPEL.

C'eſt dommage que ces Meſſieurs n'aient pas beaucoup de pouvoir... La volonté eſt ce qu'ils ont de mieux.

Mde D'ORLHEIM.

Elle ſuffit pour leur mériter notre eſtime & notre reconnoiſſance.

KULPEL.

On ne peut trop louer votre façon de penſer... Mais il eſt queſtion de ſavoir, ſi avec leur empreſſement à rendre ſervice, ils ont toujours de bonnes intentions... Je veux croire que M. de Vernin eſt un honnête homme.

Mde D'ORLHEIM.

Il l'eſt, Monſieur, il l'eſt.

Mde VANDEL.

Oui, oui, il l'eſt.

KULPEL.

C'eſt ce que je vous dis;... j'en conviens moi-

Digitized by Google

même... Mais,... hm, hm ! (*à part*) Cela ne prend pas.

Mde D'ORLHEIM *à part.*

Le Calomniateur !

KULPEL.

Je voulois vous dire... que cet honnête homme m'a prévenu... Mon intention étoit de m'employer pour Monsieur le Colonel... Et peut-être aurois-je pu me flatter de réussir, étant très-bien avec les personnes les plus distinguées de la cour; mais nous verrons cela une autre fois... Permettez que j'en vienne à quelque chose qui m'intéresse autant que la fortune & l'avancement de Monsieur le Colonel... Parlons de vous-même, Madame... (*Il s'approche d'elle.*) Vous êtes une jeune veuve fort aimable.... N'auriez-vous aucune envie de former un nouvel engagement ?

Mde D'ORLHEIM.

Non, Monsieur, jamais.

KULPEL.

Mais dans la situation où vous vous trouvez, il y a bien des gens riches & libres...

Mde D'ORLHEIM.

Cela peut être; mais jamais je n'y songerai.

KULPEL.

Vous avez..... presque raison; le mariage

Digitized by Google

n'eſt pas toujours le chemin du bonheur... Peut-être aimeriez-vous mieux une liaiſon..... moins gênée...

Mde D'ORLHEIM.

Que dites-vous?

KULPEL.

Alors on donne ſon cœur à un objet aimé;... on jouit avec lui des plaiſirs de la vie;... on partage ſes richeſſes, & l'on garde ſa liberté.

Mde D'ORLHEIM.

Je vous entends.... Votre deſſein ne ſeroit-il pas de me propoſer une ſemblable liaiſon?

KULPEL.

Et... dans ce cas,... que me diriez-vous?

Mde D'ORLHEIM.

Ce que je te dirois?... ſcélérat...

KULPEL.

Scélérat!... hm, hm!

Mde VANDEL.

Sans doute,... vous devriez rougir d'oſer faire à Madame des propoſitions auſſi indignes. Je vous croyois un galant homme, je me ſuis trompée... Sortez de chez moi à l'inſtant, je vous prie: ma maiſon eſt honnête, & vous vous trompez au moins, ſi vous croyez que j'y ſouffrirois un homme capable de procédés auſſi infâmes.

Digitized by Google

KULPEL *à part.*

Voilà un mauvais pas. Tirons-nous-en adroitement. (*Haut.*) Fort bien, j'en ſuis bien aiſe.

Mde VANDEL.

Ma chere Dame!

KULPEL.

Vous avez de l'honneur, vous ne pouvez manquer de plaire à la Comteſſe...

Mde VANDEL.

A quelle Comteſſe?

KULPEL *à part.*

Diable! qu'eſt-ce que je fais-là? Mais j'ai commencé, finiſſons. (*Haut.*) A la Comteſſe d'Olsbach.

Mde D'ORLHEIM.

Comment à la Comteſſe d'Olsbach?

KULPEL.

Oui, c'eſt une Dame reſpectable par ſa vertu.

Mde D'ORLHEIM.

Je ne vous entends point.

KULPEL.

Comment vous ne ſavez pas?..... Madame Vandel ne vous a donc parlé de rien?

Mde VANDEL.

Moi? de quoi donc?

Digitized by Google

KULPEL.

Que j'ai parlé de Madame à la Comteſſe d'Olsbach.

Mde VANDEL.

Il eſt vrai,... oui, il l'a fait.

KULPEL.

Elle m'a chargé, hier au ſoir d'employer une petite ruſe, pour m'aſſurer ſi vous répondiez au portrait avantageux qu'on lui a fait de vous; & ſi elle pouvoit vous recevoir chez elle.

Mde D'ORLHEIM.

Parlez-vous ſincérement ?

KULPEL.

La Comteſſe confirmera ce que je vous dis.

Mde D'ORLHEIM.

Pardonnez donc, ſi je vous ai offenſé par un ſoupçon injuſte.

KULPEL.

N'y penſez plus. Je ſuis enchanté du ſuccès de mon entrepriſe. Je vais en faire part à la Comteſſe.

Mde D'ORLHEIM.

Comme il vous plaira. Je vous ſupplie d'excuſer mon erreur.

Digitized by Google

KULPEL.

Je ſerai ſans doute chargé de venir vous prendre cet après-midi pour vous préſenter à Madame la Comteſſe.

Mde VANDEL *allant devant pour lui ouvrir la porte, apperçoit ſur la table le papier que Monſieur de Vernin y a mis, & ſentant qu'il renferme de l'argent.*

Ah, ah! qu'eſt-ce que cela? Madame, voici une lettre;... il y a de l'argent dedans;... voyez.

KULPEL.

Madame, j'ai l'honneur...

Mde D'ORLHEIM.

Un moment, Monſieur de Kulpel, je vous prie.

(*Elle prend la lettre & la regarde.*)

Elle m'eſt adreſſée.

(*Elle l'ouvre & lit.*)

« La pauvreté n'eſt point un vice dont on » doive rougir : mais il coûte à un cœur noble » d'en faire l'aveu. Ce qu'on oſe vous offrir, eſt » peu de choſe. Daignez l'accepter, puiſſe le ciel » vous accorder bientôt une fortune digne de vos » vertus. ».

Cette lettre, cet argent, d'où viennent ils? (*Elle regarde attentivement Kulpel, & dit enſuite à Madame Vandel.*)

Digitized by Google

Seroit-ce de lui? cet homme dont la phyſionomie prévient ſi peu en ſa faveur, ſeroit-il capable d'une action auſſi noble?... ou peut-être ſeroit-ce?...

Mde VANDEL.

Non, non, c'eſt lui. Il m'a dit ce matin qu'il vouloit vous prêter des ſecours.

Mde D'ORLHEIM.

Seroit-il poſſible? que les dehors ſont trompeurs!... Oui, c'eſt lui, je n'en doute plus : ſon embarras, ſon inquiétude me confirment...

KULPEL *à part.*

Je tremble que ce de Vernin n'arrive, & ne me trouve ici... Permettez...

Mde D'ORLHEIM.

Non,.... acceptez d'abord mes remercimens, homme noble & généreux.

KULPEL.

Hm, hm!... Madame...

Mde D'ORLHEIM.

Ne diſſimulez point, c'eſt vous;... oui,... cette bonne Dame vous a trahi,... & votre précaution même... D'abord vous avez éprouvé ma vertu, qui n'eſt qu'un devoir que l'honneur m'impoſe... A préſent vous voulez la récompenſer par une noble généroſité... Non, Monſieur, je n'abuſerai

Digitized by Google

pas de votre bon cœur; reprenez votre argent.

KULPEL.

Madame, en vérité.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, DE STORNFELS.

DE STORNFELS *en entrant.*

C'EST inutile, c'eſt inutile!... Je ſuis fâché que ce brave homme ſe ſoit donné tant de peines auprès d'un pareil fat...

(*A Kulpel.*)

Votre ſerviteur, Monſieur.

Mde D'ORLHEIM.

Mon pere, qu'avez-vous donc?

DE STORNFELS.

Ce Commiſſaire,.. cet animal,.. que ſais-je moi ce qu'il eſt?... il faut devant lui ſe baiſſer juſqu'à terre. Je voudrois être ce que je fus autrefois, & avoir cet impertinent ſous mes ordres, je le ferois danſer!...

Mde D'ORLHEIM.

Mon pere, remettez-vous. Nous avons encore des amis.

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Bien peu, ma fille!

Mde D'ORLHEIM.

Des amis auxquels nous n'avions pas lieu de nous attendre... Voyez cet homme généreux : à peine nous connoît-il qu'il nous accable déja de ses bienfaits. Lisez cette lettre.

DE STORNFELS *après avoir lu.*

Non, Monsieur il n'en sera rien.

Mde VANDEL *qui a ouvert le papier & compté l'argent.*

Ah, Monsieur le Colonel! gardez-le, je vous prie, il y a dix ducats.

DE STORNFELS.

Donnez-les moi, Madame. (*A Kulpel.*) Tenez, Monsieur, reprenez votre argent.

KULPEL.

Mais,.... hm, hm!.... je....

DE STORNFELS.

Monsieur, c'est une belle action dont sur mon ame un honnête homme seul est capable. (*A part.*) Et cependant sa physionomie n'annonce pas un honnête homme.

Mde VANDEL.

Mais Monsieur.

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Soyez tranquille, Madame... Tenez,... Monsieur, je n'accepte point d'argent... Un vieil Officier peut être pauvre, mais il ne doit pas recevoir l'aumône... Reprenez...

KULPEL.

Vous n'en voulez pas absolument,... je...
(*Il prend l'argent.*)
Mais,... en vérité, je ne sais pas...

DE STORNFELS.

Monsieur, je n'aime pas les façons! je suis trop vieux pour vous faire des complimens.

SCENE XIII.

DE VERNIN, LES PRÉCÉDENS.

KULPEL *appercevant de Vernin.*

(*A part.*)

OUF! (*Haut.*) J'ai l'honneur d'être.
(*Il veut sortir.*)

DE STORNFELS *le retient.*

Un moment, Monsieur. (*A de Vernin.*) Je suis charmé de votre arrivée. (*Bas.*) Regardez comme la physionomie trompe, j'aurois jugé (*montrant*

Digitized by Google

Kulpel) cet homme un coquin; mais non, Monsieur, c'est un homme respectable (*A Kulpel qui veut s'esquiver.*) Où allez-vous donc, Monsieur?

KULPEL *cherchant à se cacher.*

Il faut que j'aille terminer une affaire pressante. Permettez.

DE STORNFELS.

Un moment, je vous en prie. (*A de Vernin.*) Tenez, ce mortel généreux veut partager son argent avec nous... (*Kulpel veut sortir.*) Restez donc.

DE VERNIN *le regardant.*

Si je ne me trompe,... vous êtes... l'ancien Maître-d'hôtel du Comte d'Olsbach.

KULPEL *dans le plus grand embarras.*

Moi, Monsieur? moi?

DE STORNFELS.

Vous vous trompez. C'est un brave Gentilhomme fort considéré à la cour... La famille des Messieurs de Kulpel doit vous être connue.

(*Il retient Kulpel qui cherche à s'échapper.*) Mais, mais restez donc, Monsieur.

KULPEL.

Hm, hm!... mes occupations... Je serai bientôt de retour.

DE

Digitized by Google

DE STORNFELS *à part.*

Cet homme a le diable au corps... Il commence à me devenir suspect... (*A de Vernin.*) Tenez, voilà la lettre qu'il m'écrit.

KULPEL.

Messieurs, je vous laisse.

DE VERNIN *l'arrêtant.*

Non, non, ne nous laissez pas.... Il y a ici de la fourberie.

Mde VANDEL.

N'en croyez rien;... voici ce que c'est..... On prend Monsieur de Kulpel pour le Maître-d'hôtel du Comte d'Olsbach, & on le nomme tout simplement Monsieur Kulpel, parce qu'il veut bien se mêler des affaires domestiques du Comte; & d'ailleurs, Messieurs, je serois très-fâchée d'avoir du bruit dans ma maison.

DE STORNFELS.

Madame, soyez tranquille.... (*A Kulpel.*) Ne bouge pas...

KULPEL.

Pas de violence. Hm, hm.

DE VERNIN.

Permettez-moi de voir cette lettre...

(*Après y avoir jetté les yeux.*)

Comme vous aviez refusé les offres que j'avois

Digitized by Google

pris la liberté de vous faire, j'ai cherché un moyen de vous ſoulager, ſans bleſſer votre délicateſſe... C'eſt pourquoi vous ayant quitté à la promenade, je ſuis allé écrire cette lettre, & je ſuis enſuite revenu ici.

Je ne doute pas que Madame la Comteſſe d'Olsbach ne faſſe beaucoup plus pour vous; mais cette bagatelle vous étoit néceſſaire pour le préſent; vous n'en auriez jamais rien ſu, ſi....

DE STORNFELS *prend Kulpel par les épaules.*

Qu'as-tu à répondre, malheureux?... Où eſt cet argent?

DE VERNIN *le prend de l'autre côté.*

Ne cherche point à t'échapper, ou...

DE STORNFELS *appercevant que de Vernin le tient.*

Non, Monſieur, non, il ne faut pas deux contre un. (*Il laiſſe Kulpel. De Vernin croyant que le Colonel le tient, le quitte auſſi. Kulpel profite du moment, laiſſe tomber l'argent & s'enfuit.*)

DE STORNFELS.

Malheureux coquin, tu n'en ſeras pas quitte à ce prix.

(*Il met l'épée à la main & pourſuit Kulpel.*)

DE VERNIN.

Reſtez je vous prie.

Digitized by Google

Mde D'ORLHEIM.

Ah ciel ! mon pere !

(*Elle ſuit le Colonel avec de Vernin.*)

Mde VANDEL.

Monſieur de Stornfels !...

(*Comme elle veut ſortir, elle apperçoit l'argent que Kulpel a laiſſé tomber, le ramaſſe & s'écrie.*)

Voici l'argent, Meſſieurs, voici l'argent !

(*Elle part.*)

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le Théatre repréſente le Salon du Comte.

SCENE PREMIERE.

JULIE, CHARLES.

JULIE.

QU'EST devenu le Comte?

CHARLES.

Il eſt entré dans ſon cabinet.

JULIE.

Charles, je ne ſuis pas contente de vous. Vous auriez dû amener cette Dame tout de ſuite.

CHARLES.

Mademoiſelle, permettez-moi de vous dire que je ne ſuis point entré dans la maiſon.

JULIE.

Et pourquoi?

CHARLES.

D'abord je n'avois pas pris de voiture, je voulois avant chercher ſa demeure.

Digitized by Google

JULIE.

Vous l'avez ſans doute trouvée?

CHARLES.

Oui, Mademoiſelle; mais en approchant, j'ai entendu grand bruit. Je crois que notre ancien Maître-d'hôtel a fait quelques mauvais coups dans la maiſon; il a paſſé devant moi en fuyant, tout hors d'haleine. Un vieux militaire, l'épée à la main, Monſieur de Vernin, & pluſieurs autres le pourſuivoient vivement;... c'eſt là ce qui m'a fait revenir pour vous informer de tout.

JULIE.

Comment? Monſieur de Vernin y étoit auſſi?

CHARLES.

Oui, il paroiſſoit vouloir retenir ce vieux militaire; mais il pouvoit s'en épargner la peine, il n'y avoit rien à craindre: Kulpel avoit diſparu comme un éclair.

JULIE.

Je ſuis inquiete de cette pauvre Dame... Mon frere peut avoir beſoin de ſa voiture: mais ſitôt que la Comteſſe ſera de retour, vous prendrez la mienne, & vous irez la chercher. Vous m'avertirez quand elle ſera ici, je veux lui parler ſeule,... vous entendez bien?

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, Mademoiſelle...

(*Il va pour ſortir, mais il revient ſur ſes pas.*)

Voici Monſieur de Vernin, & ce vieux militaire.

(*Il part.*)

SCENE II.

JULIE, DE STORNFELS, DE VERNIN.

DE STORNFELS *à de Vernin.*

MONSIEUR, la vie m'eſt inſupportable, un vieillard comme moi n'eſt reſpecté de perſonne. Tout le monde me regarde avec mépris. Avez-vous vu ces inſolens à la porte?...

(*Appercevant Julie, il ſe tait.*)

DE VERNIN *s'approchant de Julie.*

Mademoiſelle, j'ai l'honneur de vous préſenter Monſieur le Colonel de Stornfels.

JULIE *à part.*

Le Colonel lui-même?... Ciel! qu'il a l'air malheureux! (*Haut.*) Monſieur, je ſuis charmée de vous voir.

DE STORNFELS.

Mademoiſelle, votre très-humble ſerviteur... (*A de Vernin.*) Allons-nous-en, Monſieur.

Digitized by Google

JULIE.

Vous voulez déja vous en aller.

DE STORNFELS.

Mademoiſelle, permettez-moi de vous dire que vos domeſtiques ſont très-inſolens, qu'ont-ils à rire d'un vieux & brave militaire?

JULIE.

Monſieur, calmez-vous... Je leur en ferai faire des reproches... Monſieur de Vernin, un mot s'il vous plaît, avec la permiſſion de Monſieur..... (*Bas à de Vernin.*) Votre ami, ce me ſemble, eſt d'un caractere bien dur.

DE VERNIN.

Je vous en demande pardon pour lui. C'eſt un de ces vieux militaires qui, croyant que la bravoure & la bonne foi ſont les ſeules vertus, ſe pique fort peu de politeſſe..... D'ailleurs ſes malheurs...

JULIE.

Nous lui fournirons des ſecours... Mon frere ſera ſon appui; & moi je me charge de ſa fille. Dites-lui de ſe tranquilliſer.

DE VERNIN.

Mon Domeſtique eſt-il venu vous trouver?

JULIE.

Oui, & j'ai déja donné mes ordres à Charles,

Digitized by Google

pour aller la prendre. (*Elle fait une révérence au Colonel, que celui-ci lui rend : en partant, elle dit encore à de Vernin.*) J'ai auſſi penſé à vous.

DE VERNIN.

A moi?... A quel ſujet?

JULIE.

Vous le demandez... (*Tendrement.*) Ne ſuis-je pas de vos amies? (*Elle ſort auſſi-tôt.*)

DE VERNIN.

Aimable Julie!

SCENE III.

DE STORNFELS, DE VERNIN.

DE STORNFELS.

MONSIEUR, cette Demoiſelle me plaît, elle eſt polie.

DE VERNIN.

Je vous ai dit que la fierté & le mépris n'habitoient point dans cette maiſon.

DE STORNFELS.

Qui eſt-elle?

Digitized by Google

DE VERNIN.

C'eſt la ſœur du Comte. Elle a le plus aimable caractere du monde. Sa vivacité extérieure ne diminue rien de ſes ſentimens, elle eſt généreuſe & compatiſſante,.. Pour le Comte, il ſait apprécier le vrai mérite ; il eſtime particuliérement un brave militaire.

DE STORNFELS.

Il a raiſon ; mais il y en a bien peu qui lui reſſemblent.

DE VERNIN.

Il eſt vrai ; & peu de perſonnes ſavent combien les devoirs d'un bon Officier ſont difficile à remplir. Mais il le ſait : lui-même, il a long-temps ſervi, & il n'eſt de retour de l'armée que depuis trois ſemaines.

DE STORNFELS.

Il a ſervi ? quel rang a-t-il ?

DE VERNIN.

Il eſt Général.

DE STORNFELS.

Combien a-t-il fait de campagnes ?

DE VERNIN.

Il eſt au ſervice dès ſa jeuneſſe.

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Eſt-il brave ?

DE VERNIN.

Très-brave.

DE STORNFELS.

J'aime à l'entendre... Monſieur, j'ai ſervi auſſi dès ma jeuneſſe, je ſuis brave auſſi, & cependant je ne ſuis à préſent qu'un malheureux.

SCENE IV.

LE BARON, PHILIPPE, LES PRÉCÉDENS.

(*Le Baron traverſe le ſalon.*)

DE VERNIN.

MONSIEUR le Baron.

LE BARON *s'arrêtant.*

Qu'y a-t-il ?

DE VERNIN.

Monſieur le Comte eſt-il ſorti de table ?

LE BARON.

Demandez le aux domeſtiques. Ah, mais c'eſt vous, Monſieur ! qui ſavez ſi bien en ſecret informer le Comte de ce qui ſe paſſe.

Digitized by Google

DE VERNIN.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Oui, faites donc l'étonné!... mais nous ſavons tout... Vous oſez même, dit-on, former des prétentions ſur la ſœur du Comte... Je vous prie...

DE VERNIN *à Philippe.*

Faites-moi le plaiſir de nous annoncer chez le Comte.

PHILIPPE.

Très-volontiers. (*Il ſort.*)

SCENE V.

DE STORNFELS DE VERNIN, LE BARON.

LE BARON.

JE vous prie de renoncer à une alliance qui n'eſt point faite pour vous.

DE VERNIN.

Monſieur, ſavez-vous qui je ſuis?

LE BARON.

Oui, je ſais que vous êtes un Capitaine réformé; mais j'ai un conſeil à vous donner, en ami...

Digitized by Google

croyez-moi, soyez sage, & tâchez de faire un bon mariage bourgeois.

DE VERNIN.

Vous m'insultez, Baron?

LE BARON.

Pourquoi vous oubliez-vous?... Tenez, n'abusez pas de la grande bonté du Comte, ou... nous aurons deux mots à nous dire.

DE VERNIN *irrité.*

Baron!

DE STORNFELS *qui jusqu'à ce moment n'a écouté qu'avec la plus grande impatience.*

Ecoutez, mon jeune Monsieur...

(*Elevant la voix.*)

Savez-vous à qui vous parlez?

LE BARON *étonné, mais se remettant aussi-tôt, dit d'un air moqueur.*

Comment donc?

DE STORNFELS.

Je vous jure, Monsieur, que si vous offensez le Capitaine, je...

LE BARON.

Que veut donc cette vieille tête chauve?

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Monsieur, je suis un vieux soldat accoutumé au feu, à la poudre... Mes habits ne sont point parfumés comme les vôtres, mais ma misere ne donne à personne le droit de m'insulter : on ne le fait pas impunément.

DE VERNIN *au Colonel.*

Ne vous mettez pas en colere!..... Je finirai moi-même avec lui.

DE STORNFELS.

J'en suis persuadé, vous êtes un brave Officier... Mais je suis outré de vous voir offensé par un jeune étourdi qui vous doit du respect.... Je lui ferai voir que j'ai encore la force de tenir mon épée.

DE VERNIN.

Baron, je vous prie, laissez-nous :.... notre affaire...

LE BARON *riant.*

Ha! ha! ha!... le vieux fou... ha!

DE STORNFELS.

Riez tant qu'il vous plaira, jeune homme. Mais le peu de sang qui coule encore dans mes veines, je le risque pour punir celui qui osera offenser cet honnête homme.

Digitized by Google

LE BARON *riant toujours.*

Je m'en vais; car ce vieux brave pourroit se fâcher tout de bon. (*Il sort.*)

SCENE VI.

DE STORNFELS, DE VERNIN.

DE STORNFELS.

IL a bien fait de sortir.

DE VERNIN.

C'est un étourdi... Pardonnez;... votre colere vous fait oublier que vous êtes dans la maison du Comte.

DE STORNFELS.

Ce n'est pas ma faute... Sortons;... je ne veux avoir rien à démêler avec tous ces grands.

DE VERNIN.

Soyez tranquille... Je vous l'ai déja dit, le Comte est l'affabilité même.., Le voici.

Digitized by Google

SCENE VII.

LE COMTE, PHILIPPE, LES PRÉCÉDENS.

LE COMTE *embraſſant de Vernin.*

MON ami! (*Appercevant le Colonel.*) Ah, Monſieur, je vous demande pardon... Des ſieges... Prenez place, je vous prie. (*Ils s'aſſeyent.*) (*A Philippe.*) Laiſſe-nous. (*Philippe ſort.*) (*Au Colonel.*) Je ſuis fâché, Monſieur, de l'accident qui vous eſt arrivé.... Vous étiez libre, pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner avec nous? je vous attendois.

DE VERNIN.

Monſieur de Stornfels n'a pas voulu céder à mes inſtances.

LE COMTE.

Et pourquoi? vous m'auriez fait le plus grand plaiſir.

DE STORNFELS.

Excuſez-moi, mon Général.

LE COMTE

Vous m'obligerez de ne point me donner ce titre.

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Et cependant vous l'êtes.

LE COMTE.

Je l'étois.

DE STORNFELS.

Vous ne l'êtes plus?... je vous en fais mon compliment... Moi, j'ai servi dès ma jeunesse, j'ai fait plus de quarante campagnes, j'ai donné des preuves de courage & d'intelligence; & cependant que suis-je aujourd'hui? un vieillard couvert de blessures qu'on ne daigne seulement pas regarder... Je vous demande pardon, Monsieur, si je dis aussi librement ce que je pense... Mais accoutumé à vivre dans les camps, j'ignore le langage de la cour;... & d'ailleurs... voyez mon habit,.. j'ai honte de paroître ainsi vêtu;... &... en un mot,... je n'aime pas à me donner en spectacle.

LE COMTE.

Monsieur, que l'on se présente chez moi comme on voudra, c'est l'homme, & non pas l'habit que je considere... Mais je m'étonne qu'on ait si mal récompensé votre mérite.

DE STORNFELS.

Le mérite?... récompenser le mérite?... Mon pere après vingt ans de service fut nommé Général. Dans une affaire contre les Turcs, quoiqu'avec des

Digitized by Google

des forces bien inférieures, il aima mieux tenir tête à l'ennemi que de se rendre prisonnier, espérant qu'on viendroit assez tôt à son secours; mais il fut impitoyablement massacré avec les braves gens qui l'accompagnoient. Qu'arriva-t-il? quatre semaines après sa mort, on avoit déja oublié ses services... Monsieur, je suis sûr que quinze mille écus me feroient bien plus d'honneur que mes quinze blessures. Oui, certes; on se soucie bien qu'un honnête homme sache faire la guerre, qu'il ait du cœur! Fils d'un Général qui avoit servi vingt ans, Colonel moi-même, avec quarante ans de service, & couvert de quinze honorables blessures, je suis réduit à demander l'aumône. Oui, je veux mourir si on pense seulement à moi.

LE COMTE *voulant le contredire.*

Permettez-moi...

DE STORNFELS.

A la fin de mes jours je suis obligé de ramper... Chaque passant me jette un regard insultant, & me tourne le dos.... Oh, je voudrois que la balle qui a percé mon chapeau que voilà, eût frappé ma tête, je n'aurois besoin de personne.

LE COMTE.

Quelle est la cause de votre malheur?

DE STORNFELS.

Rien, Monsieur, je vous le jure. Une mi-

Digitized by Google

miſere pour laquelle il ne convenoit pas de réformer un brave ſoldat, & de lui ôter les moyens de vivre. Vous auſſi, Monſieur, vous avez ſervi; jugez vous-même ſi l'on ma rendu juſtice... On me donne une troupe à commander; j'apprends que l'ennemi n'eſt point ſur ſes gardes : je le ſurprends pendant la nuit, & le met en déroute... Je vous jure qu'il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, s'il n'avoit mis en fuyant le feu à la ville.

LE COMTE *étonné.*

Ciel! & qui commandoit les troupes ennemies?

DE STORNFELS.

Mon gendre; c'étoit un furieux, qui n'avoit pas le ſens commun. Mais je ne veux plus y penſer. Il a eu la récompenſe qu'il méritoit en reſtant ſur la place. Monſieur, croiriez-vous qu'on a cherché à me perdre pour avoir fait une entrepriſe hardie, ſans en avoir eu l'ordre.

LE COMTE.

C'eſt rigoureux.

DE STORNFELS.

Enſuite on m'a accuſé d'avoir tué le fils du Général, & d'avoir parlé trop librement du conſeil de guerre. La premiere accuſation eſt fauſſe, & je compte la ſeconde pour rien... N'eſt-il pas mortifiant pour un vieil Officier, de voir

Digitized by Google

qu'on lui préfere un enfant, un jeune étourdi qui ſe tourne à tout moment pour voir ſi ſon épée le ſuit. Un jour ce jeune imprudent m'attaque, je ſuis obligé de me défendre, & ce n'eſt point ma faute ſi, emporté par ſon courage, il s'eſt percé lui-même de mon épée, en ſe précipitant ſur moi... Quant à ce que j'ai dit ſur la déciſion du conſeil de guerre, j'avois droit de le dire, car c'étoit la vérité.

DE VERNIN.

Cette vérité vous fit perdre votre ſervice, votre bien & votre honneur.

DE STORNFELS *vivement.*

Monſieur, vous vous trompez,... je ſuis toujours homme d'honneur.

LE COMTE.

Briſons là-deſſus. Philippe!

Digitized by Google

SCENE VIII.

PHILIPPE, LES PRÉCÉDENS.

PHILIPPE.

MONSIEUR!

LE COMTE.

Mon Secrétaire ſait les ordres que je lui ai donnés; qu'il ſe tienne prêt.

(*Philippe ſort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, DE STORNFELS, DE VERNIN.

LE COMTE.

IL eſt poſſible que l'on ne ſoit pas toujours juſte chez vous, qu'on n'y récompenſe pas toujours le mérite.... Ici, il eſt toujours ſûr d'être apprécié.

DE STORNFELS *ſe frappant la tête.*

Ah !...

Digitized by Google

LE COMTE.

Qu'avez-vous ?

DE STORNFELS.

Que je m'en veux de ma vivacité !... J'ai parlé avec emportement à ce brave homme, parce qu'il m'a dit la vérité ; & préſentement j'en ſuis fâché. Je ne puis parler ſans m'échauffer, je vous en demande pardon.

DE VERNIN.

Vous avez un cœur excellent, qui pourroit ſe fâcher de ce que vous dites ?

LE COMTE.

Monſieur, j'ai eu occaſion de parler de vous au Miniſtre, voulez-vous vous donner la peine d'y paſſer ; mon Secrétaire vous accompagnera.

DE VERNIN.

Si vous le permettez, j'accompagnerai Monſieur moi-même.

LE COMTE.

Très-volontiers, même ce ſera mieux ; mais ſi vous voulez lui parler, le temps preſſe.

DE STORNFELS *à part à de Vernin.*

Comme me voilà ?

DE VERNIN.

Venez, c'eſt préciſément là ce qui vous recommande.

Digitized by Google

DE STORNFELS *piqué.*

Ce qui me recommande ?... Oui, j'en ai l'expérience.

DE VERNIN.

Tous les hommes ne jugent point par l'extérieur. Le Miniſtre eſt un homme ſage, éclairé, qui a des ſentimens.

DE STORNFELS.

Eh bien, j'irai... Monſieur le Comte, je ſuis bien ſenſible à toutes vos bontés.

(*A de Vernin en partant.*)

En vérité, Monſieur, il y a plus d'honnêtes gens dans le monde que je ne croyois.... Mais qui diable iroit les chercher dans ces grandes maiſons !

SCENE X.

LE COMTE *ſeul.*

DE braves Officiers ſont dans la miſere, tandis que des lâches regorgent de biens. O fortune ! fortune ! que tu es aveugle dans la diſtribution de tes dons !

Digitized by Google

SCENE XI.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON.

MONSIEUR le Comte...

LE COMTE.

Baron, je vous ai fait dire de vous rendre ici. Je n'ai point prétendu vous donner un ordre, ſi vous vous en trouvez offenſé, je vous en fais excuſe, ce ſera la derniere fois.

LE BARON.

Vous êtes donc réſolu de partir?

LE COMTE.

Je pars, mais non pas ſans avoir aſſuré votre ſort.... Je n'oublierai jamais votre pere, & par conſéquent ſon fils. Vous avez le cœur bon; mais vos mœurs, mon cher Baron, votre trop grande vivacité vous font ſouvent commettre des imprudences..... Mais ç'en eſt aſſez, je ne veux ni vous faire rougir, ni vous aigrir par mes reproches... La prudence exige cependant que je prenne des meſures néceſſaires pour aſſurer votre bonheur, pour conſerver l'honneur de ma famille,

Digitized by Google

& pour me tranquilliſer moi-même. Une des plus eſſentielles, eſt de changer l'intention que j'avois de vous unir à ma ſœur. Les vertus de Julie méritent un homme ſage, prudent, un homme fait... Vous pouvez, Baron, devenir cet homme, mais vous ne l'êtes pas encore. Quelques années, & les devoirs que vous impoſe votre nouvelle état, vous rendront tel que vous devez être... Vous ne manquerez pas enſuite de trouver une épouſe digne de vous.

LE BARON.

Mais, Monſieur le Comte...

LE COMTE.

Point d'objections, Baron... Vous n'avez jamais aimé ma ſœur; elle de ſon côté n'a jamais eu d'inclination pour vous. Votre deſſein, en épouſant Julie, étoit d'aſſurer votre fortune: j'y pourvoyerai, ſans expoſer ma ſœur au danger d'une union mal aſſortie. Je vous ai fait avoir une place à l'armée: vous avez devant vous un vaſte champ pour acquérir de l'honneur. Quant à votre bien, je vous ai ménagé de quoi vous ſoutenir ſelon votre rang... Etes-vous ſatisfait?

LE BARON.

Monſieur le Comte, j'oſe à peine lever les yeux pour...

Digitized by Google

LE COMTE.

Pour me remercier ? je ne vous demande qu'une chose : ne me haïssez pas.

LE BARON.

Vous haïr ! & qui le pourroit ?

LE COMTE.

Je vous aime comme le fils de mon ami, faites en sorte que je vous aime aussi pour vous même... Allez trouver le pere du jeune homme à qui vous vouliez aujourd'hui arracher la vie, il assurera votre bonheur.

LE BARON.

Monsieur le Comte...

LE COMTE.

Allez, il vous attend.

LE BARON *très-ému.*

Monsieur le Comte,.... pourquoi vous ai-je offensé !

(Il part.)

Digitized by Google

SCENE XII.

LE COMTE *seul.*

VOILA un moment délicieux pour moi ! Le cœur de ce jeune homme est ému ; l'aiguillon du repentir va le ramener à la vertu ! Il est toujours doux de faire du bien, mais employer les bienfaits pour rendre à la vertu un cœur égaré,... c'est goûter d'avance la félicité du ciel !

(*Après quelques momens de réflexions il soupire.*)

Hélas ! pourquoi ne puis-je me livrer tout entier à cette douce pensée !... Emilie,... Emilie m'occupe uniquement !... sa perte, l'image affreuse de sa mort !...

(*Il s'arrête les yeux fixés contre terre.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Mon fils!... l'infortuné n'entend point,.... mon fils!

LE COMTE.

Ah! ma mere, eſt-ce vous?...

LA COMTESSE.

On vient d'apporter cette lettre de la part du Miniſtre... (*Il l'ouvre & lit.*) (*A part.*) Quel air ſombre!... quel ſérieux farouche!... je tremble pour lui.

LE COMTE *après avoir lu.*

On me propoſe une charge.

LA COMTESSE.

Une charge militaire?

LE COMTE.

Non, une ambaſſade. (*Il appelle.*) Philippe!

PHILIPPE *entrant.*

Monſieur.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ma voiture. (*Philippe sort.*) Je ne l'accepterai pas.

LA COMTESSE.

Pourquoi pas?

LE COMTE.

N'ayant point le courage, dans la situation où je suis, de remplir les devoirs les plus faciles, je ne pourrai que nuire à l'état dans un poste aussi important.

LA COMTESSE.

Mais... que dira-t-on de ce refus?

LE COMTE.

On dira que je suis fier, que je n'aime point à me gêner, que je suis indigne des bontés dont le Roi me comble, que.... je ne veux pas examiner tout ce que l'on pourra dire; il suffit,... je puis me justifier. J'ai servi jusqu'ici avec honneur.

Digitized by Google

SCENE XIV.

JULIE, LES PRÉCÉDENS.

JULIE.

MON frere, ton Avocat.....

LE COMTE *à sa mere.*

Permettez... (*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE.

Mon fils, c'est au sujet de ton procès contre Spilding. Je sais que les loix sont pour toi; mais songe à sa pauvre famille.

LE COMTE.

Elle est pauvre; mais je ne lui sacrifierai pas mes droits. C'est l'orgueil qui l'a rendue malheureuse, le besoin la rendra humaine. Si je réussis, je ferai ensorte qu'elle ne manque de rien.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE XV.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

MON frere me paroît tranquille.

LA COMTESSE.

Il veut nous cacher ſa douleur. Hélas! plus il paroît tranquille, plus je tremble.

SCENE XVI.

DE VERNIN, LES PRÉCÉDENS.

DE VERNIN *avec empreſſement.*

MADAME, Firchland vient d'arriver, ſon domeſtique m'apprend une nouvelle;... ſi elle eſt fondée, nous ſommes heureux.

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle?

DE VERNIN.

Je ne puis pour l'inſtant vous en dire davantage; je vais le trouver moi-même..... Si vous

Digitized by Google

avez occaſion de parler au Comte, prononcez devant lui comme par hazard le nom Trommsberg... Je ſors pour m'aſſurer de cette affaire; je reviendrai au plutôt.

(*Il part promptement.*)

SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE *le rappellant.*

MONSIEUR de Vernin!... que veut-il dire par-là?

JULIE.

O ma mere! je le crois deviner. Certainement c'eſt une heureuſe nouvelle pour mon frere, puiſque nous devons lui nommer le nom de Trommsberg..... C'eſt peut-être le nom d'Emilie; peut-être vit-elle encore!

LA COMTESSE.

Plut au ciel!

JULIE.

O ma mere! je n'en doute point, mon cœur me le dit... Son Emilie eſt ſauvée, elle n'a pas péri dans les flammes.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Ton espérance s'évanouira bientôt, ma chere Julie. J'ai des preuves certaines de son malheur. (*Elle laisse tomber quelques larmes, & quelques momens après, elle continue d'un ton plus tranquille.*).

La récompense que sa probité mérite, il ne l'obtiendra peut-être pas dans ce monde... Viens ma Julie, une consolation dénuée de fondemens, ne fait que préparer un nouvel aliment au désespoir. Viens, empêchons qu'il ne s'éloigne; le temps & nos soins lui rendront peut-être son repos & sa tranquillité.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

TOUTES mes peines ont été inutiles. Il perſiſte dans ſa réſolution... (*Avec émotion.*) Le reverrai-je encore ?

JULIE.

Tranquilliſez-vous, ma mere : ſa ſituation eſt affreuſe, mais la fermeté de ſon caractere me raſſure.

LA COMTESSE.

La fermeté de ſon caractere ?.. Ah ! peux-tu t'y méprendre. Cette tranquillité apparente n'eſt qu'un voile qui cache le plus affreux déſeſpoir. Je l'ai percé ce voile horrible... J'ai voulu le preſſer de céder à nos inſtances ; il ma répondu que ſon cœur étoit cruellement déchiré par la perte de ſon Emilie ; mais que je pouvois me raſſurer, que la ſageſſe de mes conſeils & la voix de ſa raiſon le rameneroient infailliblement, qu'il me prioit

Digitized by Google

ſeulement de lui accorder quelques jours pour ſe remettre entiérement. Nous nous ſéparâmes : mes regards le pourſuivirent dans la chambre voiſine... Il ſe croyoit ſeul... Dieu ! qu'ai-je vu ?... Abandonné à la plus grande douleur, il.....

SCENE II.

PHILIPPE, LES PRÉCÉDENTES.

PHILIPPE.

MADAME.

LA COMTESSE.

Que veux-tu !

PHILIPPE.

Il y a là une femme qui demande la permiſſion de vous parler.

LA COMTESSE.

Quelle eſt cette femme ?

PHILIPPE.

Je ne la connois pas. Je l'ai vue ce matin chez votre Maître-d'hôtel... Elle dit qu'elle ſe nomme Vandel, & qu'elle a quelque choſe de très-preſſé à vous communiquer.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Faites-la entrer... (*Philippe ſort.*) Quelque choſe de très-preſſé ? chaque nouvelle m'effraie & m'allarme.

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, Mde VANDEL.

(*Madame Vandel entre en tremblant.*)

LA COMTESSE.

QUE ſouhaitez-vous, ma bonne Dame ?

Mde VANDEL.

Je vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends... Permettez-moi ſeulement de vous demander, ſi c'eſt vous, Madame, qui avez envoyé une voiture pour chercher une Dame qui demeure chez moi.

LA COMTESSE.

Comment ?

Mde VANDEL.

Oui, Madame; ne vous fâchez pas, je vous prie, on m'a ſi ſouvent trompé, & je dois prendre toutes les précautions poſſibles pour que cette pauvre Dame ne tombe pas dans les mains

Digitized by Google

de gens mal intentionnés, car je l'aime de tout mon cœur.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire avec votre Dame, je n'y comprends rien.

JULIE.

Pardonnez-moi, ma chere maman. C'eſt la fille du Colonel Stornfels. J'ai envoyé Charles avec la voiture pour aller la prendre. Monſieur de Vernin s'étoit chargé de la prévenir.

Mde VANDEL.

Ainſi c'eſt vous qui avez envoyé la voiture?... En ce cas je m'en retourne promptement pour lui faire part de cette agréable nouvelle... Hélas! on ne ſauroit prendre trop de précautions, croiriez-vous bien, Madame, qu'un Maître-d'hôtel de Monſieur le Comte venoit depuis quelques jours chez moi, faire la cour à cette Dame... Il ſe donnoit un ton, ſe faiſoit paſſer pour un homme de qualité!..... Eh bien, il s'eſt trouvé que ce n'étoit qu'un fourbe qui vouloit nous voler, & ſéduire cette aimable Dame... Mais excuſez ſi je vous importune, quand une fois je commence à parler, je ne ſaurois finir... Je me retire maintenant, & vais au plutôt vous envoyer cette chere Dame. Votre très-humble ſervante, Madame.

(*Elle veut ſortir.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

Mde D'ORLHEIM, CHARLES, LES PRÉCÉDENTES.

CHARLES *entrant le premier, regarde de tout côté & appelle tout bas Julie.*

MADEMOISELLE! Mademoiſelle.

JULIE.

Eſt-elle là?

CHARLES.

Oui.

JULIE.

Où eſt-elle?

CHARLES.

La voici...

(*Il ouvre la porte, & Madame d'Orlheim entre.*)

Mde VANDEL.

Quoi, c'eſt vous, ma chere Dame?

JULIE *va au devant de Madame d'Orlheim, la ſalue, puis elle dit à Charles.*

Où eſt le Comte?

CHARLES.

Il eſt chez le Miniſtre de Bernau, j'ai vu ſa voiture à la porte.

Digitized by Google

JULIE.

Bon, ayez ſoin que perſonne n'entre ici..... Conduiſez Madame, (*montrant Mde Vandel*) & donnez-lui de quoi ſe rafraîchir.

Mde VANDEL *à Charles.*

Écoutez donc. Pourquoi avez-vous emmené Madame avant que je fuſſe de retour? Ce n'eſt pas bien, car tenez...

JULIE.

Nous en parlerons une autre fois, ſoyez tranquille, Madame eſt en bonnes mains.

Mde VANDEL.

J'en ſuis perſuadée, Mademoiſelle; mais ne m'en voulez pas, je vous en prie, car certainement.....

CHARLES *la prend par le bras & l'emmene.*

Venez donc, Madame.

(*Ils ſortent.*)

Digitized by Google

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, Mde D'ORLHEIM.

LA COMTESSE *à Madame d'Orlheim.*

MADAME, je ſuis charmée de vous voir. Perſonne ne prend plus de part que moi à vos malheurs; vous pouvez compter que je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi.

JULIE.

Madame, Monſieur de Vernin nous a parlé de vous de la maniere la plus avantageuſe.

Mde D'ORLHEIM.

L'homme reſpectable! ſans lui,.... je n'aurois peut-être plus de pere; ſans lui,... ſans cette bonne femme qui vient de ſortir,... car pourquoi vous déguiſerois-je la vérité; oui, ſans ces perſonnes, nous ſerions péris au milieu des hommes, victimes de la faim.

JULIE

Ciel!

Mde D'ORLHEIM.

Pardonnez-moi cet aveu; on n'aime point à l'entendre. Le mot *faim* eſt révoltant; mais... l'effet n'en eſt pas moins véritable & terrible pour les malheureux.

Digitized by Google

JULIE

Les hommes peuvent-ils avoir si peu de charité pour leurs semblables ?

Mde D'ORLHEIM.

Oui, ils le peuvent, & nous en avons fait l'expérience.... Les mots de *peine*, de *misere* blessent leurs oreilles. L'indigent leur fait détourner les yeux, ils le fuyent comme une maladie contagieuse, & l'abandonnent à son triste sort.

LA COMTESSE.

Les barbares ! & vous avez pu supporter tant de revers ?

Mde D'ORLHEIM.

On apprend à souffrir, Madame ! Le malheur est l'école de la fermeté ! Cependant... à la fin on succombe.

JULIE.

Madame !..... tranquillisez-vous, vous pouvez encore être heureuse.

Mde D'ORLHEIM.

Jamais, jamais. L'indigence n'est pas la seule cause de mon malheur ; je ne pleure pas seulement sur l'infortune de mon pere ; non,... il n'y a plus de bonheur pour moi !

JULIE.

Ah maman !.....

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Ma fille !

JULIE.

Tout mon cœur eſt ému... (*A Mde d'Orlheim en ſe levant.*) Embraſſez-moi ! prenez-moi pour votre amie ;... vous m'inſpirez tant d'intérêt !

Mde D'ORLHEIM.

Ah Mademoiſelle, votre ſenſibilité....

(*Elle regarde Julie, & ſe détourne auſſi-tôt avec étonnement & frayeur.*)

JULIE.

Qu'avez-vous, ma chere?

Mde D'ORLHEIM.

Rien. (*Elle contemple Julie attentivement, & dit avec douceur.*) Ah ! pourriez-vous diminuer ma douleur?

JULIE *avec intérêt.*

Oui mon amie ! oui.

Mde D'ORLHEIM.

Ah, s'il étoit poſſible !

JULIE.

Je ferai,... oui, je ferai tout au monde !

Mde D'ORLHEIM *regarde fixément Julie.*

Quelle reſſemblance !... ce ſont ſes traits....

Digitized by Google

(*Avec ſenſibilité.*) Oui, voilà cet air tendre avec lequel il me preſſoit dans ſes bras...

(*Pendant une pauſe aſſez longue, où elle tient ſes yeux attachés ſur Julie, les larmes coulent ſur ſes joues. Enfin elle s'écrie.*)

O mon Orlheim !... mon Orlheim !

JULIE & LA COMTESSE *étonnées répetent enſemble.*

Mon Orlheim ?

LA COMTESSE.

Quoi, mon enfant, connoîtriez-vous Orlheim?

Mde D'ORLHEIM.

Si je le connois? ſi je le connois ? (*avec tendreſſe.*) C'étoit mon époux !

JULIE & LA COMTESSE *enſemble.*

Votre époux ?

Mde D'ORLHEIM *lentement & avec la plus grande douleur.*

Oui, mon époux !... il étoit...

(*Les larmes étouffent ſes paroles.*)

LA COMTESSE.

Mon fils ?

JULIE.

Mon frere ?

Digitized by Google

Mde D'ORLHEIM.

Non, mon Orlheim étoit mon époux. L'inſtant qui alloit nous unir,... fut... l'inſtant de ſa mort.

LA COMTESSE *ſurpriſe.*

Julie !

JULIE.

O ma mere !... (*A Madame d'Orlheim.*) Vous vous nommez Emilie ?

Mde D'ORLHEIM.

Oui, la malheureuſe Emilie.

(*Elle ſe leve pour écouter attentivement.*)

LA COMTESSE *vivement.*

Le nom de Trommsberg ?

Mde D'ORLHEIM *ſurpriſe.*

C'eſt le vrai nom de mon pere.

(*Julie & la Comteſſe l'embraſſent en même temps.*)

JULIE.

Mon amie !

LA COMTESSE.

Ma fille !

Mde D'ORLHEIM.

Comment ?

LA COMTESSE.

Vous êtes ma fille ! Oui, mon Emilie, vous l'êtes. Votre Orlheim vit.

Digitized by Google

Mde D'ORLHEIM *avec tranſport.*

Mon Orlheim vivroit? (*Triſtement.*) Non, non, il n'eſt pas poſſible, j'ai vu ſon tombeau.

LA COMTESSE.

Le tombeau de ſon couſin. Il portoit le même nom, c'eſt lui qui a été tué. Votre époux vit.

Mde D'ORLHEIM.

Orlheim?

JULIE.

Oui, oui, votre Orlheim! Il porte à préſent le nom de Comte d'Olsbach. Il eſt mon frere,... vous êtes ma ſœur.

Mde D'ORLHEIM.

Ciel! il vivroit!

LA COMTESSE.

Il vit, & bientôt vous le verrez,.... bientôt il ſe jettera dans vos bras...

Mde D'ORLHEIM.

Ç'en eſt trop,... ç'en eſt trop...

(*Elle retombe dans ſon fauteuil; mais bientôt ſe remettant elle dit d'un ton inquiet.*)

Mais;... mais aime-t-il toujours ſon Emilie?

JULIE.

S'il l'aime? Votre perte l'a jetté dans le déſeſpoir! il croit que vous avez péri dans les flammes.

Digitized by Google

Mde D'ORLHEIM.

O mon cher Orlheim! non, non, ta fidelle Emilie eſt ſauvée.

LA COMTESSE.

Et par quel miracle?

Mde D'ORLHEIM.

De tous ceux qui habitoient la même maiſon, ſeule j'échappai à l'activité des flammes. Mon pere bravant le danger, ſe précipita au milieu de l'incendie, & m'arracha à la mort. Je le ſuivis à l'armée. Quelque temps après il me conduiſit dans une fortereſſe, où je reſtai juſqu'à la fin de la guerre. C'eſt lui qui, ſans avoir reçu aucun ordre, hazarda cette attaque imprévue pour me délivrer de la captivité où il croyoit que je languiſſois. Hélas! il lui en a coûté ſa charge & ſa fortune.

LA COMTESSE.

Votre alliance avec mon fils étoit donc cachée?

Mde D'ORLHEIM.

La ſœur de mon pere étoit ſeule dans le ſecret. Mais... où eſt-il? où eſt mon Orlheim? le reverrai-je bientôt?

Digitized by Google

SCENE VI.

CHARLES, LES PRÉCÉDENTES.

CHARLES.

IL vient d'arriver une voiture.

JULIE.

Y a-t-il quelqu'un dans l'antichambre ?

CHARLES.

Perſonne. (*Il ſort.*)

LA COMTESSE.

Venez mon enfant, ſans doute c'eſt mon fils.

Mde D'ORLHEIM.

Votre fils ? mon époux ?

(*Elle veut aller au devant de lui.*)

LA COMTESSE.

Non, ma chere fille ! Le plaiſir de la ſurpriſe ſeroit trop violent ! Quelques momens de patience, Julie va le prévenir.

Mde D'ORLHEIM.

Ah ! pourrai-je attendre ?

CHARLES *en entrant.*

Monſieur le Comte.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Il faut l'éviter; venez, bientôt vous n'aurez plus rien à desirer, vous serez parfaitement heureuse.

Mde D'ORLHEIM.

Et mon pere? & mon époux?

JULIE.

Tout le monde, mon amie, tout le monde.

(*Elle l'emmene, & lui dit en sortant.*)

O mon amie! combien mon cœur s'intéresse à vous.

(*Elles sortent toutes par une porte de côté, excepté Charles.*

SCENE VII.

LE COMTE, CHARLES.

(*Quelques Domestiques qui se retirent aussi-tôt.*)

LE COMTE.

CHARLES.

CHARLES.

Monsieur.

LE COMTE.

Va dire à Monsieur de Vernin que je le prie de venir me voir le plutôt qu'il pourra.

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, Monsieur.

(Il part.)

SCENE VIII.

JULIE, LES PRÉCÉDENS.

LE COMTE *sans appercevoir Julie appelle.*

CHARLES.

CHARLES *revenant.*

Monsieur.

LE COMTE *regarde à sa montre.*

Je partirai à minuit.

CHARLES.

Aujourd'hui?

LE COMTE.

Oui, aujourd'hui.

(Charles sort, Julie lui parle à l'oreille; il donne à entendre par des gestes qu'il a compris.)

SCENE IX.

Digitized by Google

SCENE IX.

LE COMTE, JULIE *toujours éloignée.*

LE COMTE.

QUELQUES momens encore,..... & j'aurai ma liberté.

(*Il se jette dans un fauteuil, & après quelques momens de silence.*)

O ma chere Emilie ! ma malheureuse épouse ! reçois le tribut de mes larmes :.... toute mon ame te pleure !

(*Autre pause, pendant laquelle il cherche à se remettre.*)

Tous mes devoirs ne sont pas remplis encore... Je dois quitter le monde en homme de probité. Le bonheur de ma sœur, celui de mon ami... Philippe ! (*Il appelle.*) Y a-t-il quelqu'un ?

JULIE *s'approche.*

Que desire Monsieur le Comte.

LE COMTE.

C'est toi, ma sœur.

JULIE.

Oui, mon frere. Ainsi c'est pour minuit ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Comment ?

JULIE.

C'eſt à minuit que Monſieur le Comte nous quittera ? Cela ſuffit.

LE COMTE.

Il falloit qu'il parlât !

JULIE.

Vous partirez donc ſans nous dire adieu ?

LE COMTE.

Non ma ſœur.

JULIE.

Comme tu voudras d'ailleurs ! mais, mon frere, l'heure de minuit eſt tout-à-fait déſagréable, je crois que tu ferois bien d'attendre le point du jour.

LE COMTE.

Je ne partirai pas une heure plus tard.

JULIE.

Pas une heure plus tard ? comment ! tu es bien décidé ! Je ſuis bonne, mais quelquefois je ſuis auſſi décidée que toi ! Cependant, mon cher frere, tu peux partir, nous ne te retiendrons pas. Au contraire, nous te ſouhaitons un heureux voyage.

LE COMTE.

Peux-tu plaiſanter dans l'état cruel où je ſuis.

Digitized by Google

JULIE.

Moi, je plaisanterois? non, en vérité, je parle très-sérieusement... mais,... ton front s'obscurçit; rompons ce discours, & parlons de quelque chose de plus intéressant,..... de ton Emilie! Pardonne à ma curiosité... C'est donc par rapport à ton Emilie que tu veux nous quitter?

LE COMTE.

Oui, c'est uniquement pour mon Emilie.

JULIE.

Fort bien! En vérité je t'admire de tout mon cœur. Tu es donc comme ces amans du vieux temps qui soupiroient toute leur vie. Mais avec tout cela, ta résolution ne me paroît pas assez réfléchie:... elle est beaucoup trop précipitée pour un philosophe. Quand même la mort de ton Emilie seroit certaine, & j'en doute encore, je ne sais si ta conduite répondroit au caractere, aux principes que tu as suivi jusqu'à présent. Je n'ai point oublié une instruction très-sage & très-utile que Monsieur mon frere me donnoit il n'y a pas long-temps, & de la vérité de laquelle il vouloit me persuader. « Le sage, disoit-il, doit être en garde contre le » malheur, ferme quand il est inévitable, & tran- » quille quand il est arrivé. » Si mon Mentor vouloit présentement avoir la bonté de profiter lui même de ses bonnes instructions...

Digitized by Google

LE COMTE.

Ma sœur, pourquoi me tourmenter?

JULIE.

Voilà du nouveau : vouloir consoler, c'est tourmenter! Que les grands esprits ont de foiblesses! tant que rien ne les contrarie, ils promenent sur tout ce qui les environne des regards de dédain & de compassion; au moindre revers,... ces hommes si superbes, manquent de force & de sentiment. (*Le Comte soupire.*) Soupirer?... tu le peux toujours à ton aise, j'y consens; mais quitter le monde? Non, je ne te le permets pas;..... Tu ne dois point t'éloigner dans ce moment. Le monde peut encore avoir besoin de toi, quoique tu prétende n'avoir pas besoin de lui.

LE COMTE.

Il faut que je parte, il le faut!

SCENE X.

DE VERNIN, LES PRÉCÉDENS.

JULIE *l'appercevant, court au devant de lui, & lui dit à voix basse.*

SAVEZ-VOUS?...

DE VERNIN.

La Comtesse m'a instruit de tout.

Digitized by Google

JULIE.

Tout à l'heure nous lui en parlerons. (*Haut.*) Venez, Monsieur de Vernin, dites adieu à mon frere, il part à minuit.

DE VERNIN.

Je viens de l'apprendre. Mais, Comte, vous m'aviez promis de différer votre départ.

LE COMTE.

J'ai rempli ma parole... Vernin! ne me pressez pas davantage, rien au monde ne pourra changer ma résolution.

JULIE.

Rien au monde? pas même ton Emilie?

LE COMTE.

Hélas!... cruelle!

JULIE *attendrie.*

Monsieur de Vernin, parlez.

DE VERNIN.

Monsieur le Comte, ce n'est point sans raison que je vous ai pressé de rester. Votre ancien auditeur Firchland dit, qu'il doute encore que la perte d'Emilie soit certaine...

LE COMTE.

Comment?

Digitized by Google

DE VERNIN.

Il eſt vrai qu'on a trouvé ſous les ruines des oſſemens de corps brûlés; mais on croit que ce ſont ceux des parens ou des domeſtiques d'Emilie. D'ailleurs on aſſure avoir vu quelques ſoldats, ſe précipiter au milieu des flammes, ſous le commandement d'un vieil Officier, avant que la maiſon ne fut entiérement brûlée;... ainſi il ſeroit très-probable...

LE COMTE.

Probable? quelle triſte & foible conſolation! Non, Vernin, j'ai des preuves trop certaines de mon malheur. A mes inſtances on a fait les recherches les plus exactes dans l'armée ennemie, on a pénétré dans toutes les maiſons de la ville brûlée;..... tout ſe réunit pour confirmer ma perte.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LES PRÉCÉDENS.

LA COMTESSE *à Julie à part.*

JULIE, il eſt temps... Elle eſt hors d'elle.... (*A de Vernin.*) Monſieur de Vernin, avez-vous parlé à mon fils?

Digitized by Google

DE VERNIN.

Oui, Madame, je lui ai dit ce dont nous étions convenu.

LA COMTESSE *haut.*

Mon fils, j'apprends que tu veux nous quitter cette nuit.

LE COMTE.

Ma mere,... je ne trouverai du repos que dans la ſolitude; ici tout le monde ſait mon ſecret,... tout le monde me tourmente.

JULIE.

Ma chere maman, c'eſt nous qui ſommes ce tout le monde.

LE COMTE *avec tendreſſe.*

Ma ſœur, tu m'affliges davantage.

JULIE.

Il eſt poſſible.

LE COMTE.

Veux-tu que je me venge?

JULIE.

Comme tu voudras.

LE COMTE.

Je vois bien que tu connois ton frere. (*Bas*). Monſieur de Vernin eſt-il ton ami?

JULIE.

Certainement.

Digitized by Google

LE COMTE.

Rien de plus ?

JULIE *les yeux baissés.*

Quelle singuliere demande tu me fais-là ?

LE COMTE.

J'en sais assez... (*Il s'approche de de Vernin.*) Vernin, avant de partir je veux marier ma sœur. J'ai choisi un époux digne d'elle. Qu'en pensez-vous ?

DE VERNIN.

Moi ?

LE COMTE.

Ferai-je bien ?

DE VERNIN *se contraignant & jettant un regard affligé sur Julie.*

Oui, si son bonheur,... son contentement, si... (*Il soupire.*)

LE COMTE.

Ma sœur, donne-moi ta main... (*A la Comtesse.*) Ma mere ?

LA COMTESSE.

Mon fils, tu sais ma volonté.

LE COMTE *conduit Julie vers son ami.*

Julie, je dois me venger. (*En mettant la main de sa sœur dans celle de de Vernin.*) Vernin,... venges-moi...

Digitized by Google

JULIE.

Mon frere !

DE VERNIN *tranſporté de joie.*

O mon ami !

LE COMTE.

Point de remercimens, vous êtes digne de ma ſœur. C'étoit le dernier & le plus agréable de mes devoirs ;.... il eſt rempli,..... ſouffrez maintenant...

LA COMTESSE.

Non, mon fils, non, tu ne me quitteras point.

LE COMTE *ſe jette dans ſes bras.*

O ma mere ! ma tendre mere !

LA COMTESSE.

Mortel généreux ! tu fais le bonheur de tout ce qui t'environne, & toi,... tu ſerois le ſeul infortuné ?

(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

LE COMTE, JULIE, DE VERNIN.

LE COMTE *la suit des yeux.*

AMIE excellente! Son cœur est déchiré,... mon malheur la désespere.

DE VERNIN.

Votre malheur? Mon ami, est-on malheureux quand on fait le bonheur des autres!

LE COMTE.

Il est vrai, ce plaisir me rend la tranquillité; mais ce n'est que pour quelques instans.

DE VERNIN.

Non, mon ami, non; votre bonheur est parfait;..... que pouvez-vous desirer davantage? Ce qui vous est plus cher que la vie, est heureux par vous.

LE COMTE.

Comment?

DE VERNIN.

Remettez-vous,... rassemblez toutes vos forces, toute votre fermeté pour soutenir votre bonheur.

LE COMTE.

Mon bonheur?

Digitized by Google

SCENE XIII.

LA COMTESSE, EMILIE, LES PRÉCÉDENS.

(Elles entrent ſans être apperçues du Comte. La Comteſſe peut à peine retenir Emilie, qui donne les marques de la plus grande impatience.)

JULIE.

OUI, oui, tu accuſes le ſort; & tu es plus heureux que tu ne penſes.

LE COMTE *avec émotion.*

Ma ſœur ! ſeroit-il poſſible ! Parle. Explique-toi.

JULIE.

Tiens,... cherche ton bonheur !

(Elle tourne le Comte vers ſa mere, qui s'étant approché, ſe trouve à ſa droite. Emilie eſt quelques pas derriere elle, de façon que le Comte en ſe tournant à moitié, ne l'apperçoit pas encore.)

LA COMTESSE.

Mon fils, ma tendreſſe maternelle me ramene encore vers toi. Je ne puis te voir partir ſans récompenſer ta bienfaiſance... Reçois de ma main le prix que tes vertus méritent...

Digitized by Google

(Elle prend la main d'Emilie & la met dans celle de ſon fils.) Et le ſeul qui ſoit digne de toi.

LE COMTE *appercevant Emilie.*

Emilie!... Ciel!

EMILIE *tombe dans ſes bras.*

Orlheim! ô mon Orlheim!

LE COMTE.

Eſt-ce vous, Emilie?... Non, non! vous n'êtes plus!... un vain ſonge m'abuſe.

EMILIE.

Jette-toi dans mes bras;... vois;... ſens palpiter ce cœur.

LE COMTE.

Emilie;... ma chere Emilie... Tu vis encore! *(Après une pauſe, pendant laquelle tous les perſonnages donne des marques de la plus grande ſenſibilité. Le Comte jette un regard ſur la Comteſſe, s'arrache des bras d'Emilie, & va ſe précipiter à ſes pieds.)*

O ma mere! quel avenir heureux!... ah! aurois-je la force d'y réſiſter...

(La Comteſſe le releve.)

Vernin! ma ſœur! que vois-je?... vous pleurez... Ah! eſt-il en moi d'ajouter encore à votre bonheur? que dois-je faire? Demandez.

Digitized by Google

JULIE.

Rien, notre bonheur eſt parfait. Eh bien, mon frere, tu vois que je n'étois point ſi gaie ſans raiſon.

LE COMTE.

Méchante!..... je le conçois encore à peine! Quoi!... mon Emilie, tu m'es rendue?

EMILIE.

Et toi mon Orlheim, tu m'es donc enfin rendu.... jamais.... non jamais je ne te laiſſerai échapper de mes bras.... Que de douleurs que j'ai ſouffert!.... Que j'ai répandu de larmes.... & maintenant.... contre ton cœur.... Quelle volupté!... Je ne puis parler.... laiſſe-moi.... laiſſe-moi te poſſéder pour toujours!...
(*Elle leve les mains au ciel avec tranſport. Pauſe.*)
O mon Orlheim! ſi le ciel exauce ma priere, nous jouirons du plus parfait bonheur; & il l'exaucera, car elle ne peut être plus ardente.

Digitized by Google

SCENE XIV ET DERNIERE.

DE STORNFELS, LES PRÉCÉDENS.

DE STORNFELS.

Ah! pour celui-là, c'en eſt fait... (*Au Comte.*) Monſieur le Comte; je ſuis votre ſerviteur. Ce coquin a eu ſa récompenſe.

LE COMTE.

Qui?

DE STORNFELS.

Ce miſérable de Maître-d'hôtel! De ma vie je n'ai vu un plus franc coquin... Maintenant Monſieur de Kulpel ſera logé pour le reſte de ſes jours.

EMILIE.

Mon pere!

LE COMTE *étonné.*

Comment? votre pere?

DE STORNFELS.

Ah! ma fille, tu es ici. (*En montrant le Comte.*) Voilà notre bienfaiteur.

EMILIE.

Notre bienfaiteur, mon pere, &... mon époux.

Digitized by Google

DE STORNFELS.

Comment,.... comment? ton époux?

EMILIE.

Oui, mon époux, mon Orlheim, dont j'ai pleuré ſi long-temps la mort.

DE STORNFELS.

Cependant vous,... ſur mon ame, c'eſt bien ſingulier.... Mais vous vous nommez le Comte d'Olsbach?

LE COMTE.

Ce n'eſt que depuis la paix. Le Roi m'ayant donné ce comté & tous ſes titres; mon nom de famille eſt d'Orlheim.

DE STORNFELS.

D'Orlheim! hem, hem!... D'Orlheim!... En ce cas, vous êtes le même que j'ai réveillé à l'affaire de Ramſter.

LE COMTE.

A Ramſter?... Non, Monſieur, mon adverſaire étoit un certain Trommsberg.

DE STORNFELS.

C'étoit moi! J'ai été obligé auſſi de changer de nom.

Digitized by Google

LE COMTE.

Pourquoi cela ?

DE STORNFELS.

Eh !... ce brave qui s'eſt lui-même percé de mon épée, a des parens dans ce pays, qui auroient fort bien pu me faire des affaires. Voila pourquoi j'ai pris le nom de Stornfels... Mais à préſent je ne crains plus rien; j'ai raconté toute mon hiſtoire au Miniſtre, il m'a promis ſa protection... Mais, Monſieur le Comte, vos ſoldats étoient de vrais lâches; ils ont contre toute raiſon mis le feu à la ville. Excuſez ma franchiſe ! je penſe que ce n'étoit pas par vos ordres ?

LE COMTE.

Non aſſurément.

DE STORNFELS.

Mais on m'avoit dit que vous étiez reſté ſur la place. Ma fille a même vu votre tombeau, dans une égliſe voiſine de Ramſter.

LE COMTE.

On s'eſt trompé. C'eſt mon couſin qui avoit le commandement. Son peu de précaution lui a coûté la vie, & a été cauſe de mes allarmes.

DE STORNFELS.

Fort bien, fort bien. En vérité, j'étois déja en

Digitized by Google

n colere. Pardonnez, ſi auparavant je me ſuis e[illegible]porté contre vous. Vous êtes un brave homme! m[illegible]... je ne veux pas dire ce que je penſe de v[illegible]e couſin; il ſuffit, il eſt mort, & vous êtes m[illegible] gendre.

LE COMTE.

O mon pere! Ce nom manquoit encore pour ndre mon bonheur parfait.

DE STORNFELS.

Venez, mon fils, embraſſez-moi... Ma foi, mes yeux ſont mouillés de larmes; mais dans ce moment je ne rougis pas de pleurer.

JULIE.

Mon frere, tes chevaux ſont prêts! veux-tu artir?

LE COMTE.

Friponne! Tu ſavois mon bonheur, & tu as u me tourmenter ſi long-temps.

JULIE.

C'eſt préciſément parce que je le ſavois; tu onnois mon cœur.....

LE COMTE.

Pouvois-je eſpérer que tout finiroit pour moi i heureuſement! O mon Emilie!... Julie!....

Digitized by Google

Vernin ! vos ames ſenſibles me préparoient cette joie ? Et vous, ma tendre, ma reſpectable mere, ſoyez perſuadée que je ſens tout mon bonheur ! Oui, je le ſens !

LA COMTESSE.

Mon fils, c'eſt tout ce que je deſirois... Mais... ſentez auſſi, mes enfans ! quel eſt le plaiſir d'une mere tendre, quand elle voit ſes enfans heureux !

Fin du Comte d'Olsbach.

Digitized by Google

MENZIKOW,

OU

L'ENNEMI GENEREUX,

DRAME,

DE M. J. K. WEZEL,

Composé en 1779.

(*Dans le troiſieme Volume nous donnerons, avec une autre Piece de M.* WEZEL, *la Notice hiſtorique de ſes Ouvrages.*)

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MENZIKOW, Officier Ruſſe.

DE ROMIGNY, Officier infirme, anciennement au Service de Ruſſie.

CHARLES, ſon fils.

UN AUBERGISTE.

La Scene eſt dans l'Hôtellerie d'une petite Ville d'Allemagne.

Digitized by Google

MENZIKOW,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Chambre de l'Hôtellerie.

MENZIKOW *entre en habit de voyage très-ſimple, & met ſur la table une paire de piſtolets qu'il porte ſous le bras. Après avoir fait quelques tours d'un air penſif, il ôte ſon épée, la place à côté des piſtolets. Il ſe promene quelque temps, jette avec fureur ſon chapeau ſur la table, & ſe met ſur un fauteuil.*

O SORT impitoyable!.... me voici déja dans le centre de l'Allemagne, & je ne l'ai point encore trouvé! Depuis deux ans je porte en cent lieux mes pas incertains. J'ai parcouru la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, je ne le rencontrerai

Digitized by Google

donc jamais, le cruel qui m'a aſſaſſiné dans mon honneur!... Il faut que je lave cet outrage dans ſon ſang; & ſi quelque autre, fût-ce le plus cher de mes amis, avoit la gloire de le faire tomber ſous ſes coups; cette épée le puniroit d'avoir ſouſtrait à ma vengeance, un homme qui a voulu m'arracher plus que la vie. (*Il tire ſa bourſe, & compte ſon argent.*) Encore douze louis!... & quand je n'aurai plus rien, que ferai-je alors?... Irai-je mandier honteuſement des ſecours, ou les arracher par des crimes?... Que m'importe!... Oui, je brave tout; je ſupporterai même avec plaiſir le poids de l'indigence, ſi je puis me venger à ce prix. Lorſque le ſang de Romigny ou le mien aura coulé, cruel deſtin! frappe alors; laiſſe-moi mourir de faim, périr de fatigue & de miſere!... je ne me plaindrai point, je ſerai vengé!....

(*L'Aubergiſte entre.*)

L'AUBERGISTE.

Je vous demande mille pardons, Monſieur, ſi je vous ai fait reſter ſi long-temps dans un lieu ſi peu digne de vous. Votre chambre ſera bientôt prête.

MENZIKOW.

Y a-t-il ici d'autres étrangers?

L'AUBERGISTE.

Non, Monſieur.

Digitized by Google

MENZIKOW.

N'auriez-vous jamais logé un Officier Ruſſe?

L'AUBERGISTE.

Un Officier Ruſſe?... jamais, du moins autant qu'il peut m'en ſouvenir... Oh! nous nous gardons bien, nous autres, de loger des pareilles gens.

MENZIKOW.

Et pourquoi?

L'AUBERGISTE.

Ce ſont des diables incarnés. Je fermerois toutes mes portes à double tour, ſi j'en voyois ſeulement venir un de loin.

MENZIKOW *vivement.*

Tu ne voudrois pas loger un Officier Ruſſe?

L'AUBERGISTE.

Depuis la derniere guerre, je prie tous les jours le ciel, d'écarter loin d'ici tous ces barbares.

MENZIKOW *le ſaiſit à la poitrine, & le ſecoue rudement.*

Je ſuis Ruſſe.

L'AUBERGISTE *reculant avec frayeur.*

Dieu! je ſuis mort!

(*Charles arrive, prend l'Aubergiſte à part, & lui parle d'un air ſuppliant: l'Aubergiſte fait un geſte de refus.*)

Digitized by Google

MENZIKOW, *à part.*

Voilà un aimable enfant !... quelle reſſemblance frappante !... c'eſt Romigny lui-même... Faut-il donc que tout me retrace l'image de mon ennemi ?

(Charles ſe retire d'un air affligé.)

MENZIKOW *à l'Aubergiſte.*

Qui eſt cet enfant ?

L'AUBERGISTE *reſte toujours dans l'éloignement.*

C'eſt le fils d'un vieil Officier eſtropié.

MENZIKOW.

Miſérable !... tu as l'air d'en parler avec mépris... Au ſervice de qui eſt cet Officier ?

L'AUBERGISTE.

Je ne m'en ſuis jamais informé. C'eſt par pitié que je le garde chez moi. Il y a déja ſix mois qu'il eſt à ma charge. Il mange, boit, ne ſe porte pas mieux, & ne veut pas mourir. J'ai beau demander de l'argent, il n'a pas un ſol.

MENZIKOW.

Tu es le plus impertinent coquin... Réponds-moi,... que venoit faire cet enfant ?

L'AUBERGISTE.

Prier, mandier, emprunter, comme font ceux qui n'ont rien. Cela ne finit pas. Maintenant la chambre où je l'ai mis eſt trop froide. On paie

Digitized by Google

le bois quand on veut ſe chauffer. Je ne renverrai pas d'honnêtes gens pour lui.

MENZIKOW.

J'eſpere au moins, que ce n'eſt pas pour moi qu'on l'a fait déloger.

L'AUBERGISTE.

Déloger!... comment donc?... Un homme de ſon eſpece, doit ſe trouver fort heureux d'être à l'abri des injures de l'air.

MENZIKOW.

Il a donc été obligé de changer de chambre par rapport à moi?... Parlez! eſt-il vrai?

L'AUBERGISTE.

Pardonnez, mais on n'aime pas à dire ces ſortes de choſes... Son mal n'eſt point contagieux,... il eſt perclus de ſes membres; voilà tout.

MENZIKOW.

Et vous avez mis cet infortuné dans une écurie?

L'AUBERGISTE.

Le ciel m'en préſerve. J'ai trop de charité, ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ſon ſemblable; au contraire, je lui ai donné un fort joli petit logement. Je l'ai mis dans une chambre qui eſt en haut. Le toit, il eſt vrai, eſt un peu endommagé; mais le temps eſt ſec, & s'il a trop froid;... il n'a qu'à reſter dans ſon lit, il ne s'en portera que mieux.

Digitized by Google

MENZIKOW.

O le plus vil des hommes! hâte-toi de ramener le malade dans sa chambre; ensuite tu selleras mon cheval.

L'AUBERGISTE.

Monseigneur, vous ne voudriez pas déja...

MENZIKOW.

Selle-moi mon cheval. Je ne veux point rester dans la maison d'un barbare... Qu'on appelle cet enfant, je veux lui parler;... point de replique!... obéis! (*L'Aubergiste en sortant rencontre Charles.*)

CHARLES *le suppliant.*

Mon cher Monsieur...

L'AUBERGISTE.

(*Bas.*)

Tenez, parlez à ce Monsieur,... peut-être fera-t-il quelque chose pour vous. (*Il sort.*)

MENZIKOW *à Charles.*

Approchez... Votre pere, m'a-t-on dit, est malade.

CHARLES.

Hélas! il est vrai, Monsieur, il y a déja un an qu'il est perclus de tous ses membres.

MENZIKOW.

Dites-moi,... votre pere a-t-il du bien, ou une pension?

Digitized by Google

CHARLES.

Ni l'un ni l'autre; mais nous ne manquons de rien, je vous assure.

MENZIKOW.

De quoi vivez-vous donc?... Répondez-moi franchement, mon enfant.

CHARLES.

Je gagne de temps en temps quelque petite chose.

MENZIKOW.

Et comment?

CHARLES.

J'écris chez un Avocat. Quelquefois je fais trois ou quatre feuilles par jour.

MENZIKOW.

Et il vous donne?

CHARLES.

Six sols par feuille. S'il me payoit bien, cela passeroit; mais l'argent & mon Avocat sont des ennemis jurés. Il aime un peu certaine liqueur, & il s'en donne tant, qu'il ne lui reste pas de quoi me payer.

MENZIKOW.

Un jeune homme comme vous devroit servir.

Digitized by Google

CHARLES.

C'eſt bien mon intention, lorſque j'aurai rendu les derniers devoirs à mon pere. Je ne me ſens pas à mon aiſe quand il faut m'aſſeoir pour écrire. Mais que faire? Je ne puis abandonner mon pere: & puis, quel plaiſir de ſoulager un pere malade, de le nourrir dans ſa miſere. Encore ſi ce maudit Avocat payoit mieux! Croiriez-vous qu'il me doit déja dix-huit franc? J'ai été les lui demander, il m'a répondu: que ſi je ne voulois point attendre, il ne m'occuperoit plus; mais s'il ne me paie pas après demain, je prends l'épée de mon pere, & je l'oblige à ſe battre ou à me ſatisfaire.

MENZIKOW *lui donne la main & l'embraſſe.*

Donnez-moi la main, nous ſommes camarades.

CHARLES.

De tout mon cœur, mon camarade. Je ſuis bien fâché de ne pouvoir vous ſuivre. Mais ſi nous faiſions en ſorte que mon pere ne manquât de rien... D'abord nous nous batterons avec l'Avocat, juſqu'à ce qu'il m'ait donné mes dix-huit francs: mon pere en vivra, & dans cet intervalle, j'aurai le temps de lui envoyer quelque choſe de mes appointemens. Qu'en penſez-vous mon camarade?

MENZIKOW.

Patience, peut-être te puis-je être utile.

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, je pourrois enſuite aller avec vous.... (*Il ſaute.*) Ah! je ne me ſens point d'aiſe... Prêtez-moi un inſtant votre chapeau. (*Menzikow lui met ſon chapeau.*)

CHARLES *avec aſſurance.*

Ai-je l'air martial, mon camarade?... Et votre épée,.... puis-je?...

MENZIKOW *lui attache ſon épée.*

Maintenant te voilà tout-à-fait militaire.

CHARLES.

Oui?... Eh bien, marchons aux combats, nous vivrons & nous mourrons enſemble. (*Il tire ſon épée, & ſe met à eſpadonner; dans le même inſtant l'Aubergiſte entre.*)

L'AUBERGISTE *reculant avec frayeur.*

Juſte ciel, Monſieur Charles, vous n'avez pas envie de me tuer dans ma propre maiſon,.... je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

MENZIKOW.

Remets cette épée, mon camarade.

CHARLES.

N'ai-je pas du cœur?

MENZIKOW.

Garde ta bravoure, juſqu'à ce que ton Prince en ait beſoin!... Monſieur l'Aubergiſte!...

TAYLOR INST. OXFORD.

Digitized by Google

L'AUBERGISTE, *qui s'étoit gliſſé hors de la porte, la rouvre en tremblant, & répond en tenant un des battans.*

Monſieur que m'ordonne-t-il?

MENZIKOW.

Mon cheval eſt-il prêt?

L'AUBERGISTE.

Oui, Monſieur. (*Il ſe retire.*)

MENZIKOW *reprend ſon épée & ſon chapeau.*

Mon camarade, nous nous reverrons.

CHARLES *d'un air triſte.*

Je n'irai donc pas avec vous?

MENZIKOW *ſur le point de partir.*

Je reviendrai..... Dites-moi, au ſervice de qui votre pere eſt-il?

CHARLES.

Au ſervice de Ruſſie.

MENZIKOW.

Au ſervice de Ruſſie?... Son nom?

CHARLES.

Romigny.

MENZIKOW.

Romigny!... (*Il ſaute avec fureur ſur ſes piſtolets, & les amorce.*) Romigny! Votre pere ne peut-il remuer un bras?

Digitized by Google

CHARLES.

Pas un ſeul de ſes membres.

MENZIKOW.

Quoi ! il n'eſt pas même en état de tirer un piſtolet ?

CHARLES.

Il ne peut ſeulement pas manger.

MENZIKOW *jette avec colere ſes piſtolets ſur la table.*

Monſieur l'Aubergiſte... (*Il entre.*) Ramenez ſur le champ le Capitaine Romigny dans ſa premiere chambre, j'occuperai celle qui eſt en haut.

L'AUBERGISTE.

Mais, Monſeigneur...

MENZIKOW.

Point de réplique... (*L'Aubergiſte ſort.*) (*A Charles.*) Dites à votre pere que j'irai le voir dans une demi-heure... Allez.

(*Charles ſort conſterné.*)

MENZIKOW *ſeul, avec emportement.*

Je l'ai donc enfin rencontré !... mais il n'a pas l'uſage de ſes membres.... S'il étoit poſſible de rendre la force à un de ſes bras ! ſeulement pour une minute !.... O déſeſpoir ! tenir ſon ennemi

Digitized by Google

& ne pouvoir ſe venger!... Je me caſſerois moi-même la tête dans l'excès de ma rage. S'il pouvoit ſeulement tirer un coup de piſtolet?... je ne m'éloignerois de lui que de ſix pas. Mais s'il avoit le malheur de ſuccomber? ſi je le tuois dans l'état où il eſt? quelle honte!... non, cela ne ſe peut pas... O Romigny! c'eſt maintenant que je ſens combien tu es mon ennemi! (*Il ſort bruſquement.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente une petite chambre mal meublée.

ROMIGNY ET CHARLES.

ROMIGNY, *fort mal vêtu, les mains & les pieds enveloppés de linges, aſſis dans un fauteuil bleu déchiré, à côté d'une grande table ovale, peinte en rouge. Plus loin une chaiſe verte & une autre bleue. Au fond un bois de lit ſans matelats, &c. Son épée & ſon uniforme ſont ſuſpendus à la muraille.*

IL veut venir me voir?

CHARLES.

Oui. Il ſera ici dans une demi-heure.

ROMIGNY.

Digitized by Google

ROMIGNY.

Qui pourroit-ce être?... Tu ne lui as donc pas demandé son nom?

CHARLES.

Non, mon papa.

ROMIGNY.

Qui seroit-ce donc? je ne sais sur qui m'arrêter. (*Charles regarde à la porte.*) Il ne vient pas?... Hm! hm! Qui pourroit-ce être? Charles, n'a-t-il rien dit de lui? Parle donc.

CHARLES *qui étoit occupé à regarder par la fenêtre.*

S'il n'a rien dit de lui? Non, mon Papa. Il me tarde bien de le voir arriver. Pourvu qu'il ne l'ait pas oublié. (*Il prend au mur l'épée de son pere, & la met sans qu'il le voie.*)

ROMIGNY.

Qu'il est consolant pour les malheureux de trouver des cœurs sensibles! Il me semble que j'entends venir quelqu'un. Charles, vois donc!

CHARLES *ouvre la porte.*

Non, je ne vois personne... Mon papa, votre épée n'est plus trop lourde pour moi. L'étranger m'a offert...

ROMIGNY.

Que t'a-t-il offert?... point d'argent, sans doute?

CHARLES.

Non, mais de m'emmener avec lui.

Digitized by Google

ROMIGNY.

Où donc ?

CHARLES.

A la guerre.

ROMIGNY.

Et ton pauvre pere ?

CHARLES.

Nous vous ferons ſoigner pendant ce temps là.

ROMIGNY.

Voudrois-tu me délaiſſer dans quelque hôpital ?

CHARLES.

Non, non, mon cher papa. Je vous enverrai tous les mois la moitié de mes appointemens. Si je pouvois ſeulement trouver quelqu'un pour vous ſervir à ma place !...

ROMIGNY.

Tu veux abandonner ton pere infirme à la merci d'un étranger qui, payé pour le ſervir, le fera peut-être languir & manquer de tout !... Non, mon fils, non tu ne m'abandonneras pas. Tu m'as ſoigné & nourri juſqu'à préſent. Continue... Mon cher Charles, reſte avec ton pere juſqu'à ce qu'il ne ſoit plus. Et ſi alors tu entends encore une voix qui t'appelle à la gloire, va ſervir ton pays...

CHARLES.

Mais...

ROMIGNY.

Eh bien, écoute : ſi dans quatre ans je reſpire

Digitized by Google

encore, poignarde-moi, tue-moi d'un coup de piſtolet, fais tout ce que tu voudras pour te débarraſſer de moi... Mais attends encore juſques-là...

CHARLES.

Mon cher papa, s'il m'eſt poſſible...

ROMIGNY.

Charles, tu n'as pas envie de me quitter ſecrétement?... Si tu le fais, la malédiction paternelle te ſuivras par-tout. Tu perdras le prix des ſoins que tu as eus pour moi. Tes enfans t'oublieront comme tu m'auras oublié... Viens, mon ami, embraſſe ton pauvre pere,... ne l'abandonne point.

CHARLES.

Je reſterai avec vous pour vous fermer les yeux.

ROMIGNY.

Me le promets-tu?... Donne-moi ta main, mon fils,... va, tu ſeras heureux... Il faut que tu me promettes encore une choſe...

CHARLES.

Parlez...

ROMIGNY.

Je n'ai qu'un ennemi ſur la terre; mais j'en aurois cent, que je ne les haïrois pas autant que celui-là ſeul. Son nom eſt Menzikow. Dès que tu le pourras, cherche-le; & ſi le ciel te donne des forces & du cœur, fais-en contre lui le premier eſſai, & venge ton pere;... me le promets-tu?

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, voilà ma main... Mais que vous a-t-il fait?

ROMIGNY.

Ce qu'il m'a fait! il m'a ravi l'honneur. Il répandit le bruit que je m'étois mêlé parmi les Rebelles, & que je vendois les jours & la puissance de la Souveraine à qui j'avois engagé ma foi. Je fus obligé de fuir pour sauver ma vie.

CHARLES.

J'entends quelqu'un venir.

ROMIGNY.

Cours, mon fils, & reçois avec amitié cet homme généreux... (*Menzikow entre, Charles le prend par la main & le conduit à son pere.*)

ROMIGNY *à part.*

Si je pouvois me lever & l'embrasser!...

MENZIKOW *d'un ton fier.*

Romigny!

ROMIGNY *dans le premier mouvement se retourne avec effort.*

Quelle voix!... (*le reconnoissant*) Menzikow!

MENZIKOW.

Romigny, nous sommes ennemis.

ROMIGNY.

Oui; & nous le serons à jamais.

MENZIKOW.

Je cours l'univers pour te chercher & me venger.

Digitized by Google

ROMIGNY.

Te venger ? de moi que tu as offenſé?

MENZIKOW.

Je te trouve ſouffrant & dans la miſere. Voici deux piſtolets, (*il les poſe ſur la table*) voici ma bourſe. (*Il la jette à côté des piſtolets.*) C'eſt tout ce qui me reſte ! choiſis !

ROMIGNY.

Mon choix eſt fait. (*Il veut prendre un piſtolet.*) Quoi ? mon bras ſe refuſe à ſervir ma vengeance ?

MENZIKOW.

Romigny, je ſuis ſatisfait. Je t'ai offert le combat, & tu ne peux l'accepter... (*Il reprend ſes piſtolets.*) Adieu. (*Il part.*)

ROMIGNY.

Arrête, Menzikow, je l'accepte.

MENZIKOW *revient & poſe un piſtolet ſur la table.*

Me voici. (*Il bande l'autre.*)

CHARLES *ſe jettant dans ſes bras.*

Epargnez mon pere; voyez, il eſt infirme.

MENZIKOW.

Jeune homme, tu ne m'apprendras pas, je crois, comme on doit agir... Romigny, ſervez-vous de votre piſtolet contre moi ! mais ſur ma vie je ne tirerai pas le mien contre un ennemi eſtropié. (*Il ouvre la fenêtre, & lâche ſon coup en l'air.*) Fais maintenant ce que tu voudras !

Digitized by Google

ROMIGNY.

Homme généreux & féroce... veux-tu donc pouſſer la cruauté juſqu'à me forcer encore à t'aimer ?

MENZIKOW.

Tu peux me haïr ; mais au moins ſois juſte ! Quoi, tu m'as calomnié, déshonoré, & tu veux te venger d'un outrage que je ne t'ai point fait !...

ROMIGNY.

Que tu ne m'as point fait ?... Quoi ! lorſque tu proſtituois mon nom ſur la liſte infâme des rebelles....

MENZIKOW.

Arrête, Romigny. Je vois que la calomnie m'a noirci à tes yeux,.... la calomnie conjurée contre toi ! On t'avoit mis au nombre des rebelles dont la tête étoit proſcrite, & moi j'ai prouvé ton innocence, & je t'ai ſauvé... Si tu ne me crois pas, lis cet écrit ſigné par l'Impératrice, dans lequel elle demande ta grace au Sénat... Lis !

(*Il lui préſente la lettre.*)

ROMIGNY *liſant.*

« A la ſollicitation de Menzikow.....» Ah ! pourquoi ne puis-je tomber à tes pieds !

MENZIKOW.

Point de remercîmens ! Tu as flétri publiquement mon nom, tu as déshonoré ma famille &

Digitized by Google

moi. Cette tache ne pouvoit être lavée que dans ton ſang ou dans le mien. Mon honneur eſt réparé; je t'ai offert un combat, tu l'as accepté. Si tu perſiſtes toujours dans le même deſſein, prends ce piſtolet!... me voici. Mais, je te le répete, je ne me bats point avec un adverſaire eſtropié.

ROMIGNY.

As-tu donc réſolu de m'avilir à mes propres yeux? Veux-tu me forcer à me haïr maintenant moi-même, autant que je te haïſſois auparavant?... Viens! que je te prenne dans ces bras ſans force!

MENZIKOW.

Non, Romigny, nous ſommes encore ennemis... Voilà ma bourſe, garde-là, fais-toi guérir. Quand tu ſeras rétabli, nous nous reverrons

ROMIGNY.

Menzikow!

MENZIKOW.

Eh bien!

ROMIGNY.

Si notre inimitié ſubſiſte, reprends ta bourſe! Oui, reprends-la, pour que je puiſſe redevenir ton ami!

MENZIKOW.

Mais il faut te rétracter!

ROMIGNY.

Eh! comment?

Digitized by Google

MENZIKOW.

Fais écrire une lettre par ton fils, dans laquelle tu avoueras que tu m'as outragé injuſtement; que tu me purges du crime odieux, dont tu m'avois chargé en public; que tu as été convaincu que je n'ai point eu de part à ton malheur, que je t'ai demandé ſatisfaction, & que tu me la donnes par cet écrit authentique, ton infirmité t'empêchant de me la donner autrement... Tel doit être à-peu-près le contenu de cette lettre. Envoie-la en Ruſſie, afin qu'elle ſoit communiquée à tes camarades & aux miens... Parle, ſerons-nous amis ou ennemis ?

ROMIGNY.

Je veux être auſſi juſte que toi.... Oui, nous ſerons amis.

MENZIKOW *l'embraſſe.*

(*A Charles.*)

Adieu !... Camarade, nous nous aimerons toujours. (*Il veut partir.*)

ROMIGNY.

Et ta bourſe ?... Charles, donne-la lui. (*Charles lui préſente la bourſe.*)

MENZIKOW *la repouſſe avec la main.*

Entre amis, tout eſt commun. (*Il part.*)

Fin du ſecond Volume.

75762113

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google